
GERARD DE VILLIERS
PRESENTE
JAG
Le Peuple ailé
ZEB CHILLICOTHE
PLON

Zeb Chillicothe

Le peuple ailé

JAG N°05

(1985)

Illustration : José de Huescar

PLON

À l’Est de l’Est, au Nord du Nord, au Sud du Sud, à l’Ouest de l’Ouest, le spectacle était le même.

Une espèce de grande désolation.

La planète n’était plus rien qu’une vaste terre brûlée.

Des pionniers fous, l’espoir chevillé au cœur, poursuivaient une quête insensée, poussant toujours plus avant, à la recherche d’Eldorados qui débouchaient inéluctablement sur des vallées d’immondices, des montagnes arides, des forêts calcinées et des villes aux ossatures rouillées, colmatées à la hâte par des blocs de béton hérissés de fers acérés et de tessons de bouteilles destinés à repousser les hordes sauvages et les meutes de chiens enragés.

Les autoroutes ne menaient plus nulle part.

L’asphalte était bouffé par des lichens sauvages et des lierres farouches qui croisaient leurs entrelacs vers des lendemains de culs-de-sac.

C’était le temps de la régression…

La belle évolution, contrôlée et quasi parfaite de la génération scientifique et technologique d’hier avait fini par sombrer.

De mort naturelle, si l’on peut dire.

Sans véritable apocalypse de feu, sans conflit nucléaire, sans chaos spectaculaire, sans tremblement cosmique.

Sans rien de toutes ces prédictions sinistres dont on avait saturé les imaginations.

Par renoncement, simplement.

Tout cela était né d’un phénomène que les dévots, vivant quotidiennement dans la crainte du Seigneur, avaient pompeusement baptisé le Syndrome du Huitième Jour. Ce qui pouvait se traduire plus prosaïquement par : « Dieu reprend ce qu’il a donné. »

Pour les astronomes, directement concernés, on avait affaire à « l’Effet Bang Big ».

En clair, cela signifiait que l’Univers, tel que nous le connaissons, né d’une explosion cosmique vieille de vingt billions d’années, avait

vu sa vitesse d'expansion stopper… et qu'il commençait à se rétracter !

D'abord assez lentement, puis de plus en plus rapidement, jusqu'à reformation de l'œuf originel qui ne manquerait pas d'exploser une nouvelle fois.

Au début, le scepticisme l'emporta.

Puis, comme des tas de planètes inconnues s'inscrivaient dans l'œil des télescopes, même les moins sophistiqués, on commença à y croire.

Le doute s'installa.

Puis la panique.

Ce qui était parfaitement ridicule si l'on songe que l'espérance de vie de l'Homme – et de la Femme – ne peut en aucun cas dépasser 150 ans, dans les situations extrêmes, lorsqu'il est bien difficile d'établir un état civil convenable.

Une folie s'empara des peuples déjà irresponsables et assistés.

L'idée que leur planète était irrémédiablement condamnée leur fut intolérable.

Jugeant leur Avenir derrière eux, ils avaient « démissionné » en bloc, refusant de participer plus longtemps à un système dérisoire.

Les économies s'étaient ralenties, puis arrêtées.

La démographie était tombée à rien.

Les politiciens tentèrent bien de renverser la vapeur mais ils le firent si maladroitement, en voulant employer la contrainte, que des insurrections éclatèrent et avec elles la fin de notre ère.

Alors, l'Homme qui avait toujours été un loup pour ses congénères, libéré du fragile vernis de la Civilisation, avait recouvré ses facultés engourdies, ses instincts de mort.

Commença le temps de l'Après…

Le temps de la férocité, de la violence.

On bascula en pleine Dimension Sauvage.

CHAPITRE PREMIER

Un écart brutal de sa monture tira Jag de son engourdissement.

Hagard, il jeta un morne regard alentour. Rien n’avait vraiment changé ; il n’avait pas dû sombrer plus d’une poignée de minutes, et encore.

Le décor était toujours le même, une espèce de toundra recouverte de Qrummholz, végétation rampante, rabougrie, faite d’un enchevêtrement de graminées, de lichens, et d’arbrisseaux rachitiques, ratatinés, tortueux, plaqués au sol par un vent qui ne soufflait jamais à moins de cent kilomètres à l’heure, dans les meilleures conditions atmosphériques, ce qui n’était pas précisément le cas.

Pour l’heure, le ciel était bas, plombé jusqu’à l’infini et l’endroit était balayé par des bourrasques de vent glacé, chargées par intermittence d’un grésil dur comme de la chevrotine qui traversait l’air en sifflant, cinglant la peau, tambourinant contre les étoffes et les cuirs avant de s’amalgamer en une croûte brillante qui finissait par se détacher, emportée par son propre poids, laissant des auréoles humides qui durcissaient les vêtements jusqu’à en faire des espèces de carcans incommodes.

Jag n’avait plus ces problèmes. Afin de protéger au mieux Angel qu’il tenait toujours harnaché contre son ventre, quasi inconscient, léthargique, il l’avait littéralement coconné de son long cache-poussière en peau de chat-pard et n’avait plus sur le dos qu’un scapulaire en masulipatan qui lui laissait les bras et les épaules découverts.

Transi de froid, Jag entreprit un tour d’horizon afin de s’assurer de la présence de Cavendish.

Au volant de la voiturette électrique qu'il avait achetée à un casseur de la périphérie d'Éden, l'éclaireur ne pouvait progresser que selon l'état et la nature du terrain. Un sol lisse l'avantageait et il caracolait alors loin devant, tandis qu'une topographie raboteuse le contraignait à une attention soutenue qui se traduisait très souvent par de multiples détours, le rejetant alors loin dans le sillage de Jag.

Présentement, le second cas de figure prévalait et Cavendish zigzaguait à l'arrière, victime de plaques rocheuses incrustées de lichens rouges, jaunes, orangés, couleurs éclatantes, encore rehaussées par une épaisse couche de glace.

Reportant son attention sur le chemin qui restait à parcourir, Jag ne put retenir un chapelet de jurons. Après la toundra se dessinait à nouveau une forêt de conifères. Une chape de désespoir l'écrasa. Ils n'en sortiraient jamais ! Depuis des jours et des jours, la végétation se succédait en une morne répétition de toundras, de forêts décidues, d'étendues de sapins, combinaison interchangeable qui finissait par mettre les nerfs à rude épreuve.

Inquiet pour Angel, Jag s'en était pris à Cavendish et les deux hommes avaient eu des mots. S'en remettant à l'éclaireur, Jag l'avait laissé choisir leur cap et c'était à cause de lui qu'ils se retrouvaient dans cette géhenne.

En fait, plusieurs pistes s'étaient offertes à eux au moment de quitter la vallée d'Éden. Ils auraient pu carrément rebrousser chemin et remonter vers les Plateaux et leurs singes meurtriers mais ç'aurait été une perte de temps ; à quoi bon revenir en arrière ? Ce n'était pas seulement pour le danger que cela représentait mais surtout une philosophie propre aux deux hommes qui les poussait continuellement à aller de l'avant. Qui n'avance pas recule, c'est bien connu.

Ils auraient pu également s'enfoncer dans la vastitude du désert mais là il fallait compter avec les Méduses des Sables et c'était une autre paire de manches ; les singes eux-mêmes n'avaient pu résister à l'assaut des immondes bestioles fouisseuses aux tentacules multiples.

Il y avait aussi le cours des torrents, les thalwegs de certaines vallées qui conduisaient vers les Villes Profondes, mais ces

passages ne convenaient pas à la voiturette de l'éclaireur.

Restaient alors les vestiges d'une autoroute qui déroulait son long ruban jusque dans des contrées et territoires lointains et en tout dernier lieu la piste qui menait vers le Nord.

Contre toute attente, Cavendish avait opté pour cette dernière.

Bien qu'il fît confiance à l'éclaireur, Jag n'avait pas manqué de s'étonner de cette décision. L'autoroute, même défoncée sur plusieurs dizaines de kilomètres, restait tout de même plus viable, que ce soit pour la voiturette ou pour un cheval ; de plus, c'était la certitude à plus ou moins long terme de rejoindre quelques embryons de civilisation.

— C'est aussi la route favorite des pillards, avait alors rétorqué Cavendish. Ils passent le plus clair de leur temps à sillonner ce foutu ruban de macadam à la recherche d'une proie possible. Ils nous seraient tombés dessus comme un nuage de mouches sur une bouse de longue-corne !

— Si nous n'avions rien de valeur, avait grincé Jag en louchant sur les sacs d'or entassés à l'arrière de la voiturette, nous n'aurions rien à craindre…

L'éclaireur avait eu un pâle sourire :

— Crois-moi, les bandes des autoroutes trouvent toujours quelque chose à voler…

Là, il s'était accordé une brève pause avant de terminer dans un souffle :

— … Quand bien même ce ne serait que la viande que nous avons sur les os, si tu vois ce que je veux dire…

Un méchant frisson avait secoué Jag et il s'était dès lors enfermé dans un mutisme glacé. Cette dernière précision l'avait replongé dans son enfer, lui remettant en mémoire leur lutte contre les cannibales de la Compagnie des Os, laquelle s'était soldée, entre autres, par la mort de Monida, la seule femme qu'il ait jamais aimé et dont il s'efforçait de chasser le souvenir. Tâche quasi impossible si l'on songe que l'enfant qu'il tenait serré contre lui, Angel, âgé tout au plus de cinq ans, avait été élevé par la jeune femme.

C'était donc ainsi que les deux hommes avaient pris la piste du Nord.

Et c'était ainsi que depuis plus de trois semaines ils progressaient en pleine nature, passant de vastitudes sans arbres, couverte de mousse et de lichens, de joncs ou de plantes naines, à des forêts de genévriers et de pins ponderosa, puis à des sylves d'arbres à feuilles caduques. Et cela se répétait inlassablement, avec des différences quasi imperceptibles. Le pin devenait sapin et le Douglas succédait au ponderosa, selon l'altitude.

Une autre constante : le froid. Il allait en s'intensifiant. À tel point que les deux hommes n'étaient plus sûrs le soir, en s'endormant, de ne pas se réveiller raides, les extrémités prises par le gel.

Comme Jag se plaignait de la rigueur du climat plus qu'éprouvant et s'informait des conditions météorologiques à venir, Cavendish avait haussé les épaules en affichant une mimique dubitative, avant de répondre qu'il était incapable d'émettre le moindre avis n'ayant jamais emprunté ce tracé. Il savait par ouï-dire que le climat était rude, comme partout dans le Nord, mais sans plus de détails.

Devant tant de désinvolture, Jag n'avait pu se contenir et il avait reproché à l'éclaireur un certain manque de clairvoyance ; la présence d'Angel, malade, impliquait un minimum de précautions, de garanties, et s'engager sur une piste dont on ignorait tout relevait, à son sens, de la pure hérésie. Ce à quoi, énervé, Cavendish avait répliqué par quelques formules à l'emporte-pièce dont il était coutumier et dont il ressortait, en substance, qu'il n'avait jamais appris à agir par compas et par mesure et que la tâche de nounou ne lui incombait pas.

La discussion en était restée là et depuis les deux hommes ne se parlaient que pour l'essentiel, lorsqu'une décision s'imposait sur le parcours à suivre ou bien le soir, au bivouac, quand la chaleur du feu de camp leur réchauffait les sangs.

Machinalement, Jag souffla sur ses doigts glacés. Après trois semaines de cataplasmes d'argile il avait récupéré toute la mobilité de sa main droite fracturée lors d'un combat contre les Singes des Plateaux (1), mais ses os, fraîchement ressoudés, étaient très

sensibles au froid et il avait l’impression d’être à présent nanti d’une main de marbre.

Il faut dire que ça pinçait méchamment. Si la température ne descendait guère au-dessous de zéro degré, le vent la rendait aussi dure à supporter pour l’organisme qu’un froid de moins trente.

Craignant pour Angel, Jag glissa ses doigts gourds sous le rempart de peaux de chat-pard, eut la surprise de trouver l’enfant tout chaud, presque brûlant. Il hocha la tête. Décidément, ce gosse le surprendrait toujours ! Il avait bien tort de s’inquiéter pour lui.

Soudain, le grésil se transforma en neige. En un rien de temps l’air fut chargé de flocons ventrus et le sol prit l’allure d’un tapis ouateux. Simultanément, les bourrasques s’atténuèrent et une curieuse impression de silence s’abattit sur l’endroit.

L’Alezan arrivait à l’orée d’une plantation d’épicéas lorsque Jag s’aperçut que quelque chose clochait. L’esprit engourdi par le flux et le reflux de ses pensées, il ne s’était même pas rendu compte qu’il ne distinguait plus le zonzonnement caractéristique du véhicule de Cavendish.

Se retournant, il vit que la voiturette était arrêtée en travers. Derrière le volant, l’éclaireur s’acharnait sur le démarreur. En vain.

Faisant volter sa monture, Jag revint lentement dans ses traces.

Sollicité, le moteur consentait à tousser quelque peu puis il finissait par s’étouffer dans un couinement ridicule.

— Tu aurais mieux fait de prendre des mulets, fit remarquer Jag avec un sourire.

Cavendish lui jeta un regard au vitriol. Puis, sans répondre, le visage sombre, il s’extirpa tant bien que mal de l’habitacle d’acier et s’en fut à l’avant, relever le capot, découvrant les entrailles métalliques de la petite automobile.

Fasciné par la complexité de l’ensemble, Jag écarquilla les yeux. Tout ce qui roulait l’avait toujours émerveillé et c’était la première fois qu’il avait accès au cœur de la mécanique.

— Tu sais aussi réparer ces machines ? s’inquiéta-t-il avec une nuance d’admiration dans la voix.

Plié en deux, l'éclaireur promena ses mains sur différentes tubulures, vérifiant au passage la bonne tenue de chaque élément.

Admiratif, Jag descendit de cheval avant de tourner autour de son compagnon pour ne rien perdre du fantastique spectacle.

Lorsqu'il eut terminé son examen, Cavendish s'en revint aux commandes. Là, il prit le temps d'allumer un médianitos avec son briquet à amadou avant de solliciter le démarreur.

Dans un premier temps, le moteur se mit à pétarader, à feuler comme un serval, puis il fit entendre soudain un bruit aigu, irritant comme le cri de la hyène, qui dégénéra bientôt en une suite de hoquets sinistres avant de s'éteindre après un couinement misérable dans une gerbe d'étincelles du plus bel effet.

Comme il sentait peser sur lui le regard interrogatif de Jag, Cavendish secoua négativement la tête, faisant voler ses longs cheveux blanchis par une trop longue présence sous le dôme d'Éden.

— C'est… C'est fini ? bredouilla Jag.

L'éclaireur haussa les épaules, maugréant :

— On ne soigne pas un mort.

Puis, furieux, il referma brutalement le capot et se perdit dans la contemplation du paysage environnant.

Il neigeait maintenant à très gros flocons. Un véritable déluge. Cela formait un rideau mouvant qui uniformisait le sol et l'horizon.

Soufflant dans ses mains bleuies par le froid, Jag se décida soudain à bouger. Il se saisit des fontes rebondies qui attendaient à l'arrière du véhicule et entreprit de les répartir sur les flancs de l'alezan.

— Qu'est-ce que tu fais ? grogna Cavendish.

— Ça se voit, non ?

L'éclaireur balança son cigare à peine entamé sur le sol avant de l'écraser trop longuement sous le talon de sa botte.

— Je ne t'ai rien demandé !

— J'aurais sûrement refusé ; je n'ai jamais aimé qu'on me force la main.

Cavendish eut un ricanement.

— Je me suis pourtant servi de toi pour ce que j'avais à faire à Éden !

— Un simple concours de circonstances, renvoya Jag en poursuivant la tâche qu'il s'était fixée (Angel n'allait pas bien et la prochaine ville se trouvait à un mois de là.) J'ai juste paré au plus pressé, rien d'autre. Tu te donnes trop d'importance.

— Tu n'as rien compris, siffla l'éclaireur, si je t'ai pris avec moi c'était pour servir mes intérêts. Je me foutais de ton monstre comme de ma première cuite ! J'avais décidé de mettre cette ville à feu et à sang et tout appui m'était bon. Je me serais encombré de n'importe qui ; c'est d'ailleurs ce que j'ai fait !

Étrillé, Jag suspendit un moment son action. Ses yeux étrécis ressemblaient à deux meurtrières et un masque implacable figeait son visage.

Les deux hommes restèrent un moment à s'affronter du regard, indifférents aux papillons glacés qui s'abattaient entre eux.

Finalement, Jag reprit son occupation sans toutefois baisser les yeux.

— La mort de ton frère t'a mis la tête à l'envers, murmura-t-il. Tu ne sais plus très bien ce que tu dis. Seulement un conseil : ne t'avise plus jamais de parler d'Angel comme ça. Je suis peut-être n'importe qui mais il y a des choses qui me froissent les oreilles.

Ce disant, il empoigna la bride du pur-sang dont les quatre balzanes s'enfonçaient dans la poudreuse et il reprit la route.

Dix mètres plus loin il s'arrêta. Planté contre la voiturette, l'éclaireur n'avait pas bougé d'un millimètre. Sa silhouette se chargeait de blanc. Encore une poignée de minutes et il ne serait plus qu'un bonhomme de neige.

— Alors, tu prends racine ou quoi ? l'interpella Jag. Le plus dur est fait, à présent. Tu n'as tout de même pas un frère dans chaque ville !

Comme l'autre ne bronchait toujours pas, il ajouta :

— Au cas où tu n'en aurais pas conscience, je suis en train de filer avec ton or !

L'argument porta et Cavendish consentit à s'ébrouer. De l'index, il releva le large bord de son chapeau, balaya d'un revers de main le givre qui étoilait sa barbe avant de lâcher un curieux gloussement.

— Y'a pas si longtemps, dans la même situation, je t'aurais tué pour te voler ton cheval ! finit-il par répliquer.

— C'est ça ! Et moi je t'aurais regardé faire ! Allez, arrive au lieu de jouer les soupe-tout-seul ; on sera pas trop de deux pour se repérer dans cette tourmente.

— Faudrait pas vieillir, pesta Cavendish en secouant la tête.

Puis, machinalement, il se chargea d'une gourde encore à demi pleine d'un distillat de maugiron, un brûle-gueule infernal, et il s'ébranla à son tour, dans les traces de Jag, sa carabine Anschutz-Savage calibre 7 x 57 avec viseur télescopique à vis micrométrique à la main.

CHAPITRE II

S’acharnant sur la molette centrale de ses jumelles, peaufinant ainsi le réglage des oculaires, le vieux Gary crut que sa vue lui jouait des tours et il faillit tomber à la renverse.

Se maîtrisant néanmoins, et cela d’autant plus facilement qu’une chute avait toutes les chances de lui être fatale, perché qu’il était dans la cabine d’une grue à plus de vingt mètres du sol, il cligna plusieurs fois des paupières avant de reprendre son observation, histoire de ne pas agir à la venvole.

Il dut cependant se rendre à l’évidence. Ses yeux ne l’avaient pas trahi. C’était bien ça. Deux hommes et un cheval. Un vertige lui coupa les jambes. Un cheval ! Bon Dieu ! Depuis combien de siècles n’en avait-il plus vu ? C’était tout juste s’il se rappelait comment c’était fait !

Repoussant sur le sommet de son crâne la casquette en cuir fourrée à oreillettes qu’il ne quittait jamais, même pour dormir, il s’interrogea un moment sur la conduite à adopter.

Dans ces régions du Nord, au climat hostile et à la terre plus ferme que le marbre, la survivance n’était guère aisée. Là plus qu’ailleurs, la barbarie était de rigueur. Le minimum vital se révélait si difficile à acquérir que tout voisin se transformait automatiquement en ennemi, que chaque présence mettait en péril la vie de l’autre.

Longtemps, certains autochtones avaient fait des essais de regroupement, composant ainsi de maigres tribus qui s’étaient affrontées en des combats sporadiques pour s’assurer la suprématie de ces territoires toujours gelés où le soleil ne filtrait jamais. Les expéditions punitives avaient succédé aux raids surprises, les rangs s’étaient clairsemés, jusqu’au moment où la plupart des survivants

s'étaient décidés à émigrer vers le Sud, où leur pugnacité et leur résistance leur permettaient de s'imposer face à des clans bien moins motivés.

Ceux qui avaient choisi de rester n'étaient pas légion mais il s'agissait fatalement des plus redoutables. Des escarmouches avaient encore eu lieu, éliminant les moins prévoyants, puis, insensiblement, une trêve s'était instaurée d'elle-même, amenant la concorde sur ces vastitudes polaires.

Des domaines se dessinèrent alors et on ne tua bientôt plus que les étrangers qui étaient assez fous pour s'y aventurer. Ils étaient en fait si peu nombreux que la surprise du vieux Gary s'expliquait facilement.

Bien calé dans son poste de guet, Gary surveillait comme chaque jour les abords d'un remeil, courant d'eau qui ne glaçait jamais et où venaient s'abreuver, entre autres, des bécasses et des oiseaux à la parure chatoyante.

Comme les conditions atmosphériques rigoureuses ne laissaient pratiquement pas de place à la culture, la seule subsistance ne pouvait venir que de la chasse. Le petit gibier proliférait mais il était surtout « réservé » au piègeage afin de conserver les peaux en bon état. Les fourrures étaient en effet très courues, comme dans toutes les contrées froides, et elles pouvaient aussi servir de monnaie d'échange le cas échéant.

Pour la nourriture on préférait les grosses pièces. Par extension, le remeil attirait aussi les couguars, qui pouvaient selon leur vélocité fondre sur un envol de rypes, de roselins, ou bien, quelquefois, s'en prendre à un bouquetin isolé, ces derniers étant inattaquables en harde.

Du haut de son perchoir, Gary passait donc le plus clair de son temps à surveiller la vie autour du remeil. Une carabine Express à deux canons juxtaposés de calibre 300 magnum à portée de la main, il attendait donc la venue du gros gibier. Tireur moyen, il atteignait son but une fois sur trois en moyenne, car son arme, initialement destinée à la chasse aux grands fauves, était plutôt faite pour les tirs à courte distance.

Hésitant, le vieux Gary promena ses jumelles un peu partout alentour avant de revenir sur les deux hommes. Ils étaient seuls, n'annonçaient pas un groupe ou une caravane de ces éternels errants, indéfectibles bouffeurs d'horizon.

Un instant, Gary fut tenté de les mettre en joue mais il renonça bien vite. Il n'était pas du tout sûr de les abattre tous les deux à la file. Avec un peu de chance il en coucherait un et il faudrait alors compter avec celui qui restait. Il pouvait s'agir d'un couard qui filerait sans demander son paquet, mais il fallait aussi envisager la possibilité inverse, celle d'avoir affaire à un quinquercion (2), et là tout basculait…

Circonspect, le vieux Gary décida de jouer la carte prudence. À bien y réfléchir, il avait tout à y gagner. Ces deux types, c'était la providence qui les envoyait…

Abandonnant ses jumelles, il mit sa carabine en bandoulière et entreprit la descente de la longue échelle métallique, en prenant bien soin de ne pas dévisser. Les barreaux étaient en effet recouverts d'une gangue de glace aussi dure que le roc et toute précipitation pouvait de ce fait se révéler fatale. Et ce n'était pas le moment de casser du bois !

Une fois en bas, il se planta au beau milieu du terre-plein qui séparait les hangars en ruine de l'usine désaffectée, glissa deux doigts patinés de crasse dans sa bouche et lâcha un sifflement strident.

Instantanément, trois créatures ahurissantes se matérialisèrent, surgissant de différents bâtiments où elles s'affairaient à des mystérieuses besognes connues d'elles seules.

Trois femelles auxquelles il eût été hasardeux de vouloir donner un âge, tant le laisser-aller les uniformisait. Elles paraissaient toutes incroyablement obèses, mais leur rondeur était principalement due à la stupéfiante épaisseur de haillons qu'elles enfilaient pour se protéger du froid. Leurs visages enduits de graisse minérale figée, durcie, faisaient penser à des masques de cire déformés par la chaleur. Leurs cheveux, mi-longs, tirés en arrière et jugulés par du fil électrique de couleur, évoquaient d'anciens casques à pointe et

renforçaient leur allure hommasse. Il fallait vraiment les voir de près pour se rendre compte qu'il s'agissait de femmes. Et encore.

Gary les considéra d'un œil maussade. La plus âgée, rongée par une espèce de scorbut, n'avait plus de dents et son menton était en permanence maculé par un filet de sanie qui découlait de ses gencives purulentes. La plus jeune, nerveuse comme une biche, forte comme un bûcheron, était plus sale qu'une fosse septique à laquelle son fumet faisait invariablement songer. L'autre n'offrait aucune particularité si ce n'est qu'elle avait un peu des deux, à savoir qu'elle était grise de crasse et toute délabrée de l'intérieur. La nuit surtout, on l'entendait tousser à s'en extraire la pomme d'Adam et on s'étonnait toujours, au petit matin, de la trouver encore de ce monde.

Rassemblées, alignées au garde-à-vous, armées jusqu'aux dents, le torse bardé de cartouchières, de poignards, de grenades quadrillées, elles attendaient que le vieux Gary les renseigne sur la nature du gibier car le sifflet était habituellement synonyme de grande chasse. Il arrivait parfois qu'un ours descende jusque-là et c'était le prétexte à une traque commune.

Maître du jeu, Gary s'accorda un temps de réflexion avant de leur livrer la nouvelle. Il aimait par-dessus tout ces instants de pré-confidence qui le mettaient en position de force, lui donnaient l'avantage de celui qui sait avant les autres.

— Y'a un cheval ! finit-il par lâcher d'une voix bourrue.

L'œil injecté du mauvais alcool de racines que Gary prétendait souverain contre la froidure, elles échangèrent des regards étonnés.

— Y'a aussi deux hommes, ajouta-t-il sur un mode neutre pour renforcer encore l'effet de sa révélation.

La plus vieille ouvrit sa bouche édentée et passa une langue gourmande sur ses lèvres violacées et chargées de pus. Les deux autres ricanèrent en se tortillant. La plus jeune se livra à une gymnastique obscène qui écœura le vieux Gary. L'image lui revint des deux hommes progressant difficilement sous la neige, et il envia le sort du cheval.

*

* *

Occupé à battre son briquet d’amadou pour allumer un médianitos, un de ces petits cigares longs et fins dont il raffolait, Cavendish buta contre le dos massif de Jag soudainement arrêté.

— Qu’est-ce qui te prend ? pesta-t-il en considérant son cigare éventré.

Figé, Jag attendait, paupières mi-closes. De la pointe du menton, il désigna une trouée dans la forêt de conifères.

Devant eux, la sylve se scindait en deux murailles de mélèzes qui longeaient une clairière longue de quelques hectomètres où se dressait un étrange village d’où émergeait, tel un clocher, une grue géante.

— Drôle de ville, non ? s’inquiéta Jag.

L’éclaireur promena longuement son regard délavé sur l’ensemble avant de répondre. Il savait sans jamais y avoir mis les pieds que cette région était autrefois l’un des bastions de l’industrie lourde, que les cartels de l’acier y avaient installé la plupart de leurs usines et que ces vestiges, qui intriguaient tant son compagnon, n’étaient en fait que les ruines d’une entreprise aéronautique naguère florissante.

Un instant, il fut tenté d’expliquer cela à Jag, mais il renonça tout aussi vite. Ce n’était ni le lieu ni le moment. Jag ne possédait pas assez de recul pour tout appréhender sans poser cent mille questions auxquelles l’éclaireur n’avait pas envie d’apporter d’éclaircissements. Jag était un pur enfant du chaos, un fils de cette nouvelle dimension sauvage, et à ce titre, trop préoccupé de sa survivance, il restait ignorant des choses qui avaient plongé ce monde dans la barbarie.

Dans la bouche de Cavendish, le demi-cigare eut soudain comme un goût de fiel.

— S’il y a du monde dans ces hangars, on sait déjà que nous sommes là, dit-il avant de cracher son mégot.

— Il y a du monde, affirma Jag. J’ai entendu siffler.

L’éclaireur gonfla les joues, jetant un regard en l’air.

— Il y a pas mal de rapaces par ici, jugea-t-il, c'était peut-être une buse, ou un aigle royal…

Jag secoua la tête :

— J'ai entendu siffler, répéta-t-il.

Cavendish contempla à nouveau l'étendue ruiniforme, à la recherche d'un détail significatif, mais rien ne vint éclairer sa lanterne.

— Le mieux, quand on arrive quelque part, c'est d'imaginer que les autochtones en veulent à notre peau, murmura-t-il en s'adressant à Jag. Vaut mieux pêcher par prudence. Le plus sage, ce serait encore de passer notre route, simplement, ça éviterait tous les problèmes, mais d'un autre côté ça serait pas mal de pouvoir se reposer une nuit entre quatre murs. Qu'est-ce que t'en dis ?

Comme Jag approuvait doucement du chef, il ajouta :

— Ça sert à rien de rester là, immobiles ; on fait de trop belles cibles. On va se séparer. Je vais me faufiler tout le long des arbres et investir la place à ma façon pendant que tu t'engageras à découvert. Compte jusqu'à cent et démarre. Il y a peu de chances qu'on te tire comme à la parade, sinon ce serait déjà fait. De toute façon, ce n'est pas à toi que je vais apprendre comment on doit progresser en offrant un minimum de surface. À tout de suite !

Et, tandis que Jag commençait à compter, il s'élança, courbé, avant de disparaître derrière les branches basses chargées de neige.

CHAPITRE III

Plaqué au coin d'un des bâtiments qui flanquaient le portail d'entrée, le vieux Gary jura.

Il ne distinguait plus à présent qu'un seul des deux hommes et ce dernier avançait en zigzag, tout en prenant bien soin de se réfugier derrière son cheval à chaque changement de direction. À n'en pas douter, le nouvel arrivant n'avait rien d'un enfant de chœur. Et son compagnon non plus qui s'était fondu dans la nature pour les prendre à revers. Ces deux-là devaient être des bouffeurs de piste, des types rompus à toutes les situations, de véritables quinquercions.

Peut-être aurait-il dû les tirer tout de suite, sans réfléchir. À présent, il était trop tard. Les bon Dieu de fumelles l'écorcheraient tout vif s'il se risquait à ça maintenant.

À un jet de pierre de là, la plus jeune des femmes marchait tranquillement vers le portail en roulant exagérément des hanches. Au passage, elle lui lança un clin d'œil auquel il répondit par une vague grimace. Pour paraître plus féminine, plus accueillante surtout, elle s'était débarrassée de tout l'arsenal qui encombrait d'ordinaire son corps, avait même fait un brin de toilette.

À l'arrière, embusquées, armes pointées, les deux autres veillaient au grain.

Quittant soudain son poste d'observation, se déplaçant avec une surprenante agilité, Gary longea toute une file de hangars avant d'escalader une planche barrée de tasseaux qui l'amena sur un toit terrasse. Là, il braqua ses jumelles sur la lisière de la forêt, attentif.

D'ordinaire, respectant une immuable et déconcertante logique, l'ennemi cherchait à contourner la manufacture par le flanc,

l’imposant portail de façade semant le doute et l’inquiétude dans les esprits.

Les meilleurs guerriers contournaient le complexe par l’ouest, de manière à ce que les guetteurs éventuels aient le soleil couchant dans les yeux. Dans la plupart des cas, les attaques avaient lieu à la tombée du jour, avec la complicité de l’obscurité. Mais la grisaille s’était depuis longtemps installée sur la région et dans ce pot au noir constant la fine stratégie n’était plus de mise.

Le vieux Gary eut beau panoramiquer tous azimuts, ses oculaires n’accrochèrent rien qui vaille la peine. Un sentiment diffus, fait d’appréhension et d’effervescence monta en lui et il se mit à jubiler. Ce ne serait peut-être pas si facile que d’habitude…

*

*   *

D’un claquement de langue, Jag stoppa la progression de l’Alezan et, s’arrangeant pour offrir le moins de surface possible, il détailla la créature qui avançait lentement vers lui.

La fille devait avoir entre quinze et vingt ans mais elle faisait pas loin du double. Elle était vêtue d’une incroyable épaisseur de guenilles dont il n’aurait même pas voulu pour nettoyer ses bottes ; des hardes effilochées, rapiécées, ravaudées avec du boyau et du fil de laiton. Aux pieds, elle portait de drôles de chausses taillées directement dans les pattes évidées d’un ours brun, ce qui lui conférait une démarche pataude, glissante, qu’elle tentait de rendre plus gracieuse en remuant exagérément du croupion.

Bien que sa dernière expérience sexuelle remontât à près d’un mois, Jag ne se sentit pas le moins du monde excité par cette caricature de femme. De la main, il s’assura que son poignard jouait bien dans sa gaine et il attendit, tendu, la suite des opérations. Il neigeait toujours autant. Des flocons ventrus venaient régulièrement lui agacer les paupières, l’obligeant à cligner des yeux à tout bout de champ.

Parvenue à une dizaine de mètres de l'Alezan, la fille s'immobilisa, continuant de se balancer d'une jambe sur l'autre.

— Bienvenue, étranger ! piailla-t-elle brusquement d'une horrible voix de crécelle.

Jag resta interdit. Il n'avait pas le souvenir d'avoir jamais été accueilli de cette manière. Dans ce monde, aucun étranger ne pouvait se targuer d'être le bienvenu où que ce soit.

Déconcerté, Jag redoubla de vigilance. Ce n'était pas le moment de se laisser endormir. Rien ici ne ressemblait à l'idée qu'il se faisait de la Terre Promise, du Paradis tant vanté par le vieux Patch, son père adoptif.

— Moi, c'est Crystal, reprit soudain la fille en craillant comme une corneille. Et toi ?

Jag faillit sourire. Baptiser Crystal une pareille salisson confinait au délire.

— On m'appelle Jag, finit-il néanmoins par grogner.

— Jag, Jag, répéta-t-elle à plusieurs reprises, sur un mode extatique, comme si elle suçait une friandise. C'est joli. Jag et Crystal, ça va bien ensemble, non ?

Puis, sans attendre de réponse, elle continua :

— Pourquoi tu restes derrière ton cheval, je te fais peur ? Tu as faim ? Tu as froid ? D'où tu viens ?

Cela faisait beaucoup de questions à la fois. Trop. Étourdi par cette avalanche, Jag se contenta de pousser légèrement l'Alezan.

En le découvrant, la fille ne put retenir un sifflement d'admiration. Puis son regard tomba sur la bosse que formait Angel abrité par le cache-poussière et elle demanda :

— Qu'est-ce que tu portes sur le ventre ?

— Un enfant.

La fille écarquilla les yeux, abasourdie.

— Un enfant, répéta-t-elle comme si la signification de ce mot lui échappait complètement.

Elle resta un moment silencieuse, à se pénétrer de l'information, le regard fixé sur la protubérance provoquée par Angel avant de reprendre, enjouée :

— Nous avons tué un laineux à grandes cornes, la semaine dernière ; sa viande doit être rassise à point, aujourd'hui. Nous serions ravies de partager notre repas avec toi… et ton enfant.

— Nous ? s'inquiéta Jag.

Elle se fendit d'un large sourire, découvrant des dents bien rangées, éburnéennes, brillantes comme des perles, qui modifiaient radicalement son image, la rendaient presque féminine.

— Moi, ma mère et ma sœur, expliqua-t-elle gaiement. Tu acceptes, n'est-ce pas ? Il y a tellement longtemps que quelqu'un n'est pas passé par ici…

Jag se contracta imperceptiblement. Sa peau marbrée par le froid se granula. Tout cela ne lui disait décidément rien qui vaille. Il n'aimait pas les manières sucrées de cette fille, son langage de salon. Elle était trop suave, trop polie pour être honnête. Comment trois femelles avaient-elles pu survivre dans cette région ? Ça aussi, ça sentait le soufre. Et il y avait Cavendish. Ces trois foutues bonnes femmes l'avaient fatalement repéré lui aussi avant qu'il s'esbigne, pourquoi celle-là n'en parlait-elle pas ?

À n'en pas douter, l'aimable invitation dissimulait un traquenard.

L'important dans une telle situation, c'était de donner l'impression de tomber dans le panneau tout en gardant la tête froide. Apparemment, la fille ne portait pas d'arme sur elle et Jag aurait pu tout simplement filer sans demander son reste, mais une telle élaboration dans le guet-apens devait celer d'autres sournoiseries. Qu'il fasse mine de tourner le dos et on le tirerait comme un gibier, sûr et certain.

Coincé, Jag jeta un regard sur les bâtiments grisâtres, cherchant le meilleur point d'observation pour un éventuel tireur. Il y avait la grue, évidemment, des toits, des fenêtres. Des arbres aussi. Le danger pouvait venir de tous les côtés à la fois, si danger il y avait. Il aurait pu bondir sur la fille et la prendre comme otage mais il fallait compter avec Cavendish ; l'éclaireur devait être dans la place, à présent. À deux, ils parviendraient bien à s'en sortir. Ils s'étaient tirés d'autres mauvais pas.

— Je te suis, finit-il par lâcher.

Transportée d'une joie excessive, la fille tapa dans ses mains avant de s'ébranler vers l'usine dont le portail était demeuré ouvert.

Circonspect, Jag lui emboîta le pas, la main droite collée au manche de son poignard, les entrailles nouées par un sombre pressentiment.

*
*   *

Accroupi sous les frondaisons, Cavendish étira les différents éléments de sa longue vue de poche. Il ne lui fallut alors qu'une poignée de secondes pour repérer une silhouette qui courait sur le toit d'un hangar. Un sourire allongea les lèvres de l'éclaireur. Visiblement, ce guetteur l'avait repéré avant qu'il ne quitte Jag et il s'efforçait à présent de le reloger.

Bientôt cramponné à une paire de jumelles, il se mit à scruter l'orée de la forêt partout alentour, changeant fréquemment de point d'observation, bondissant de toit en toit, allant, revenant, plutôt fébrile.

Cavendish ne put retenir un gloussement. L'autre ne tenait pas en place. Un véritable feu follet ! En tout cas cela tendait à prouver que la place n'était pas tenue par un trop grand effectif.

Fort de cette déduction, l'éclaireur attendit patiemment que le guetteur ait quitté le secteur pour s'élancer. Il franchit alors très vite la distance qui le séparait du mur d'enceinte où il s'adossa le temps de reprendre son souffle. Là, il contempla en grimaçant ses traces dans la neige. Si le type aux jumelles revenait, il n'aurait cette fois aucun mal à le localiser. Il lui fallait donc presser le mouvement.

Le mur d'enceinte faisait plus de six mètres de hauteur et il était hérissé de débris de verre, deux raisons qui le rendaient infranchissable avec les seuls moyens du bord. Plutôt que partir sur l'arrière, à la recherche d'une hypothétique brèche, Cavendish décida d'aller contre toute logique et revenir carrément à l'entrée de la manufacture. C'était finalement là qu'on l'attendrait le moins !

Ravi par cette idée, il s’empressa de mettre sa stratégie en pratique en remontant en courant vers le portail.

Parvenu à l’ultime angle du long rempart, l’éclaireur s’arrêta, ne tenant pas à s’élancer à découvert sans avoir au préalable jeté un œil sur les lieux.

Comme il passait la tête pour prendre la température, le double canon d’une carabine se posa sur son front.

Accroché à la crosse, un vieux type tout ridé, coiffé d’un drôle de bonnet de cuir à oreilles le regardait en souriant.

— Si tu me cherchais, tu m’as trouvé, grinça-t-il.

Mortifié, Cavendish se mordit cruellement la lèvre inférieure. Jamais il ne s’était fait piéger aussi bêtement.

— Ils font tous ça, murmura soudain le vieux en lisant la déception sur son visage. Tous ; faut pas te tourner les sangs. J’ai juste qu’à monter sur le toit faire un peu de spectacle et tout le monde rabat par ici.

— Je ne suis pas tout le monde ! éructa Cavendish.

Le vieil homme haussa les épaules.

— Si tu veux être original, remue seulement d’un millimètre : un homme sans tête, c’est pas si courant !

Prudent, Cavendish ne broncha pas. Il connaissait bien les armes et il savait que les munitions de ce genre de carabine, capables de stopper net n’importe quel bestiau de grande envergure, avaient une force d’impact supérieure à une tonne. Une sacrée gifle ! De quoi lui vaporiser la cervelle et le reste. De quoi aussi envoyer une de ses oreilles jusque dans la périphérie d’Éden, à trois bonnes semaines de distance de là.

— Tu te décolles du mur et tu te débarrasses de ton arsenal ! commanda soudain le vieux en reculant d’un pas.

N’ayant pas le choix, l’éclaireur s’exécuta.

Puis, après que son adversaire eut récupéré tout ce qu’il venait d’abandonner, sous son injonction, il se dirigea vers l’entrée de l’usine.

La mort dans l’âme.

*
* *

Attentif, Jag suivait le rythme imposé par la fille. Une avance lente, crispante, qu'elle ponctuait d'arrêts intempestifs, autant pour s'assurer qu'il la filait bien que pour le dévorer des yeux, tout en passant sa langue sur ses lèvres.

La grille de l'entrée dépassée, ils avaient emprunté un terre-plein puis un dédale d'allées, de ruelles que Jag s'efforçait de mémoriser, histoire de ne pas se trouver perdu le moment venu.

Le décor ne variait guère. C'était une succession de bâtiments, de hangars, de constructions branlantes, éventrées, bouffées par le gel, la rouille, ou bien par une végétation composée de curieux arbres tentaculaires sans feuilles qui se ramifiaient tous azimuts, crevant des verrières moussues, soulevant des pans de murs entiers qui n'attendaient plus qu'un souffle pour s'effondrer.

Une forte odeur d'eau croupie et de moisissure baignait l'endroit, ne faisant que se renforcer au fil de la progression, un méchant relent qui plaquait à tout l'environnement comme une glu poisseuse.

Ils débouchèrent bientôt dans une espèce de cour qui précédait un bâtiment quasiment intact.

— Attache ton cheval ici, fit la fille en désignant un anneau rouillé scellé dans une dalle de béton.

— Il y a bien un endroit qui peut servir d'écurie, fit Jag en jetant un regard autour de lui. Je n'ai pas l'habitude de laisser ma monture n'importe où ; c'est une règle.

— On va s'en occuper, c'est juste pour que vous rentriez au chaud, toi et ton enfant.

Réticent, Jag s'exécuta néanmoins. Prenant bien soin de garder ses distances, épiant les alentours, il suivit son hôtesse à l'intérieur du baraquement, marqua un temps d'arrêt sur le seuil autant pour laisser ses yeux s'accoutumer à l'obscurité que pour endiguer la bouffée de puanteur qui stagnait entre ces murs.

Voyant ses narines palpiter, la fille eut un sourire.

— Ça sent, hein ? commenta-t-elle.

— C'est le moins qu'on puisse dire, grimaça Jag.

— On s'y fait. Au bout d'un moment on n'y fait même plus attention. Tu sais ce que c'est ?

Comme Jag secouait la tête en signe de dénégation, elle désigna le plancher recouvert d'une espèce de paille pourrie.

— À la meilleure saison, nous ramassons tout ce qui est vert et nous l'entassons ici ; avec le temps, ça se décompose et ça nous permet de survivre aux plus grands froids. Avant qu'on fasse ça, on n'était pas toujours sûr de se réveiller le matin.

Étonné, Jag dut cependant reconnaître que le procédé ne manquait pas de bon sens. La végétation, en se putréfiant, dégageait une surprenante chaleur. Bien qu'il ne fût pas encore entré, il ressentait déjà le changement de température. Très vite, il eut la sensation que le sang figé dans ses veines recommençait à puiser, inondant tous ses membres de giclées de plomb en fusion.

Favorablement impressionné, il avança dans la pièce, foulant la ruée, cherchant d'autres présence dans la pénombre.

— Vous n'êtes que trois, ici ? interrogea-t-il.

La fille se retourna vers lui, un sourire insolent plaqué sur ses lèvres gercées.

— Il y a aussi le vieux Gary, souffla-t-elle.

Jag fronça les sourcils.

— Le vieux Gary ?

Elle haussa les épaules.

— Pas grand-chose d'intéressant ; il n'est plus bon à rien.

Un signal d'alarme se déclencha dans la tête de Jag.

— Où est-il ? s'inquiéta-t-il en posant la main sur le manche de son poignard.

La fille éclata alors d'un rire cristallin.

— Il est parti s'occuper de ton compagnon ! s'écria-t-elle, soudain hystérique.

Jag se figea. À cet instant, un hennissement de détresse le fit sursauter. D'un bond, il se précipita à l'extérieur et ce qu'il vit lui dressa les cheveux sur la tête.

Décapité net, l'Alezan se tenait encore debout, frémissant, les quatre jambes raides, tandis que sa tête gisait sur le sol, les naseaux encore fumants.

Responsable de cette boucherie, armée d'un long sabre à la lame rutilante, une vieille femme le regardait en ricanant.

La troisième des femelles se tenait un peu à l'écart, un fusil à pompe pointé sur l'entrée du bâtiment.

Réprimant une violente envie de vomir, Jag parvint aussi à se dominer et à ne pas donner libre cours à la colère qui montait en lui. Tant de barbarie le dépassait. Mais la conjoncture commandait la passivité. Il se trouvait en plein champ de tir et même en visant mal, cette troisième femelle n'aurait aucun mal à lui mettre les entrailles au grand jour. Et sur son ventre il y avait Angel…

Le corps de l'Alezan eut un ultime sursaut avant de basculer sur le côté dans des serpentins de sang giclant des artères, zébrant la neige de balafres écarlates.

Jag n'eut pas le temps de s'interroger sur la conduite à adopter.

Son moral, déjà bien entamé, chuta au point zéro lorsqu'il aperçut Cavendish qui rappliquait, les mains sur la nuque, escorté par un vieux type sec comme un coup de trique.

— Celui-là est le plus beau que nous ayons jamais pris ! déclara soudain la vieille en détaillant Jag de la tête aux pieds. Faut espérer que ce qu'il nous cache est à l'avenant du reste !

Les deux autres éclatèrent d'un rire pointu et Jag eut froid jusqu'à la moelle des os.

CHAPITRE IV

Éclairée chichement par deux lampes à huile qui jetaient çà et là des lueurs fantomatiques, la pièce baignait dans un lourd silence juste entrecoupé de bruits domestiques.

Chacun s'affairait à sa tâche mais Jag et Cavendish ne pouvaient pour autant espérer tromper la vigilance de leurs gardiens car l'atmosphère de désinvolture dissimulait en fait un qui-vive permanent.

Les différentes actions ne s'enchaînaient jamais sans que l'une des femmes n'ait une arme pointée dans leur direction. Les relais s'effectuaient dans le silence le plus total, dans un automatisme parfaitement rodé qui trahissait à n'en point douter une longue pratique.

Assis contre un mur recouvert de toile de sac, les deux hommes attendaient, se demandant ce que l'on espérait tirer d'eux. Ils avaient tenté de se concerter à mi-voix mais la vieille, irascible, leur avait commandé un mutisme total en agitant sous leur nez un tisonnier porté au rouge, extrait d'un bidon de ferraille qui faisait office de brasero, au faîte duquel grillaient doucement, enfilés sur des brochettes de fortune, les morceaux nobles de l'Alezan.

Habitués aux situations paroxystiques, les deux hommes s'étaient bien gardés d'insister. Le vent de folie qui régnait sur l'endroit laissait la porte ouverte à tous les excès et le moindre écart pouvait préluder à un carnage. De toute façon, la conversation n'aurait pas débouché sur grand-chose et les regrets n'étaient plus de mise.

Sans compter qu'il y avait Angel, et qu'à tout moment le trio de folles pouvait s'en prendre à lui.

Pour l'heure, l'enfant était allongé près du brasero, à côté du vieux Gary, lequel ne le quittait pas des yeux.

— Mais qu'est-ce que c'est que ce truc-là ? s'était-il inquiété lorsque Jag l'avait découvert. Un enfant, ça ?

Bien qu'il fût habitué à ce genre de manifestations, Jag avait senti son cœur se serrer sous l'avalanche de quolibets provoqués par la simple vue de l'enfant.

Cavendish, pour parler de lui la première fois qu'il l'avait aperçu, avait eu ces mots : « Erreur de la nature. »

Il est des vérités qui ne sont pas bonnes à entendre mais on pouvait effectivement considérer Angel comme une erreur de la nature.

Ce qui frappait d'emblée, c'était sa tête. Elle semblait énorme, disproportionnée. En la détaillant, on se rendait compte que cela tenait au fait que son front large, bombé, lui tombait tout droit jusqu'au milieu des joues.

Car Angel n'avait pas d'yeux. Pas de sourcils non plus, ni de paupières. Son front était lisse comme la main. Il n'était qu'une façade sans fenêtres.

En guise d'oreilles, il n'avait que deux orifices entourés de bourrelets cicatriciels. Son nez, ramassé, n'était qu'une excroissance. Sa bouche, normale, aux lèvres trop bien dessinées, apparaissait comme une incongruité au centre de toutes ces contrefaçons.

Mais les anomalies ne s'arrêtaient pas là.

Angel était également dépourvu de bras. Ses jambes étaient longues et fines, quasi squelettiques, juste recouvertes de peau. Elles se révélaient d'ailleurs incapables de le porter.

Épaules voûtées, le dos déformé par deux gibbosités, il se tenait d'ordinaire aussi droit qu'il pouvait, faisant sans cesse pivoter sa tête de droite à gauche, perpétuellement à l'affût d'un monde dont il ne distinguait rien que les sons.

Pour l'heure, il était inconscient. Plongé dans un sommeil léthargique. Selon l'avis du médicastre d'Éden, il n'y avait pas là

matière à inquiétude. C'était une fantaisie de l'organisme et on pouvait tout juste laisser faire.

— C'est ton fils ? avait insisté le vieux Gary.

— Je m'occupe de lui, avait répondu Jag. C'est pareil.

— T'as pourtant pas un physique de nounou, avait alors grasseyé la vieille. Mais peut-être que je me trompe, que tu saurais me bercer, me chatouiller aux bons endroits…

Ce disant, elle lui avait tiré une langue frétillante, engluée de sanie, qui l'avait fait reculer, provoquant une cascade de rires moqueurs.

— T'es farouche à ce qu'il semble, beau gosse, avait alors grincé la vieille avec amusement. Mais il se pourrait bien que tu me supplies d'ici peu pour glisser ton engin entre mes cuisses !

Se gardant bien d'envisager une telle perspective, Jag n'avait pu s'empêcher de grimacer.

Alors la vieille avait eu un sourire entendu puis elle avait dispersé son petit monde, donnant de la gueule dans une espèce de sabir parfaitement incompréhensible, même pour un tailleur de routes comme Cavendish qui connaissait pourtant un maximum de dialectes, patois et autres jargons.

Le vieux était resté près du brasero, avec Angel, tandis que de la pointe de son interminable sabre, la vieille avait conduit Jag et Cavendish à quelques mètres de là, où ils se trouvaient présentement.

Jag jeta un regard à Cavendish. Les yeux mi-clos, l'éclaireur paraissait plongé dans une profonde méditation. Mais peut-être dormait-il, tout simplement ? Ou alors il faisait semblant, histoire d'observer en catimini ?

Fermant les paupières, ne laissant filtrer qu'un rai de vision, Jag décida de l'imiter.

Sans plus bouger, il se livra alors à une surveillance discrète. La plus active était sans conteste la vieille. Malgré son grand âge, c'est du moins l'apparence qu'elle donnait, elle allait et venait, mécanique infatigable, tournait les brochettes puis s'en revenait au-devant d'un long fourneau d'angle sur lequel mijotaient une série de marmites

remplies de mystérieuses denrées dont elle surveillait le degré de cuisson à l'aide d'une louche en fer-blanc.

Les deux autres, ses filles selon les dires de celle qui s'appelait Crystal, n'avaient pas sa vivacité. Crystal, justement, semblait surtout préoccupée par son aspect physique. Entre deux va-et-vient, elle ne pouvait s'empêcher de jeter un regard dans les restes d'un miroir piqué. L'autre accomplissait ses tâches avec détachement, fatalité, sans passion, sans mauvaise grâce non plus. D'affreuses quintes de toux la secouaient de temps à autre, qui la cassaient en deux pour la laisser pantelante, la respiration heurtée, le visage exsangue, dans l'indifférence la plus totale. Puis, alors qu'on aurait pu la croire sinon morte du moins moribonde, elle repartait, s'attelait de nouveau au labeur, opiniâtre, à moins qu'elle ne fût tout simplement résignée.

Jag s'intéressa ensuite au vieux Gary. Un drôle de personnage, difficilement cernable. Bien qu'il fasse partie de cette étrange communauté, il donnait l'impression d'une pièce rapportée. Un moment, Jag avait pensé qu'il fricotait avec la vieille car ils semblaient sensiblement du même âge, mais certains détails lui avaient fait repousser cette idée. Visiblement, ils ne s'aimaient pas, devaient se supporter par nécessité. Cela se devinait à des gestes, des attitudes, des mimiques fugitives. Il y avait cohabitation mais pas connivence. Il fallait cependant compter avec lui. Assis sur un parpaing, son fusil sur les genoux, il ne serait pas facile à prendre en défaut.

Par n'importe quel bout qu'on la prenne, Jag dut reconnaître que la conjoncture ne leur était guère favorable. Il repensa alors au vieux Patch, son père adoptif. Comment aurait-il réagi en pareilles circonstances ? Il aurait peut-être tout simplement évité de se mettre en difficulté ! Jag avait encore ses préceptes dans les oreilles. « Défie-toi comme de la peste de ce qui ne te ressemble pas, répétait-il entre autres. Et tâche d'éviter les villes, les villages, les bourgades ; tiens-toi hors des rassemblements, il n'y a jamais rien de bon à en attendre ! Et surtout, bouge, prends comme règle de ne jamais rester plus de deux jours au même endroit parce que tu finirais par t'attacher à des riens et tu deviendrais vulnérable. Sans compter que tu pourrais rater le Paradis ! »

À cette évocation, Jag ne put retenir un sourire. Pour le vieux Patch, le Paradis c'était avant tout un lieu où les filles sentaient bon et où on pouvait s'endormir en étant sûr de se réveiller le lendemain. Tout le contraire de cet endroit !

Dans la foulée, Jag se demanda s'il était vraiment possible de vivre en conformité avec certaines règles ? Cela semblait difficile en ces temps de férocité. De plus, s'il fallait constamment bouger, il arrivait fatalement un moment où la route débouchait sur une cité. Il ne pouvait en être autrement. Et peut-être qu'il valait mieux finalement s'enraciner quelque part plutôt que de toujours courir sur les pistes ? Depuis que le vieux Patch était mort, Jag n'avait pas tenu en place et il n'avait connu que des mésaventures.

— Si je m'en sors cette fois-ci, je plante mon bâton de pèlerin, murmura-t-il tout haut.

— C'est ça ; et s'il devient un arbre tu te construiras une maison sous ses ramures ! lui susurra Cavendish en écho.

Surpris, Jag lui jeta un regard mais l'éclaireur demeurait toujours figé dans la même position, quasi pétrifié. Si bien que Jag se demanda s'il n'avait pas rêvé.

Hanté par cette réflexion, bercé par les bruits familiers, il finit par s'endormir.

*

*   *

Une sensation de douleur tira Jag de son nirvana. Il rêvait qu'il avait franchi le Désert Salé et qu'au-delà de la vastitude blanchâtre s'étendait la mer tant vantée par le vieux Patch. En fait, il lui restait juste une dernière dune à escalader avant de pouvoir contempler la prétendue eau vivante.

À ce titre, le réveil fut doublement pénible.

L'océan se déroba et Jag se retrouva en plein cauchemar.

Les trois femelles les encadraient, lui et Cavendish, menées par la mère armée de son inséparable sabre qu'elle tenait pointé sur la gorge de Jag.

— Quand tu dors, on pourrait tirer le canon ! ricana Cavendish. Je croyais que la chute d'une feuille morte suffisait à te faire bondir. Tu parles d'un équipier !

— C'est pas toi qui devais investir la place à ta façon ? grinça Jag en lui jetant un regard au vitriol.

— J'ai voulu inaugurer une nouvelle stratégie.

— La prochaine fois, cherche pas à être original ! De toute manière, tu te réjouissais à l'idée de passer la nuit entre quatre murs ; c'est ce qu'on fait, non ?

L'éclaireur haussa les épaules.

— Il faut rire ?

— Si tu m'avais écouté, on aurait suivi l'autoroute ! Seulement, avec toute ta quincaillerie…

À l'évocation de ses fontes, pleines de la robinetterie en or qu'il avait récupérée dans les wagons de l'Empire Mouvant pour se payer de ses services d'éclaireur, Cavendish se tassa, abandonnant la joute oratoire, ne tenant pas à s'appesantir sur un sujet épineux.

En effet, lors de leur capture, les fontes avaient évidemment été inventoriées sans que personne ne fasse cas de leur contenu et il ne tenait pas à ce que la conversation se cristallise là-dessus.

— Eh, doucement mes tous beaux ! gronda soudain la vieille en se reculant d'un pas et en balançant la longue lame de son sabre encore souillée du sang de l'Alezan sous le nez des deux hommes. Éparpillez pas vos forces vives à vous jeter vos quatre vérités à la face ! Gardez votre jus pour des choses qui en valent la peine ; pas vrai, les filles ?

Un concert de rires déferla dans la pièce, cristallin, incongru, qui avorta cependant, interrompu par une terrible quinte de toux.

La vieille s'adressa alors à Cavendish.

— Et toi, garde-toi bien de pavoiser ! cracha-t-elle. Ne crois pas que tu nous a vendu de la rapatelle pour de la soie (3) ; nous ne sommes pas si bégauds ! Ta ferraille, on a bien vu que c'était de l'or ! Seulement ici, l'or, on s'en fout ! Ça n'a pas cours ! Il n'y a plus rien à acheter, plus rien à vendre ! L'or, ça ne se mange pas, ça ne tient pas chaud au corps !

Dépité, l'éclaireur baissa la tête.

— J'aime pas trop être prise pour une jobarde, poursuivit la mère, et surtout pas par un cerveau creux ! Tenez-vous-le pour dit, vous deux !

Puis, se retournant vers le vieux Gary qui se tenait toujours assis sur son parpaing près du brasero, elle ajouta :

— Et c'est valable pour tout le monde…

Revenant ensuite aux deux prisonniers, elle commanda :

— Maintenant, déshabillez-vous !

Comme Jag et Cavendish se regardaient, interloqués, elle insista :

— Et vite !

— Mais… c'est qu'il ne fait pas très chaud, plaida l'éclaireur. Ça ne serait pas raisonnable.

La vieille eut un gloussement.

— Écoutez-le, celui-là ! Raisonnable ! Il se croit dans un salon, ma parole ! Les filles, amenez donc de quoi les réchauffer ! Et vous deux, à poil ! Sinon je vous écorche vif !

Ce disant, elle balada la lame acérée de son sabre de Jag à Cavendish, leur entaillant la couenne en deux terribles moulinets.

Étrillés, ils s'exécutèrent la mort dans l'âme.

— Tout ! Vous enlevez tout ! exigea l'intraitable mégère.

Revenues, les mains encombrées, les deux filles suivaient l'effeuillage avec attention. L'atmosphère s'était modifiée. Une certaine gravité se lisait sur les visages. Le silence n'avait jamais atteint une telle densité. On n'entendait plus que le glissement des étoffes, que le rythme des souffles.

Moins vêtu, Jag fut le premier dépouillé et tous les regards se concentrèrent sur lui. Mais c'était plus qu'une affaire de circonstance. Il aurait de toute manière monopolisé les attentions.

Jag ressemblait à un véritable fauve. Le vieux Patch, son père adoptif, qui l'avait surnommé Jag, diminutif de Jaguar, ne s'y était pas trompé. Il était comme ses grands félins dont le moindre mouvement est à lui seul tout un spectacle.

Les épreuves l'avaient insensiblement modelé, en faisant un magnifique animal.

Les longues courses derrière les chevaux, et tout le temps qu'il avait passé chez les paysans, assujetti à un joug pesant, à tirer la charrue, les tombereaux, les souches des grands arbres couchés par la tempête, tout cela avait concouru à lui forger une anatomie hors du commun.

Le travail au joug lui avait développé les dorsaux, fabriqué des épaules anormalement puissantes, sculpté un grand dentelé dont le relief laissait pantois ; ses pectoraux et ses abdominaux avaient pris une ampleur en regard, ainsi que ses bras nantis de biceps confondants, de longs supinateurs saillants comme des ventres de gibiers ; les cuisses n'étaient pas en reste non plus avec les tenseurs, les couturiers, jusqu'aux jumeaux renflés des mollets, qui roulaient sous la peau en autant de nœuds musculeux.

On pouvait, sans exagérer, comparer le corps de Jag à la dépouille écorchée d'un grand prédateur.

Un spectacle de choix.

Comparé à lui, Cavendish, qui était pourtant doué d'une forte stature, faisait figure de sécheron.

— Bien, laissa alors tomber la vieille, lorsqu'ils furent tous deux dans le plus simple appareil, vous allez vous rasseoir et boire ce qu'on vous a préparé !

Déconfits, les deux hommes obtempérèrent sans discuter, trop heureux d'adopter une position moins révélatrice. En la circonstance, Jag se fit la réflexion que cette technique, simple, qui consistait à dépouiller l'ennemi de ses vêtements, se révélait diablement efficace, annihilant toute velléité de résistance. Il se promit de l'employer, si toutefois la possibilité lui en était donnée.

Comme on leur distribuait deux bols ébréchés, l'éclaireur retrouva un peu de morgue.

— On pourrait peut-être avoir un petit quelque chose à manger, une babiole ? proposa-t-il.

La vieille secoua la tête.

— Avant de manger, il faut boire ! Sers-les, Dottie !

Dottie était la fille qui toussait. Elle s’agenouilla entre les deux hommes, un chaudron fumant et une louche à la main, tandis que sa sœur, Crystal, restait en arrière, couvrant la scène d’un fusil à pompe.

Plongeant la louche dans le chaudron, Dottie déversa bientôt dans le bol de l’éclaireur une mixture liquide, très fluide, noire comme le goudron.

Pas très enthousiaste, Cavendish amena le bol sous ses narines, flaira à petits coups, sans pour autant arriver à se faire une idée.

— Ça a l’air bien chaud, fit-il pour gagner du temps.

— C’est comme ça qu’il faut le boire ! trancha la vieille.

Son hésitation arracha à Dottie un rire qui découvrit deux rangées de dents grisâtres. Cette vision rappela à Jag un épisode lointain de sa vie, lorsque enfant, avec d’autres, pour tromper la faim, ils suçaient des morceaux de charbon.

— Qu’est-ce que c’est ? s’inquiéta l’éclaireur.

— Du fortifiant. Allez, bois ! rigola la vieille. Bois, ça ne peut pas te faire de mal. Tu as peur qu’on t’empoisonne, ma parole ! Dottie, rassure-le !

S’emparant du bol, la fille y trempa les lèvres, avalant sans conteste une gorgée du mystérieux liquide.

— À toi ! commanda alors la vieille.

Coincé, Cavendish dut s’exécuter. Du bout des lèvres, il aspira la drôle de potion.

Dans un premier temps, il crut simplement avoir avalé de l’eau. Puis, brutalement, ce fut l’enfer. La première saveur, légèrement poivrée, dégénéra en une anesthésie générale de toutes ses muqueuses et il eut l’impression d’avoir avalé du plomb fondu. Ses yeux s’exorbitèrent et son visage blafard vira au rouge, puis au violet, et enfin au vert tandis qu’un feu dévorant lui emportait l’œsophage avant de lui carboniser l’estomac.

Bouche grande ouverte, le corps recouvert d’une fine pellicule de sueur, l’éclaireur se laissa tomber en arrière, cherchant un semblant de fraîcheur dans le compost poisseux.

— Ça dégage, hein ? roucoula la vieille.

— Qu’est-ce que c’est ? s’inquiéta Jag, impressionné.

— Rien que de l’alcool de racines. Ça surprend un peu, au début, mais on s’y fait rapidement. Ça aide à résister à la froidure. On ne boit rien d’autre par ici. C’est souverain pour le vague à l’âme et ça tue les vers !

Puis, s’adressant à l’éclaireur, elle lança :

— Il faut boire encore !

Comme l’éclaireur secouait la tête frénétiquement, Jag fit mine de se redresser mais il se heurta instantanément à la double menace du sabre et du fusil à pompe.

— Il va boire et toi aussi, martela la vieille. Vas-y, Dottie !

La fille planta alors entre les dents de l’éclaireur un entonnoir en ferraille dans lequel elle déversa ce qui restait de la bolée.

Simultanément, elle lui pinça le nez, l’obligeant à avaler.

— À toi, maintenant, beau gosse, rigola la vieille en le dévorant des yeux.

La gorge sèche, Jag jeta un rapide coup d’œil à son compagnon qui, les paupières closes, vibrait comme un lapereau pris au collet.

Puis, en fixant la vieille dans les yeux, il tendit son bol et une fois rempli le vida d’un trait.

— J’ai déjà bu plus décapant, estima-t-il en s’essuyant les lèvres d’un revers de poignet.

Alors le concentré de dynamite et de nitroglycérine explosa en lui et il tomba à la renverse, anéanti.

Un incroyable bien-être succéda aux atroces brûlures provoquées par l’alcool de racines.

Jag sentit sa détermination se diluer, sa volonté se fondre en une euphorie lascive, et toute son énergie se focalisa en son sexe qui monta d’une seule traite pour se figer en une érection comme il n’en avait jamais connue, impérative, douloureuse.

Émergeant par palier, il eut soudain conscience que l’on s’affairait à son côté. Tournant la tête, il découvrit un étrange spectacle.

Nue jusqu’à la taille, agenouillée au dessus de Cavendish, la vieille s’activait avec application, s’empalant et s’arrachant du membre tendu de l’éclaireur qui, enfin tiré de sa torpeur, se contentait de rire stupidement.

Débranché, Jag enregistra les images sans les intégrer vraiment, comme si la situation ne le concernait pas. Rien ne le choqua de la curieuse exhibition de cette femelle au moins sexagénaire chevauchant un homme qui aurait pu être son fils. Il ne vit rien non plus du côté sordide de l’affaire, de cette espèce de viol que la mégère perpétrait sur un partenaire dont elle avait trafiqué la conscience et forcé le désir.

Peu concerné, Jag revint à son propre cas. Il avait de plus en plus de difficultés à coordonner ses pensées. Ses acquis s’effritaient, laissant place à un voile noir où fulguraient, de temps à autre, des images familières, fugitives comme les éclairs crépitants des orages des hauts sommets.

Il perdit bientôt tout à fait pied et ce qui lui restait de conscience se concentra sur son bas-ventre.

Se décollant sur un coude, il vit les deux filles allongées à ses pieds. Crystal achevait de se déshabiller, aidée par Dottie qui la dépouillait de ses hardes comme on enlève un bandage. Elle avait la peau blanche, laiteuse, diaphane, d’énormes seins ronds à l’aréole brunâtre de la taille d’un cul de bouteille, et de bonnes cuisses vigoureuses, fermes, d’où montait la toison la plus fournie que Jag ait jamais vue.

Nue, elle se massa longuement la poitrine en feulant comme une panthère, puis elle se laissa couler sur Jag, aussitôt rejointe par sa sœur.

Elles restèrent un instant à contempler son sexe tendu, comme si c’était là la plus belle chose du monde, puis Crystal le goba et entreprit de sucer le gland gorgé de sang tandis que Dottie s’emparait des testicules gonflées pour les faire délicatement rouler dans sa main.

Jag se tendit, donna du bassin pour précipiter le mouvement.

Au-delà de cette bête à deux dos qui s’activait sur lui, il aperçut le vieux Gary qui jetait sur la scène un regard éteint.

Un flash de lucidité illumina alors l'esprit de Jag et l'espace d'une seconde il renoua avec le fil de la situation. Tout lui revint en mémoire.

Le froid, l'Alezan décapité, leur capture et Angel…

Angel !

Il voulut hurler mais tout bascula encore dans sa tête et ce qui lui restait de conscience se réfugia dans son membre triomphant, annihilant du même coup toute velléité de résistance.

Il ne tendait plus qu'à franchir les portes de la félicité.

Pour ce faire, il attrapa Crystal par la nuque et l'obligea à affirmer son mouvement, lui poussant son gland jusqu'au fond de la gorge, rythmant la cadence, l'empêchant de se dérober.

Dottie s'était glissée entre ses jambes et, de la pointe de la langue, elle allait et venait tout au long du périnée, s'attardant sur le pourtour de son anus qu'elle forçait à intervalles irréguliers, lui arrachant des gémissements extatiques.

— Amusez-vous, mais ne le montez pas ! coassa soudain la vieille tout en poursuivant sa chevauchée diabolique. Vous passerez après moi, comme d'habitude. J'en ai presque fini avec celui-là !

Ce disant, elle accéléra le mouvement, s'empalant comme une furie, s'écrasant avec un bruit à la fois mat et humide sur le bas-ventre de Cavendish qui se mordait les lèvres en priant sa cavalière d'aller encore plus vite et de ne surtout pas s'arrêter.

Sentant un picotement familier lui monter dans les reins, Jag, insatisfait, tira Crystal à lui, roula sur elle et, dans la foulée, il s'engouffra dans son vagin ruisselant et entreprit de la pilonner comme un forcené.

Loin de le repousser, consentante, Crystal s'ouvrit, s'écartela pour permettre à son partenaire de la pénétrer encore plus profondément, jambes enroulées autour de sa taille, les pieds noués dans son dos.

— Ils le font ! Ils le font ! s'écria alors Dottie avec des sanglots dans la voix. Ils me laissent toute seule ! Maman, Crystal passe avant toi !

Folle de rage, la vieille tenta de ramener sa fille à la raison par la parole mais cette dernière n'était plus sensible aux arguments de ce

bas monde. Emportée par une lame de fond qui la portait toujours plus haut, elle n'aspirait plus qu'à franchir la distance qui la séparait du sommet. Les yeux fermés, elle se pressait les seins en donnant de la tête de droite à gauche, gémissant de plaisir sous chaque terrible coup de boutoir.

Voyant qu'elle avait perdu toute emprise sur Crystal, la vieille voulut reprendre la situation en main. Comme elle s'apprêtait à se relever, les bras de Cavendish se refermèrent sur elle et il la plaqua contre lui, ses forces décuplées par le désir, n'entendant pas être abandonné en pleine ascension vers le plaisir.

Coincée, prise dans une véritable tenaille, se retrouvant à son tour simple objet sexuel, la vieille perdit toute mesure.

— Tue-les ! cracha-t-elle. Tue-les, tu m'entends !

— Tous ?

— Tous !

— Même Crystal ?

— Fais ce que tu veux mais dépêche-toi !

Absent de tout ce qui ne concernait pas sa folle étreinte, Jag ne distinguait rien de ce qui l'entourait. Les paroles ne lui parvenaient que comme une rumeur confuse.

Une onde de chaleur fulgura soudain tout au long de ses lombaires et il accéléra encore sa cadence, se retirant complètement pour réinvestir la place d'un seul trait, en ahanant. Sous lui, Crystal coulait comme une fontaine, la respiration haletante, singultueuse.

Il la sentit tout à coup tressauter. Aux muscles de son vagin qui se contractaient spasmodiquement, il comprit qu'elle allait jouir et il ne se jugula plus.

Sa semence gicla, brûlante, comme du plomb en fusion et il explosa en elle, la tétanisant du même coup.

Assommés par la félicité, ils se rejoignirent, basculèrent sur le flanc, anéantis.

C'est alors que Crystal hurla.

Ouvrant les yeux, Jag distingua le mufle noir du fusil à pompe braqué sur eux. Au-dessus du canon, Dottie riait de toutes ses dents grisâtres.

Se protégeant d'une main dérisoire, Crystal hurla derechef.

Le tonnerre éclata soudain dans la pièce et Dottie fut précipitée contre le mur.

Jag la vit gicler au-dessus de lui, bouche grande ouverte, les yeux exorbités par la surprise, un trou gros comme le poing à hauteur de la poitrine, d'où jaillissait un magma sanguinolent fait de chair déchiquetée et d'os arrachés.

S'arrachant de l'étreinte de Cavendish, la vieille allait faire main basse sur son sabre lorsqu'une seconde détonation lui vaporisa la tête, tapissant murs et plafond de gelée cervicale.

Instantanément sur pied, Crystal mesura en une seconde le tragique de la situation et elle courut vers le fourneau, là où pendait tout l'arsenal de la maisonnée.

Elle mettait juste la main sur une ceinture d'arme farcie de grenades quand une double détonation la coupa littéralement en deux à hauteur du bassin, envoyant le haut de son corps sur le fourneau, au beau milieu des gamelles fumantes, où il commença à mijoter, dégageant une épouvantable odeur de couenne grillée.

Hébété, Jag vit alors le vieux Gary poser sa carabine et marcher vers le fond de la pièce pour dégager la plaque du fourneau de sa monstrueuse brochette.

*

*   *

La nuit avait du mal à se dissoudre.

L'aube s'éternisait, stagnante. Le ciel était bas, plombé, chargé de flocons gros comme le poing.

Le feu qui avait dévoré Jag s'éteignait doucement. Déprimé, à bout de nerfs, Cavendish s'était plongé dans un container d'eau glacée puis, sans rien dire à personne, il s'était creusé une couche dans le compost et s'était endormi instantanément.

Silencieux, le vieux Gary avait traîné toutes les dépouilles à l'extérieur, dans un hangar proche, puis il était resté dehors, devant

le bâtiment, dans l'obscurité, debout, à mordiller le tuyau d'une pipe vide.

C'était là que Jag, complètement déboussolé, basculant de l'excitation à la langueur, venait de le rejoindre. Il faisait toujours aussi froid mais les deux hommes semblaient insensibles à la morsure du gel. N'eût été les jets de vapeur provoqués par leur respiration, on aurait pu facilement les prendre pour des statues.

Ils demeurèrent longtemps côte à côte, sans rien dire, puis le vieux Gary finit par rompre le silence.

— Elles n'ont pas toujours été comme ça, faudrait pas croire, raconta-t-il d'une voix lasse. C'est quand j'ai ramené ces racines du diable qu'elles sont devenues folles. Ça poussait à fleur de terre, près des roches, sortant de nulle part. Des brindilles toutes bistournées, plus noires que la vanille, constellées de minuscules boules rouges. Je peux me vanter de connaître toute la verdure qui pousse dans cette foutue région mais ces radicelles-là, je les voyais pour la première fois. Alors j'en ai glissées une pincée dans l'alambic, pour donner un surplus de goût…

Arrivé là, sa voix s'étrangla. Il releva la tête et fixa le ciel chargé de neige.

— Si j'avais su, reprit-il dans un souffle. Ces saloperies de racines ont le pouvoir de mettre le corps en révolution, comme vous avez pu vous en rendre compte toi et ton ami. Au début, j'ai trouvé ça drôle, les distractions sont pas si courantes, par ici. Seulement elles étaient trois, et la vieille ne donnait pas sa part au chien, au contraire ! Dès lors, ma vie est devenue un enfer. Elles se relayaient, jour après jour, nuit après nuit, ne me laissant pas dormir plus de deux heures d'affilée. En fait de semence, je leur envoyais mon propre sang. Elles s'en moquaient, pourvu que je puisse les enfiler. Faut dire que j'avais pas grand mal à les cheviller car mon truc restait dressé comme un totem, raide comme mon avant-bras. Je commençais à perdre la boule et je m'affaiblissais d'heure en heure. Mais ça c'était le cadet de leurs soucis ; ce qui comptait pour elles, c'est que je sois à même de fournir. Alors elles s'arrangeaient pour me faire boire des doses de plus en plus concentrées. C'était terrible car ma volonté se

trouvait balayée et la réalité ne m’apparaissait plus. Je sombrais et j’aimais ça…

À ce stade de la confidence, le vieux marqua une plage de silence, comme s’il cherchait à mettre ses idées en ordre.

Jag en profita pour faire un rapide retour sur ce qui venait de se passer. Un frisson le parcourut à l’évocation de cette folle expérience. Le pouvoir de ces racines était vraiment hallucinant. Il avait complètement perdu pied, n’ayant plus qu’une obsession : assouvir le désir qui lui ravageait le bas-ventre. Avec le recul, il se rendait compte que le sens des valeurs ne résistait pas à cette drogue, qu’elle vous projetait dans un univers dérisoire, loin des réalités. Il avait tout oublié, emporté par une sensualité maladive, n’étant plus en mesure de discerner le bien du mal. Il aurait sans hésiter monté la vieille alors qu’elle lui faisait horreur en temps normal. Mieux, prisonnier de ses appétits sexuels, il ne lui serait jamais venu à l’idée de s’emparer des armes que les filles avaient négligemment abandonnées tout près du lieu des bacchanales, alors qu’il n’aurait eu qu’à tendre la main. Une marionnette, voilà ce qu’il était devenu. Du coup, le vieux Gary lui apparut surtout comme une victime.

— Évidemment, j’aurais pu trouver un moment pour filer, reprit soudain son interlocuteur, seulement ça ne m’aurait guère avancé. Il faut marcher longtemps pour se sortir de ces contrées glaciales ; trop longtemps. Partir, c’était aller à une mort certaine. Alors j’ai penché pour une autre solution. Un matin, je me suis levé sans faire de bruit, j’ai pris le couteau le plus tranchant et je suis sorti dans la cour…

Un sanglot cassa la voix du vieux Gary. En le regardant, Jag vit qu’il pleurait silencieusement. Deux rigoles sinuaient sur ses joues pour se figer en cristaux étincelants dans sa mi-barbe.

— Quand je suis revenu dans le bâtiment, j’avais plus rien qui puisse les intéresser, murmura-t-il en reniflant.

Jag eut soudain froid jusqu’à la moelle des os.

— Vous… Vous auriez peut-être pu vous en débarrasser, ç’aurait été plus simple, non ?

Le vieux Gary secoua la tête.

— Elles avaient toujours un œil sur moi, je n’aurais pas pu les avoir toutes les trois… Et puis il y a une autre raison : Dottie et Crystal étaient mes filles, termina-t-il dans un souffle.

Jag resta interdit.

— Pourquoi l’avoir fait maintenant ? demanda-t-il stupéfait.

Le vieux haussa les épaules, le regard vide.

— Parce qu’il faut que tout ait une fin, lâcha-t-il. C’était plus supportable de vivre dans un tel climat de haine, car elles m’en voulaient terriblement de mon geste. À leurs yeux, j’étais une espèce de sous-homme. Elles m’insultaient à tout bout de champ, devenaient acariâtres, méchantes. Il fallait que ça cesse. Il fallait que je les délivre…

À cet instant, Cavendish jaillit du bâtiment, hirsute :

— Jag ! Le gosse ! Viens voir, vite ! hurla-t-il.

CHAPITRE V

Angel, l'enfant qui n'avait jamais vu la lumière, gisait toujours sur le sol, recroquevillé en position fœtale.

Mais tout son corps était à présent recouvert d'une espèce de moisissure blanchâtre comme si une araignée géante avait tissé une toile très dense autour de lui. Seule sa tête restait dégagée, ajoutant encore au caractère étrange du phénomène.

Le souffle court, Jag ne put réprimer un cri d'effroi. Comme il se précipitait pour dégager Angel de cet extravagant cocon, Cavendish le retint par le bras.

— Attends ! rauqua-t-il. Regarde son dos !

La bosse qui déformait les omoplates de l'enfant était en train de se fendre, d'éclater comme l'écorce d'un fruit trop mûr. Une étrange lueur verdâtre puisait sous la nymphe translucide.

Naïvement, le vieux Gary formula une ébauche d'explication :

— On dirait une chenille.

Bouche bée, Jag observait l'ahurissant spectacle. Les paroles du médicastre d'Éden lui revinrent alors en mémoire : « Il pourrait aussi s'agir d'un stade de métamorphose », avait-il émis en auscultant l'enfant plongé dans un profond coma. C'était ça ? Angel se métamorphosait !

Le cœur battant, torturé par l'angoisse, Jag vit les gibbosités se soulever ; puis la bosse s'ouvrit, telle une bouche verticale, et une paire d'ailes humides se déployèrent lentement tandis que le torse de l'enfant se contractait spasmodiquement.

— Bon sang ! murmura Cavendish.

Au sol, Angel se redressait lentement, maladroitement.

Développant ses ailes, il déchira le fragile cocon tandis qu'un cri aigu s'échappait de sa bouche trop parfaite.

Pétrifiés par la stupeur, les trois hommes ne pouvaient détacher leurs yeux de ce fantastique processus de transformation.

Battant soudain des ailes, Angel aspergea le trio de gouttelettes d'une étrange humeur mordorée. Puis il marqua un temps d'arrêt, comme épuisé par l'effort qu'il venait de fournir, avant de recommencer plus violemment encore.

Ses ailes beiges et noires largement déployées évoquaient une telle puissance qu'on s'attendait à voir son torse frêle se déchirer, s'écarteler sous la vigueur des battements.

Chancelant sous les remous d'air, les flammes des lampes à huile dansaient follement, faisant vaciller les ombres du décor.

Cette fois, Angel décolla de quelques centimètres, demeura en lévitation une poignée de secondes avant de se reposer doucement et de replier ses ailes tout autour de lui, en une somptueuse cape de plumes frissonnantes.

— Angel ! souffla alors Jag soudain animé d'un sentiment de plénitude comme il en avait rarement connu.

Une sensation de bien-être déferla en lui et il se sentit fier comme un père peut l'être de sa progéniture. L'image de Monida lui revint, elle qui avait élevé l'enfant. Si seulement elle avait pu voir ça !

Près de Jag, le vieux Gary secouait la tête, confondu.

— Par le Maufait ! s'exclama-t-il. J'ai bien cru qu'il allait s'envoler. Où avez-vous trouvé ce truc-là ?

Posé près du brasero, tel l'œuvre d'un taxidermiste dément, Angel se tenait à présent parfaitement immobile, comme plongé de nouveau dans un coma profond.

Tout à coup, Jag se mit à grimacer, comme sous la morsure d'une indicible souffrance. Son visage se chiffonna, se figea en un rictus de supplicié. C'était exactement comme si quelqu'un venait de lui forer un trou dans le crâne pour aspirer sa cervelle.

Les temps battantes, il tomba à genoux en gémissant. Puis un voile noir se déchira dans sa tête, balayant la douleur, et il « les » vit pour la première fois.

*

* *

Majestueux, ils planaient dans un azur immaculé, se croisaient et se recroisaient au terme de paraboles prodigieuses, comme s'ils caressaient les cieux, couvrant parfois totalement le soleil de leurs impressionnantes envergures.

Ils évoluaient gracieusement, profitant des vents, des courants, puis se laissaient soudain aller à des fantaisies moins raisonnables, comme des enfants subitement dotés du pouvoir de voler.

Ils plongeaient alors dans des piqués démentiels, les ailes le long du corps, trouant l'espace de tracés rectilignes, puis redressaient soudain et partaient dans d'interminables glissades aériennes.

À les voir faire, on était saisi d'envie, d'admiration. Leurs arabesques dégageaient une impression de sérénité, de paix profonde, d'osmose enfin établie entre l'homme et sa planète. Ils étaient comme un aboutissement.

Le peuple ailé.

Tous avaient le visage d'Angel, cette face lisse, aveugle. Leurs bouches souriaient.

Une détonation roula soudain, longuement répercutée par les murailles rocheuses qui se dressaient alentour et un des hommes-oiseaux poussa un cri perçant avant de chuter comme une pierre.

Comme ses congénères tentaient de fuir vers les sommets, des staccatos d'armes automatiques éclatèrent, en fauchant plus de la moitié.

Au sol, alors que les moins touchés battaient vainement des ailes pour tenter de reprendre leur vol, des chasseurs les décapitaient tout vifs puis, habilement, ils leur faisaient sauter la calotte crânienne. Ensuite, de leurs doigts assassins, ils émiettaient les cerveaux encore palpitants pour en extraire une espèce de triangle de corail orangé qu'ils glissaient dans leurs gibecières en s'apostrophant joyeusement.

Puis ils se retirèrent, abandonnant derrière eux un abominable charnier recouvert d'un ciel vide.

*
*   *

Jag se redressa lentement, le visage défait.

Cavendish était près de lui, inquiet.

— Qu’est-ce qui t’est arrivé ? Ça ne va pas ?

Se massant longuement les tempes, Jag tourna les yeux vers Angel. Il n’avait pas bougé d’un millimètre.

— Il m’a parlé, révéla-t-il en désignant l’enfant du menton.

— Bien sûr, sourit l’éclaireur, c’est évident. Mais dis-moi, le prochain coup, demande-lui d’articuler un peu mieux, qu’on en profite aussi.

Jag eut un geste d’agacement.

— Il m’a parlé comme il peut le faire, avec des images !

— Tiens donc ! Et qu’est-ce qu’il avait de si intéressant à raconter, ce beau merle ?

— Angel n’est pas seul dans son cas, soupira Jag sans quitter son protégé du regard. Il fait partie d’un peuple, d’une race mutante.

— Manquait plus que ça !

— Je les voyais voler, insouciants, sereins, jusqu’à ce que des chasseurs interviennent et les abattent les uns après les autres. Une fois au sol, ils leur tranchaient la tête, leur découpaient le crâne pour…. C’était atroce !

Cavendish prit son compagnon par les épaules.

— Calme-toi, recommanda-t-il. C’est fini, maintenant. C’était sûrement une hallucination due à la potion magique qu’on nous a fait ingurgiter. Moi-même, je ne me sens pas encore bien vaillant.

— Puisque je te dis que je les ai vus ! hurla Jag en se dégageant brutalement. Ils existent, c’est un fait !

L’éclaireur haussa les épaules.

— D’accord, ils existent, admit-il en tordant la bouche. Du moins ils existaient à en croire tes visions ; et alors, qu’est-ce que ça change ?

Sans répondre, Jag s'approcha d'Angel, le prit délicatement dans ses bras sans qu'il remue, puis il le porta hors du bâtiment, dans la cour, suivi comme son ombre par Cavendish et le vieux Gary qui s'entre-regardaient, impatients et curieux.

Le jour finissait de se lever, étirant une couverture grise tous azimuts. Il ne neigeait plus.

Précautionneusement, Jag déposa Angel sur le sol après avoir gratté la neige sur une portion d'un mètre carré. Placé là, écrasé par l'environnement, l'enfant semblait plus frêle, plus gracile qu'avant sa métamorphose.

— Ceux que j'ai vus planaient comme des rapaces, fit Jag en se redressant.

— Si ce mal-bâti arrive à voler, ce sera plutôt comme une grosse mouche à merde ! ricana l'éclaireur en tirant un médianitos d'une de ses poches de poitrine.

La tête ailleurs, Jag s'abstint de répliquer. Cavendish n'avait jamais vraiment apprécié l'enfant. Il l'avait toujours considéré comme un boulet. Une entrave. Il ne comprenait pas que l'on puisse s'attacher à quelqu'un au point d'en perdre le boire et le manger. Et surtout pas à un être contrefait comme Angel. En vérité, Jag le soupçonnait d'en remettre, de paraître cynique à tout prix de peur de découvrir une nature plus nuancée.

Jag allait s'écarter, lorsque Angel commença à déployer ses ailes. Elles apparaissaient comme démesurées, bien trop importantes pour être rattachées à un corps si étriqué.

— Justecul ! jura soudain le vieux Gary. Regardez, mais regardez-moi ça !

Angel venait de s'élancer comme un obus.

Fondant sur le mur d'un hangar, il donna jusqu'au tout dernier moment l'impression de devoir s'y fracasser le crâne et les membrures.

Puis, alors que les trois hommes s'apprêtaient à fermer les yeux, il décolla et monta en flèche vers le ciel.

Comme aspiré par les nuages, il s'éleva vite, de plus en plus haut.

Décontenancé, Cavendish en laissa échapper son cigare.

Encore tout juste visible, Angel balafra le ciel d'un coup d'aile avant de disparaître vers le Nord.

Une longue plage de silence succéda à ce fantastique envol. Frappés de stupeur, les trois hommes n'en croyaient pas leurs yeux.

Le vieux Gary fut le premier à retrouver la parole.

— Je suis bien content de ne pas être le seul à avoir vu ça ! lâcha-t-il en se grattant la tête à travers le cuir de son bonnet.

— Vous n'auriez rien d'autre à boire que votre putain de mixture à réveiller les morts ? demanda Cavendish.

— J'ai bien un alcool de résine et de pommes de terre, mais faut pas en abuser non plus, ça finit par rendre aveugle.

— Après ce que je viens de voir, tout me paraîtra bien fadasse, dit l'éclaireur en rajustant son chapeau. Allons-y !

Planté au beau milieu de la cour, Jag continua d'observer le ciel. C'était comme une partie de lui-même que ces sombres nuages venaient d'engloutir. Une absence qu'il ressentait comme une insupportable béance au creux de son ventre.

Plus que jamais, il eut le sentiment d'être seul.

Il ne cessa de scruter les cieux que lorsque des larmes noyèrent son regard.

CHAPITRE VI

Gary et Cavendish entamaient tout juste une confuse et tapageuse polémique lorsque Jag les rejoignit.

L'alcool de patates qu'ils sifflaient comme du petit lait sentait l'urine et le vieux linge humide. Pour le reste, c'était un vrai brûle-gueule, ce qui satisfaisait amplement les deux soiffards.

— Moi aussi, je peux voler ! affirmait péremptoirement le vieux Gary en couvrant son interlocuteur de postillons. Parfaitement ! Je peux partir d'ici quand je veux !

— Ça rend pas seulement aveugle, ta ripopée !

— Gausse-toi bien, fit le vieux en branlant la tête d'un air entendu. Tu riras moins quand je te saluerai de là-haut, que je te verrai pas plus gros qu'une fourmi !

— Pourquoi tu t'accroches à ce coin pourri si tu peux vraiment partir ? éructa Cavendish en se reversant une lampée de décapant.

Cueilli à froid, le vieux Gary hésita, vacilla quelques secondes avant de trouver la réponse qui ferait mouche.

— Parce qu'ici, c'est chez moi, voilà pourquoi ! trancha-t-il avec fermeté. J'y ai toujours vécu. Mon père, mon grand-père et encore ceux d'avant ont travaillé dans cette usine. Ça me donne des droits, non ? Maintenant que tout le monde est parti, ça m'appartient ! Qu'est-ce que t'as à toi, toi ?

Cavendish gonfla les joues.

— La route, lâcha-t-il en reluquant des débris de bouchon qui flottaient à la surface de son bol.

— La route ? gloussa le vieux. Mais elle est à tout le monde, la route !

— C’est pas si simple. Tout dépend de l’emploi que tu en fais. On peut suivre le même chemin, nous ne verrons pas les mêmes choses. Suffit pas de posséder pour jouir. Ce que je ressens alors, personne ne pourra jamais me le voler. C’est ça, le secret : savoir regarder autrement les choses qui sont à la communauté !

— Et ton or, s’insurgea Gary en se penchant au-dessus de la table, il est à la communauté, ton or, Monsieur le Philosophe ?

— Faut bien vivre, éluda l’éclaireur en ingurgitant sa bolée d’un seul trait. Avec de l’or on peut se procurer des denrées, des armes, des chevaux, des mulets, des femmes, des…

— Des avions ? l’interrompit le vieux le regard brillant. Tu pourrais acheter un avion ?

Désarçonné, Cavendish se laissa aller en arrière, faisant gémir le dossier de sa chaise.

— Un avion, répéta-t-il, songeur. Je ne me souvenais même plus que ça avait existé. Y’a peu de chance que je puisse jamais en acheter un…

Le vieux Gary se frappa alors la poitrine de l’index.

— Eh bien, moi, j’en ai un ! annonça-t-il en bombant le torse.

Le coureur de pistes se rapprocha de la table, contemplant son interlocuteur comme s’il le découvrait.

— Tu rigoles ?

— Jamais pour ce qui concerne l’aviation ! trompeta le vieux, emphatique. Venez un peu voir par ici !

Tout entier à son désarroi, Jag emboîta machinalement le pas aux deux ivrognes. Sans grande conviction. Toute cette discussion confinait au grotesque. Il commençait d’ailleurs à regretter de les avoir suivis, car le froid s’était intensifié, lorsque le vieux Gary fit coulisser la porte d’un hangar voisin, exhumant un monstre d’une autre ère.

Il s’agissait bien d’un avion. Il attendait là, comme neuf, hiératique, dinosaure froid d’une époque révolue.

De vagues images traversèrent alors l’esprit de Jag. Il se souvint d’un lac bourbeux, d’un fuselage verdâtre planté dans la vase comme une statue abstraite, une érection incongrue. Seules la

queue et une partie des ailes delta émergeaient encore du marécage. Insensiblement, la boue digérait l'appareil. Il avait passé des heures, des jours, à suivre l'inexorable déglutition, accompagnée de temps à autre d'énormes bulles d'air qui s'en venaient crever la surface du cloaque dans de gras borborygmes. D'autres flashes éclatèrent dans sa mémoire, lui livrant pêle-mêle des visions fugitives dont il ne retint qu'un ciel griffé par de grosses forteresses géantes progressant en rangs serrés dans un fracas assourdissant, à une allure si lente qu'on s'attendait à tout instant à les voir s'abîmer. Ce jour-là, terrifié, il s'était terré dans la souche d'un arbre creux et y était resté, tremblant de peur, claquant des dents, des heures durant. Depuis, il n'avait jamais revu de ces étranges machines volantes.

— Il est beau, hein ? fit le vieux Gary les yeux écarquillés par l'extase.

Épaté, Cavendish releva le devant de son chapeau d'une pichenette de l'index.

— Le diable m'emporte, jura-t-il en entreprenant le tour de l'appareil, le vieux sur ses talons, il a vraiment un avion !

— Il est beau, hein ? répéta Gary, je viens le briquer tous les jours ; il n'existe pas sur cette foutue terre un zinc qui soit mieux entretenu.

De fait, l'engin était nickel, brillant comme une couche de verglas.

— J'en avais jamais vu des comme ça, fit l'éclaireur en le décortiquant du regard. Il doit pas dater d'hier ! C'est au moins ton arrière grand-père qui l'a fabriqué, celui-là !

Le vieux eut une moue réprobatrice.

— Question route, t'es peut-être expert, mais pour ce qui est des aéroplanes tu saurais pas reconnaître un biplan d'un ballon dirigeable !

Il désigna l'appareil du doigt :

— Cet avion-là, c'est un Junker Ju 87 B « Stuka », il vient pas de notre avionnerie ! Les croix que tu vois peintes un peu partout sont l'emblème du Troisième Reich. C'est un appareil qui a de la bouteille ! Il était le clou de notre musée. Quand les chaînes de production se sont arrêtées, tous les appareils ont été réquisitionnés

sauf ce vieux coucou, évidemment. Il a juste été délesté de son armement : pour le reste, il a toutes ses pièces.

Impressionné, Jag se rapprocha malgré lui. Il avait toujours été fasciné par tout ce qui touchait à la mécanique. Timidement, il posa sa main sur le museau de l'avion, fut presque déçu de constater que le métal était glacé.

Remarquant son trouble, Cavendish lui lança :

— Tu peux y aller, il va pas te mordre ! C'est une antiquité, un fossile ! Tu peux le caresser mais t'attends pas à ce qu'il ronronne de contentement !

— Pour ça, il faut savoir le flatter dans le sens du poil, intervint le vieux Gary. Il y a que moi à pouvoir le faire roufigner !

L'éclaireur se figea.

— Tu ne veux pas dire qu'il marche ?

L'autre se raidit sous l'insulte.

— Et comment qu'il marche ! gronda-t-il, véhément. Tu ne crois tout de même pas que je me borne à astiquer seulement ce qui se voit ! Tout, j'entretiens tout ! Poussez-vous un peu de là ; les avions, ça aime pas trop la vermine rampante… ni les ignares !

Ce disant, il empoigna l'hélice, la fit tourner en ahanant.

— Faut toujours dégommer, commenta-t-il, c'est indispensable.

Puis, passant sous une aile, il escalada les trois marches d'un escalier de fortune, sauta prestement sur l'aile avant de se glisser dans le cockpit déverrouillé.

Une fois aux commandes, il eut un geste de la main, dernière mesure destinée à éloigner les opportuns.

Jag se recula, tandis que Cavendish demeurait au contraire sur place, bras croisés, goguenard.

Sollicité, le moulin hoqueta à plusieurs reprises avant que les 1100 chevaux consentent à s'emballer.

Un vacarme infernal envahit alors le hangar, accompagné d'un souffle dément, remous qui arracha le chapeau de la tête de Cavendish pour le précipiter au sol où il roula comme un cerceau.

Instantanément, l'atmosphère se chargea de forts relents d'huile brûlée et un nuage de fumée noirâtre monta doucement vers les

structures métalliques qui charpentaient le bâtiment, âcre, décapante pour les sinus.

Bien calé dans sa carlingue, le vieux Gary était hilare, transfiguré. On lui aurait facilement donné six ans de moins. Il ressemblait à un gosse qui découvre ses cadeaux au matin de Noël. Tout lui était étranger, des sautes d'humeur du moteur qui claquait de temps à autre comme un véritable canon, ébranlant les murs du hangar, jusqu'aux frémissements du fuselage qui semblait sur le point de se disloquer tôle par tôle.

Satisfait, il finit par couper les gaz et s'extraire du cockpit, chassant de la main le rideau de fumée qui s'était installé alentour.

— Alors les petits gars, qu'est-ce que vous dites de ça ? tonitrua-t-il en sautant à terre.

La tempête passée, Cavendish ramassa son couvre-chef, l'épousseta longuement contre sa cuisse avant de se prononcer :

— Ce que je dis, c'est que je veux bien manger mon chapeau si ce cercueil volant arrive seulement à décoller !

Gary se cabra, comme frappé d'apoplexie.

— Un cercueil volant, l'orgueil de la Luftwaffe, j'ai jamais rien entendu d'aussi stupide ! vociféra-t-il rouge de colère. Tu raisonnes comme un coffre ! C'est un sacré bon avion et il vole !

Le coureur de pistes eut un long hochement de tête.

— Pour ce qui me concerne, je préférerais avaler toute la marmite de ton putain de jus de racines plutôt que de mettre un seul pied sur ce truc-là, déclara-t-il en se vissant un médianitos entre les lèvres.

À cet instant, un sifflement strident fit sursauter les trois hommes.

Le cœur battant la chamade, n'osant croire à l'impossible, Jag se précipita hors du hangar.

Angel était revenu !

Planant à une cinquantaine de mètres du sol, il décrivait de larges cercles au-dessus de l'usine.

Éperdu de joie, Jag mit sa main en visière pour mieux suivre les paraboles de son protégé. Le spectacle le combla d'aise. Il évoluait à présent avec grâce et assurance. De l'erreur de la nature, des handicaps, des monstrueuses difformités, il ne restait plus rien. La

métamorphose était définitivement achevée et l'aigle succédé à la larve humanoïde.

De nouvelles images fulgurantes cisaillèrent soudain le crâne de Jag, interrompant sa contemplation. Il dut se prendre la tête à deux mains pour tenter de comprimer la douleur.

Bardés de cuir, les chasseurs poursuivaient les hommes-oiseaux jusque dans les montagnes, tirant de courtes rafales pour les déloger d'abris précaires, les obliger à prendre leur envol. D'autres êtres semblables à Angel gisaient sur les roches, pantelants, les ailes brisées. Les chasseurs leur tranchaient la tête, leur décapitaient le haut du crâne pour y puiser ce mystérieux corail. Puis ils abandonnaient les dépouilles aux charognards. Partout sur les flancs des falaises résonnaient des cris de détresse inlassablement renvoyés par l'écho. Et le massacre se poursuivait, inexorable.

À ces insoutenables clichés d'holocauste se superposa le visage lisse d'Angel et Jag comprit enfin. Tout devint lumineux.

— Il veut que nous le suivions ! s'exclama-t-il. Son peuple est en danger !

— Qu'est-ce qu'il raconte ? demanda Gary à Cavendish.

L'autre haussa les épaules.

— Rien ; il recommence à délirer.

Le vieux hocha la tête d'un air entendu.

— Ces grands garçons, c'est finalement les plus fragiles ; il lui est arrivé trop d'agaceries en même temps. Ça l'a secoué. Espérons qu'il rechaussera bientôt son bon sens.

— Espérons, murmura l'éclaireur.

— Bon, c'est pas tout ça : faut que je m'arrange pour donner une sépulture à mes trois femelles. Je tiens pas à ce qu'elles soient dévorées par les rats et la vermine…

Resté seul, Cavendish s'approcha de Jag, lui posa une main sur l'épaule.

— Tu n'as pas dormi, tu devrais aller te reposer.

Jag secoua la tête, farouche, têtu.

— Je vais partir. Je dois suivre Angel !

Le coureur de pistes leva les yeux au ciel.

— Suivre Angel, soupira-t-il. Et quand bien même ! Comment tu comptes t'y prendre ? Lui, il vole, à présent ! Les forêts, les montagnes, les ravins et toutes les hordes d'assassins qui les hantent, il s'en moque ! Mais toi, tu n'as que tes pieds ! Ton cheval est crevé, au cas où tu l'aurais oublié.

— Ça m'est égal ! trancha Jag. Je prendrais le temps qu'il faut mais je partirai.

Une chape de découragement s'abattit sur Cavendish.

— Mais réfléchis au lieu de foncer tête baissée. D'abord, tu n'es sûr de rien, tu ne vas pas t'emballer pour une poignée d'hallucinations.

— C'était tout. Sauf des vertiges !

— De toute façon, tu n'y arriveras pas ! Il viendra fatalement un moment où tu le perdras de vue avec toutes ces forêts à traverser !

— Je le porterai !

— Vous mourrez de faim, ou de froid ; un peu des deux probablement. Et puis tu penses au temps qu'il va te falloir pour aller jusque là-bas ? Si tu veux mon avis, tu risques de faire tout ce chemin pour rien : les chasseurs en auront fini. Tu ne trouveras rien d'autre qu'un charnier.

Tous ces arguments, Jag les savait irréfutables. Ils s'étaient d'emblée imposés à son esprit mais il se sentait incapable de rester sans rien faire, à simplement attendre en s'en remettant à la fatalité.

Le cœur gonflé d'amertume, il se mit à tourner en rond lorsque son regard accrocha le nez pointu du Stuka. Une décharge le parcourut alors des pieds à la tête.

— L'avion ! souffla-t-il.

— Quoi, l'avion ? s'inquiéta Cavendish.

— Avec l'avion, je pourrais suivre Angel !

Consterné, le coureur de pistes se frappa la tempe du bout des doigts.

— Mais tu te rends compte de ce que tu dis ? Ce vieux rossignol tient encore tout juste debout, il ne décollera jamais ! Alors voler, à plus forte raison ! Tu as entendu comme moi : c'est une pièce de musée. Il n'y a que des choses mortes, dans les musées !

Déterminé, Jag plongea ses yeux dans ceux de son équipier.

— Il décollera ! martela-t-il d'une voix sourde. Mais tu peux rester ici si ça te chante.

Et, sans attendre de réponse, il marcha d'un pas décidé vers le hangar où le vieux Gary s'affairait à envelopper les dépouilles dans du papier goudronné.

La voix de l'éclaireur le rattrapa, tonitruante.

— J'ai toujours suivi ma route, hurla-t-il, comme je l'entendais ! J'ai jamais cédé à aucune pression ! Et celui qui me fera monter dans cette loterie n'est pas encore né !

Là, il marqua un temps d'arrêt, jeta rageusement son mégot sur le sol et l'écrasa d'un vigoureux coup de talon, avant de reprendre, hargneux :

— Surtout pour aller secourir une escadrille de bécasseaux que j'ai jamais vus et dont je me fous comme de ma première cuite !

*

*   *

Angel avait fini par se poser.

Il sommeillait, immobile, comme une statuette surréaliste au sommet d'un pilier de béton.

Sur le seuil du bâtiment, le vieux Gary découpait de fines lamelles de filet dans la carcasse de l'Alezan, languettes qu'il plongeait ensuite dans l'huile bouillante.

Suçotant machinalement ses doigts, il leva les yeux sur Jag en hochant tristement la tête.

— Ce qu'il faut que tu saches, mon gars, marmonna-t-il, c'est que j'ai encore jamais piloté un avion de ma vie. Celui-là, je le connais bien, je sais exactement où se trouvent toutes les commandes et je pourrais à coup sûr le manœuvrer les yeux fermés. J'ai tout répété depuis des années dans ma tête, tous les soirs avant de m'endormir, et même souvent pendant mon sommeil. Cette forêt qui nous entoure, je l'ai franchie des milliers de fois. J'ai foncé vers le soleil,

survolé des déserts, sauté les plus hauts sommets ; j’ai aussi rasé l’écume des océans, j’ai couché de longues étendues de blé plus blonds que les cheveux de Crystal…

Ce disant, il esquissa un vague signe de croix avant de conclure :

— Mais tout ça ne change rien : j’ai encore jamais vraiment piloté un avion.

Cavendish, qui se tenait à l’écart de la discussion, lâcha un gloussement, ravi.

— Qu’est-ce que je disais ? Tout ça, c’est des fables ! Des mensonges captieux ! Un tissu de contradictions ! Il y a pas si longtemps il affirmait sans rire que sa casserole volait, et voilà que maintenant il avoue n’avoir jamais volé qu’en état de somnambulisme !

Négligeant les réflexions acides du coureur de pistes, Jag affirma d’une voix douce :

— Peu importe, j’ai confiance en vous. Je sais que vous parviendrez à le faire voler.

Mis au pied du mur, le vieux Gary se gratta la tête à travers son bonnet de cuir.

— C’est que… je ne sais pas trop si j’en ai envie, hésita-t-il. Si je partais maintenant, j’aurais l’impression de déserter. C’est chez moi, ici.

— Vous ne pouvez pas rester seul.

— Eh si, justement ! Je vais être tranquille, à présent. Je ferai tout comme je voudrai. Et puis j’ai tous mes morts, il y a un cimetière, derrière, au début de la piste d’envol. Faut bien quelqu’un pour s’occuper des tombes.

— Vous pourrez toujours revenir, insista Jag.

Fatigué de cette discussion qu’il jugeait oiseuse, Cavendish tenta de faire diversion.

— Vous vous mettrez d’accord plus tard, fit-il en passant une langue gourmande sur ses lèvres. Si ça continue, la viande va complètement cramer.

Ne se sentant guère en état d’avaler quoi que ce soit, Jag revint à la charge.

— Alors, qu’est-ce que vous en dites ?

Le vieux eut une moue :

— Revenir, revenir, c’est vite dit ! Je sais même pas où vous voulez aller d’ailleurs…

— Moi je ne vais nulle part, se défendit Cavendish, c’est lui, lui tout seul !

— De toute manière, n’importe où qu’on aille, je suis pas sûr de trouver du carburant pour revenir !

— Vous ne pouvez pas en emmener ? demanda Jag.

— Il y a pas beaucoup de place ; sans compter que ça serait terriblement dangereux !

Jag resta un moment à réfléchir puis un éclair fulgura dans ses prunelles.

— Alors vous allez m’apprendre ! décréta-t-il.

Le souffle coupé, Cavendish fut cassé en deux par une quinte de toux.

Face à son interlocuteur, le vieux Gary resta muet de saisissement.

— T’apprendre ? répéta-t-il lorsqu’il fut enfin en état de s’exprimer. T’apprendre à voler ?

Jag opina du chef.

— C’est ça ! Vous allez tout m’expliquer point par point, tout ce que vous savez !

Consterné, Gary se recroquevilla en secouant la tête.

— C’est impossible, murmura-t-il, on ne peut pas apprendre comme ça, et surtout pas en si peu de temps.

Résolu, Jag empoigna le vieil homme par les revers de sa touloupe en peaux moirées, le souleva de terre.

— Vous allez m’apprendre ! gronda-t-il en montrant les dents. Et on va s’y mettre tout de suite car je veux être parti avant la nuit !

CHAPITRE VII

Dépité, Cavendish considéra son étui d'un œil atone. Plus de cigares ! Et il n'y avait pas la moindre chance qu'il trouve une feuille de tabac sur cette terre pétrifiée par un perpétuel hiver.

Retenant un juron, il referma l'étui et le glissa dans sa poche de poitrine avant de s'adresser à Jag.

— Tu n'aurais pas dû lui parler comme ça, fit-il remarquer d'un ton où perçait le reproche. C'est un brave type, dans le fond. Et voilà que tu le menaces comme s'il était ton pire ennemi. Sans lui, tu serais encore à servir de cheville humaine à ces trois harpies. Et pour le remercier tu ne trouves rien de mieux à faire que de lui voler son avion !

Irrité, Jag n'arrêtait pas de tourner en rond. Il se sentait mal, n'aimait pas trop ce qu'il était en train de faire. Cette façon brutale de se comporter, cela ne lui ressemblait pas. Jamais il n'avait agi de la sorte. Jamais il n'avait employé ces méthodes de soudards qu'il avait toujours réprouvées et combattues. L'éclaireur avait raison. Seulement il n'y pouvait rien, c'était plus fort que lui. Il tentait bien de se raisonner mais son esprit était sans cesse balayé par un souffle tourbillonnant qui empêchait toute élaboration sérieuse. Promené par une main invisible, il courait de temps en temps jusque dans la cour, autant pour s'assurer de la présence d'Angel, toujours perché sur sa pile de béton, que pour guetter le retour du vieux Gary qui n'en finissait pas d'enterrer sa smalah.

Comme Jag ne lui répondait pas, Cavendish décida de revenir à la charge.

— Tu ne t'appartiens plus, insista-t-il. Tu te rends compte que tu veux t'embarquer dans une machine dont tu ne sais rien, pour

rejoindre un endroit dont tu n’as pas idée, pour te mettre au service d’une cause bien extravagante ? Ça fait beaucoup, tu ne trouves pas ? Tout ça parce que tu as eu de vagues illuminations.

Jag s’ébroua, faisant voler les mèches de sa longue chevelure brune. Puis il fixa un long moment le plafond du bâtiment dont les poutres disparaissaient sous un lacis inextricable de toiles d’araignées avant de répondre.

— Si nous vivions séparés toi et moi, et qu’Angel m’ait envoyé une image de toi en mauvaise passe, j’aurais tout fait pour te venir en aide… J’aime mieux passer pour un fou que devoir vivre dans la peau d’un couard !

Plus touché qu’il voulait le paraître, le coureur de pistes ne s’avoua pourtant pas vaincu.

— Mais tu n’as jamais mis ton cul ailleurs que sur un cheval ! s’emporta-t-il. Tu ne saurais même pas te servir d’une voiture ! Alors un avion, tu te rends compte ! Et si encore il s’agissait d’un appareil récent ; d’après ce que j’ai entendu colporter, certains se pilotaient quasiment tout seul. Mais là c’est une autre paire de manches. Ce truc est une machine de guerre au cas où tu l’aurais oublié ! Les types qui volaient là-dessus s’entraînaient des mois avant de se mettre aux commandes à leur compte ! Et toi tu voudrais décoller comme ça, sur les radotages d’un vieux bonhomme à la cervelle recuite par les alcools pernicieux ? Dis-toi bien que cet engin est encore plus susceptible et plus vicieux qu’un jeune mustang ! Seulement, quand il échappera à ta main, tu tomberas d’un peu plus haut que de ta hauteur ! C’est au moins cinq cents mètres de vide que tu trouveras sous tes pieds ! Tu imagines, un peu ? Alors ça vaut la peine de réfléchir, non ? D’autant que je comprends pas pourquoi tu t’agites de la sorte… Qu’est-ce qui t’oblige à danser sur la braise ? Angel est là, il ne risque rien !

Jag eut un soupir.

— Angel m’attend, murmura-t-il. Mais si je ne viens pas, il partira. Il appartient au peuple ailé, à présent. Il fait partie d’un tout et son instinct le portera à rejoindre le groupe, même si c’est aller au devant de la mort. C’est pour ça que je dois le suivre à tout prix.

Désarçonné, Cavendish tenta néanmoins un dernier baroud.

— Ce zinc n'a pas pris l'air depuis des générations, appuya-t-il. Il a beau paraître brillant comme une dent en or, l'intérieur doit être tout entartré. La mécanique supporte pas l'inertie. Le moteur, tu l'as entendu comme moi, il bat la breloque. Sûr et certain qu'il va coincer à un moment ou à un autre. Alors tu t'écraseras comme…

— Il ne s'écrasera pas ! tonna soudain la voix éraillée du vieux Gary.

Surpris, les deux hommes se tournèrent vers le nouvel arrivant.

Il se tenait dans le chambranle de la porte d'entrée, titubant, vacillant comme un quillard bercé par la risée, l'index pris dans l'anneau d'une dame-jeanne en céramite grise qui cognait contre son genou.

Affecté par sa cérémonie funèbre, il avait à ce qu'il semblait cherché une consolation dans l'alcool.

Le pied incertain, le centre de gravité fluctuant, il pénétra dans la pièce, s'arrêta sous le nez de Jag.

— Je pars avec toi ! claironna-t-il alors. Je piloterai le Stuka.

Cavendish eut un ricanement.

— Tu parles d'un équipage ! Un bégaud qui part en guerre contre d'hypothétiques fusilleurs d'oiseaux humains et une vieille poivrade mythomane qui doit s'imbiber jusqu'aux paupières pour pouvoir rattraper ses rêves ! Vrai, quelle belle paire !

— Il en faut plus que ça pour me troubler la conscience, fit le vieux Gary en secouant sa bonbonne. J'ai réfléchi en creusant cette terre ingrate, toujours dure comme la pierre, et il m'est apparu que j'avais suffisamment tardé. Je suis le dernier descendant d'une dynastie d'avionneux et, à ce titre, j'ai plus le droit de vivre comme un lombric. Alors j'ai décidé de partir, de m'élever, d'aller au-devant de nouveaux horizons, de revoir le soleil. Et j'ai un peu arrosé ça !

Coupant court à toute discussion, Jag prit le vieux Gary par les épaules et il l'entraîna au-dehors sous le regard médusé de l'éclaireur.

*

*   *

— C’est la piste ! hurla le vieux Gary en désignant la langue blanche qui éventrait la forêt de mélèzes sur plusieurs centaines de mètres.

Ils avaient traversé la manufacture de part en part, étaient sortis par l’arrière après avoir manœuvré avec difficulté les deux vantaux d’une immense porte à glissière.

Impressionné par ce véritable no man’s land, vertigineux défilé encaissé entre deux falaises de résineux, Jag ne trouva rien à dire. Grisé par la fièvre du départ, il ne sentait plus rien et surtout pas le souffle d’un vent rasant qui soulevait des tourbillons de poudreuse, des tornades de cristaux acérés qui cinglaient les visages.

— Il va falloir la déblayer pour que l’avion puisse rouler, poursuivit Gary.

Jag fit un bond.

— Enlever toute cette neige, mais c’est impossible ! s’écria-t-il en fixant l’interminable ligné blanche.

— Faudra pourtant le faire, si on veut décoller.

— Mais il nous faudra des jours, des semaines, pour tout dégager ! À condition qu’il ne neige pas tous les jours, encore ! Et puis il faudra compter avec ce foutu vent, qui ramènera tout ce que nous enlèverons !

Le col haut relevé, les mains enfoncées dans son long manteau en peau de steinbock doublé de fourrure de vassiveau, Cavendish observait la scène, goguenard.

Le vieux Gary se retourna vers Jag, l’air grave.

— Il y a peut-être une solution moins contraignante, expliqua-t-il en forçant la voix pour surmonter le mugissement des bourrasques. Il faudrait tracer deux sillons, deux espèces de rails larges comme l’avant-bras qui respecteraient l’empattement du train d’atterrissage du Stuka. En raclant à fond, jusqu’au bitume, pour que les roues adhèrent au mieux. Je vais amener l’avion ici et le faire rouler jusqu’en bout de piste. Toi et ton ami, vous n’aurez plus qu’à creuser sur les traces. Il y a bien la roulette de queue mais je pense qu’on peut la négliger…

Un sourire transfigura Jag. Profondément abattu la seconde d'avant, découragé, tout prêt à renoncer, à se rallier à la sagesse cynique de Cavendish, il poussa un hurlement d'allégresse.

Le cœur soulagé d'un lourd fardeau, il souleva son interlocuteur et entreprit une ronde folle en le maintenant à bout de bras, en le fixant comme s'il le voyait pour la première fois, surpris par tant d'ingéniosité et de tonus.

— Tu as entendu ? demanda-t-il en s'avançant vers Cavendish une fois la danse terminée.

Enchâssé dans un triangle formé par la visière du chapeau et les pointes des revers de son manteau, le regard clair de l'éclaireur se posa sur Jag.

— J'ai entendu, grogna-t-il.

Jag se racla la gorge.

— Je sais que tu n'as pas l'intention de nous accompagner mais on gagnerait du temps si tu voulais bien te charger d'un des deux déblais…

Cavendish hésita une poignée de secondes.

— Je suppose qu'il ne servirait à rien de te mettre encore une fois en garde ?

— À rien, confirma Jag.

L'éclaireur haussa les épaules.

— C'est bien ce que je craignais, soupira-t-il. Bon, qu'est-ce qu'on attend pour se mettre au labeur ?

Le visage de Jag s'illumina.

*

*   *

La tempête semblait s'apaiser.

Poussés par une petite bise aigrelette, les nuages défilaient transformant le ciel en un camaïeu violacé.

Arrivé en bout de piste, le Stuka esquissa une volte indécise avant de s'immobiliser, le mufle pointé vers le rideau de mélèzes,

dans un défi absurde. Le moteur avait calé à deux reprises avant de parvenir jusque-là.

Assez loin derrière, suivant scrupuleusement les sillons rectilignes, comme tracés au cordeau, laissés par le train d'atterrissage, Jag et Cavendish, dos courbés, s'affairaient à rendre la piste praticable.

— Tu sais ce qui va vous arriver si ce moulin pourri s'arrête encore pendant que vous serez là-haut ? lança Cavendish en pulvérisant une arête de glace d'un coup de barre à mine.

— Je sais, soupira Jag sans lever la tête. Nous tomberons comme une pierre !

Résolu, le visage et les mains bleuis par le froid, Jag œuvrait sans désemparer, abattant sa pioche à un rythme hallucinant, dégageant simultanément un couloir pour la roulette de queue.

S'extirpant de l'appareil, le vieux Gary arpenta bientôt le long ruban enneigé, s'arrêtant à intervalles réguliers pour disposer sur le bas-côté des panonceaux de couleurs différentes, respectant une ordonnance dont il était le seul à connaître la signification profonde.

Son mystérieux aménagement terminé, il rejoignit Jag qui avait pris un peu d'avance sur son compagnon de déblaiement.

— Si nous dépassons la dernière balise orange, on n'aura plus qu'une poignée de secondes pour prendre congé les uns des autres, déclara-t-il devant l'air interrogateur de son vis-à-vis.

Intrigué, Jag se redressa, posa sa pioche.

— Comment ça ?

— La balise orange marque la toute dernière limite, expliqua le vieux Gary. Si nous n'avons pas décollé en arrivant à sa hauteur, ce sera cuit !

— On pourra toujours recommencer, non ?

Gary secoua négativement la tête.

— Faudra pas y compter. Pour s'arracher, on aura besoin de vitesse, de beaucoup de vitesse, et on pourra jamais s'arrêter. Si je dois freiner trop brutalement, l'avion se mettra en travers, c'est sûr et certain sur une pareille patinoire, et alors on a toutes les chances de capoter… Avec les réservoirs pleins on se retrouvera grillés ou

vaporisés avant d'avoir bougé d'un millimètre. On sera assis sur une véritable bombe roulante.

— Et si vous ne freinez pas ?

Le vieux Gary désigna la muraille de mélèzes.

— Si je ne freine pas, on plonge là-dedans, c'est queussi-queumi ! Simplement là, on foutra le feu à la forêt. Ça réchauffera un peu l'atmosphère !

Comme Jag demeurait interdit, le vieux désigna les « rails » tracés par les deux hommes en se grattant la nuque.

— Et c'est pas tout, fit-il. Cette balise orange, il faut encore pouvoir arriver jusqu'à elle ! Faudra que j'aie drôlement le compas dans l'œil pour pas quitter les bonnes lignes. Si je mords un tant soit peu…

Il ne termina pas sa phrase. C'était inutile. Jag n'avait pas besoin de plus de précision. Pour parler clair, le Stuka avait à peu près autant de chance de décoller que le soleil de briller un jour dans cette région désolée.

Pensif, Jag se retourna, vit Cavendish qui s'acharnait maladroitement. L'éclaireur avait raison, finalement : ce projet n'était qu'un outrage au bon sens. Il fallait avoir le cerveau fêlé pour accepter de courir tant de risques.

Une seconde, il fut tenté de renoncer.

Mais les atroces images de la monstrueuse traque lui revinrent à l'esprit, le rappelant à l'ordre. Il ne pouvait pas abandonner Angel, l'enfant, n'avait que lui. L'enfant ! Le vocable lui arracha un demi-sourire. Angel n'était plus un enfant au sens strict du terme mais il était difficile de trouver un autre terme pour le désigner. Et puis pour lui il resterait toujours un enfant.

Comme le vieux Gary le regardait fixement, il s'inquiéta.

— Vous ne voulez plus partir ? demanda-t-il d'une voix blanche.

— Bien sûr que si ! Seulement si tu lambines comme ça, on sera encore là dans un siècle !

Soulagé, Jag se remit à l'ouvrage.

*
*   *

Les ailes chargées d’une pellicule de neige plus fine que de la farine de quarantin, le Stuka attendait, rangé en seuil de piste, la queue au ras du mur d’enceinte de la manufacture.

Après un laborieux rodage, le moteur semblait à présent tourner régulièrement.

Comme Jag s’en félicitait, le vieux Gary, débordant décidément d’une surprenante vitalité, prétendit s’en être fait un allié indéfectible en procédant à un ultime réglage de l’allumage et de la carburation.

Autant d’opérations mystérieuses dont Jag ne saisissait pas bien la portée.

Concentré sur la perspective d’un départ immédiat, il se souciait en fait fort peu de tous ces détails matériels. Le vieux Gary aurait pu lui raconter qu’il venait de recoller une aile défectueuse rien qu’en crachant dessus qu’il n’aurait pas cherché plus loin.

Planté devant le nez de Stuka, Jag regardait Angel décrire d’étranges ellipses au-dessus de la piste.

Étrangement, l’enfant s’était envolé dès que l’avion s’était immobilisé sur l’aire de départ. D’un essor fulgurant ponctué d’un cri aigu, comme s’il avait senti que les hommes étaient prêt à décoller à leur tour.

Ne tenant pas en place, le vieux Gary tournait en rond autour de l’appareil, remuant, gesticulant, s’activant à des occupations parfaitement inutiles, des vérifications faites et refaites cent fois, parodie destinée à combattre la tension qui lui taraudait les entrailles.

En qualité de pilote, il avait chaussé d’étranges lunettes noires et rondes qui lui donnaient l’allure d’un de ces motards dont les hordes sillonnaient les autoroutes.

Il s’approcha soudain de Jag, désignant le plafond nuageux du menton.

— Faudrait peut-être plus trop traîner, estima-t-il en grimaçant. On est juste dans le creux du coup de tabac. Quand le ciel prend cette

couleur-là, la tourmente dure souvent des semaines.

Jag hocha la tête, approbateur, puis il se retourna vivement sentant une présence derrière lui. Il tomba alors nez à nez avec Cavendish.

L'éclaireur se tenait raide comme un piquet, ses fontes pleines de robinetterie sur les épaules, sa carabine à la main.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'inquiéta Jag.

— Je pars avec vous, grogna l'éclaireur d'une seule traite, pas très à l'aise, comme pour se débarrasser d'une terrible corvée.

Puis, s'adressant plus particulièrement au vieux Gary, il ajouta :

— S'il n'y a pas d'impossibilités matérielles, évidemment.

Le pilote haussa les épaules.

— Pour le poids, y'a pas d'écueil, ce zinc a été fait pour enlever plus de quatre tonnes, on est loin du compte. Le problème, c'est que c'est un biplace. Vous avez peut-être pas idée mais on est assis dos à dos, là-dedans, fit-il en désignant le cockpit. Derrière, c'était la place du radio-mitrailleur. Le Stuka était un avion de combat ; on pouvait tout aussi bien bombarder en piqué que voler en rase-mottes. Ce que vous voyez là, c'est une sirène ; lorsque le vent s'engouffrait à l'intérieur, ça créait des mugissements d'enfer et toute la populace était glacée d'effroi ! Faudra qu'on l'essaie, elle doit toujours donner !

Il resta un moment silencieux puis, se rapprochant du train d'atterrissage fixe, il en caressa amoureusement le carénage.

— C'est un bel avion, non ? fit-il avec emphase. Il a fait pas mal de ravage, à l'époque ! Pas en vol, car il était pas assez rapide, mais sur terre, sur mer ! Il pouvait emmener jusqu'à cinq bombes : quatre petites sous les ailes, et une d'une demi-tonne là, sous le fuselage. Ça, c'est les aérofreins ; là derrière il y avait une mitrailleuse ; il y en avait aussi dans les ailes ; ça c'est les freins d'intrados, c'était destiné à ralentir les descentes en piqué et à faciliter l'amorce de la ressource.

En le voyant débiter son speech, le regard illuminé, Jag comprit pourquoi le vieux n'avait pas quitté la manufacture. Pas par peur de mourir de froid, de fatigue ou de faim, comme il l'avait prétendu.

C’était l’avion qui l’avait retenu. L’avion et rien d’autre. Il fallait voir comme il en parlait. Un détail cependant dans les diverses explications retint son attention.

— Amorcer la ressource, répéta-t-il en fronçant les sourcils, qu’est-ce que ça veut dire ?

Le vieux mima de la main.

— Remonter, se ressourcer, dit-il. C’est un langage typiquement aéronautique. C’est une manœuvre délicate car si on l’entame trop tard on a toutes les chances de s’écraser au sol. Faut se méfier des piqués trop rapides, des fois ça perturbe l’organisme et on risque de perdre conscience. Le « voile noir », ça s’appelle. Y’a pas mal de pilotes qu’en ont été victimes. Mais nous, on n’a rien à craindre ; des piqués, on n’a pas à en faire. Personnellement, j’ai plutôt envie de monter…

— Moi aussi, intervint soudain Cavendish, fatigué. Alors, je peux partir avec vous, ou pas ?

Le vieux gonfla les joues.

— Faudra que tu te cases à l’arrière, ou bien que tu te tiennes à genoux, selon ; et que t’évites de trop te contorsionner, pour pas nous faire sortir des ornières que vous avez creusées, c’est tout. Qu’est-ce que t’en dis ?

— Ça me convient parfaitement, répondit Cavendish d’un ton neutre.

— Alors on va pouvoir y aller ! gloussa Gary en se frottant les mains.

Jag jeta un drôle de regard vers l’éclaireur.

— Qu’est-ce qui t’a fait changer d’avis ? demanda-t-il.

— Je n’ai plus un seul de ces foutus cigares ! grinça le coureur de pistes en tapotant sa poche de poitrine désespérément plate.

Puis, désignant Angel qui poursuivait inlassablement son manège, il ajouta :

— Si ton petit roitelet arrêtait de tournoyer au-dessus de nos têtes comme un busard, ça me détendrait ! J’ai l’impression d’être déjà mort…

Pénétrer dans le cockpit ne fut pas une mince affaire. L'habitacle n'était pas fait pour recevoir une tribu. Râlant, pestant, Cavendish réussit néanmoins à s'installer à genoux entre les flancs du fuselage, se cognant la tête au moins une demi-douzaine de fois, obligé de garder son chapeau à la main. Une fois là, il recommença à dardillonner, se plaignant de l'inconfortabilité de l'endroit, des lourdes odeurs qui y régnaient. Arguant de son grand âge, il tenta même d'amener Jag à prendre sa place mais l'exiguïté du lieu ne permettait pas le changement, Jag tenant tout juste sur son siège.

Puis le vieux Gary se glissa à son tour aux commandes et il lança le moteur.

L'avion fut alors parcouru de frémissements sinistres, renforçant si c'était possible la mauvaise humeur de l'éclaireur.

— Je vais tout repasser une dernière fois en revue, déclama le vieux Gary, c'est la check-list. Si vous voulez aller pisser, faut pas traîner !

La plaisanterie ne parvint pas à détendre l'atmosphère. Les deux hommes étaient tendus, même si ce n'était pas tout à fait pour les mêmes raisons. En fait, ils avaient au moins en commun le sentiment désagréable de ne plus être maîtres de leur destin. Jusqu'alors, ils avaient toujours été des décideurs, même dans les situations les plus critiques. Coincés, acculés, ils avaient su faire face et réagir, guidés par leur bon sens, les circonstances, ou même plus simplement et plus sûrement par leur instinct.

Là, en ce cas d'espèce, tout était différent. La force des choses les obligeait à s'en remettre à un moyen de transport qui les reléguait au rang de simples potiches. Quoi qu'il arrive, ils ne pourraient jamais être partie prenante, resteraient totalement dépendants d'un pilote de fortune et d'une machine obsolète.

C'était suffisant pour justifier leur manque d'humour.

Bien calé sur son siège, le vieux Gary s'assurait du bon fonctionnement de toutes les commandes, ponctuant chaque essai positif d'un rire pointu qui portait particulièrement sur les nerfs de Cavendish.

Agenouillé sur ses fontes, il jetait des regards maussades sur les câbles de transmission qui couraient le long des structures

intérieures et que les différents tests faisaient coulisser dans des couinements de souris moribondes.

— C'est tout bon, lança tout à coup le vieux Gary, on va pouvoir quitter le plancher des vaches ! On a une autonomie normale de six cents kilomètres, mais comme on n'est pas lourdement lesté on peut bien en gagner cent de plus, facile. Faut espérer que ce sera suffisant…

La question resta en suspens car personne et surtout pas Jag n'aurait été capable d'y répondre. Le principal, c'était de se mettre en route, de se rapprocher. Il serait toujours temps d'aviser une fois au pied du mur.

— Une fois en l'air, on mettra le cap sur le nord ; je crois que c'est la bonne direction, poursuivit le vieux Gary. À fond, on peut faire pas loin de quatre cents kilomètres dans l'heure ; seulement je doute que… l'enfant puisse aller si vite ! Alors on réduira de plus de la moitié, en restant toutefois dans les limites de l'allure de portance. C'est sûr que ça sera encore trop rapide mais on compensera en tournant un peu en rond. Ce qui serait bien, c'est qu'il prenne un peu d'avance…

Jag haussa les épaules.

— Il sait ce qu'il a à faire, dit-il.

Gary eut un gloussement.

— Ce que j'en disais, moi… Bon, on boucle et on y va ! N'oubliez pas de bloquer votre hublot, ça nous ferait perdre de la vitesse ! Allez, c'est parti !

Insensiblement, l'avion s'ébranla.

CHAPITRE VIII

Haut dans le ciel, Angel poussa un cri perçant puis il s'élança vers le nord.

Au sol, fonçant maintenant comme un obus vers le rempart de résineux, le Stuka venait de franchir la première balise.

Les mains crispées sur le manche, le vieux Gary se tenait raide comme un piquet, de peur de sortir des bonnes traces. La manette des gaz ouverte à fond, il attendait le bon moment pour amorcer la manœuvre de décollage.

Bloqué dans la partie arrière du fuselage, Cavendish était vert. Coincé entre les parois vibrantes, il avait l'impression de descendre les rapides des Territoires Brûlés enfermé dans un tonneau.

Le cœur au bord des lèvres, il leva la tête vers Jag.

— Qu'est-ce que tu vois ? s'inquiéta-t-il.

— L'usine, qui rétrécit, et des tourbillons de neige qui recouvrent nos traces.

— Mais je me fous de ce qui se passe derrière ! jura l'éclaireur. C'est devant que ça m'intéresse ! Ça va ? s'écria-t-il alors en s'adressant au pilote.

Devant, le vieux Gary n'était pas à la fête. Petit à petit, l'appareil dérivait sur la gauche, mordant la couche de neige, et il devait faire des prodiges pour le ramener dans les traces sans perdre de vitesse.

La seconde balise, bleue, gicla soudain avant d'être avalée par l'aile droite du Stuka.

— On vient de passer le deuxième repère, annonça Jag.

— Devant, regarde devant, bon sang ! s'énerva Cavendish. On doit se rapprocher ! Et ce vieux con qui ne répond pas !

Crispé sur le manche, le vieux Gary n'entendait plus rien. La sueur lui dégoulinait des tempes, chauffant ses lunettes, les couvrant d'une buée gênante. Le rideau de mélèzes grandissait, emplissant tout le pare-brise. La piste immaculée défilait sous les roues tandis que les lignes tracées par Jag et Cavendish finissaient par danser, se rejoindre, s'entrecroiser dans une géométrie diabolique.

— On n'y arrivera jamais ! lâcha tout à coup le vieux Gary complètement déboussolé.

L'ivresse et l'enthousiasme qui le soutenaient venaient brutalement de faire place à une folle terreur.

Se dévissant la tête, s'accrochant de la main gauche à l'arceau renforcé destiné à protéger l'équipage en cas de capotage, Jag tenta de se faire une idée de la situation.

— On pourra jamais s'arracher ! couina le vieux en secouant la tête, navré.

Se retournant complètement, avec précautions pour ne pas créer de mouvements intempestifs, Jag s'agenouilla sur son siège, épousant toute sa partie d'habitacle de sa large carrure.

Là, d'une pression de la main sur l'épaule, il s'efforça de calmer les angoisses du pilote.

— Ça va marcher ! martela-t-il pour couvrir les bruits conjugués du moteur, du vent, des coups encaissés par les jambes du train d'atterrissage rencontrant quelques ornières. Ça doit marcher !

Soudain, ils furent sur la balise orange.

Elle arriva et disparut si vite que Jag se demanda s'il n'avait pas rêvé. Il n'eut pas à s'interroger longtemps. La piste était à présent réduite aux dimensions d'un mouchoir de poche. Le mur vert de la forêt se refermait sur eux comme une tenaille.

Pétrifié aux commandes, le vieux Gary semblait avoir renoncé.

— Maintenant ! hurla Jag en le secouant comme un arbre à prunes.

Comme s’il n’attendait que cela pour agir, le vieux tira aussitôt sur le manche de toutes ses forces, l’amenant à bout de course sans que l’avion ne marque le moindre frémissement.

Cloué au sol pendant de trop longues années, rivé au sol comme un coléoptère de collection, il paraissait avoir tout oublié de ses fonctions originelles.

Un frisson parcourut Jag. C’était fini. Lancé comme il l’était, l’avion ne pourrait jamais s’arrêter. Ils allaient s’écraser sans avoir quitté la terre ferme d’un seul centimètre.

Puis le fracas et les secousses cessèrent brusquement et l’horizon bascula.

Emporté, Jag dut s’accrocher à son dossier pour ne pas tomber.

Le Stuka venait de s’arracher sèchement de la piste, adoptant un pourcentage d’ascension ahurissant.

Le train d’atterrissage écima l’avant-garde des mélèzes puis le Stuka retrouva son assiette, survolant la forêt.

Un grand vide au creux de l’estomac, Jag poussa un long soupir de soulagement immédiatement relayé par un interminable cri de triomphe lancé par le vieux Gary.

Déstabilisé par ce décollage en chandelle, Cavendish avait été comme aspiré par le fuselage et il se trouvait coincé de toutes parts, incapable du moindre mouvement, comme un fœtus dans les flancs de sa mère porteuse.

— Qu’est-ce qu’il y a donc de si jubilatoire ? grogna-t-il lorsque Jag entreprit de le sortir de là.

— Nous avons réussi ! On a décollé ! On vole !

Au prix de mille contorsions, l’éclaireur réussit à passer la tête dans la verrière du cockpit. Ce qu’il vit alors ne dut pas vraiment emporter son adhésion car il se dépêcha vite de regagner son coin pourtant inconfortable.

— Tu n’as pas faim ? s’inquiéta soudain Jag.

Les yeux clairs de l’éclaireur s’emplirent de stupeur.

— Faim ? répéta-t-il.

— Tu avais parlé de manger ton chapeau si jamais on arrivait à décoller…

À l’avant, le vieux Gary éclata d’un rire pointu.

— Il l’a dit, confirma-t-il, il l’a bien dit !

— C’est pas le tout de s’envoler, faut aussi se poser, grogna Cavendish avec mauvaise foi. On en reparlera à ce moment-là ! Si on se pose jamais…

Une plage de silence succéda aux propos défaitistes de l’éclaireur que le pilote finit par rompre.

— L’enfant est juste devant nous, pas très loin, dit-il. Il va plein nord, on ne peut pas se tromper. On va le laisser prendre un peu de champ. Ça vous dirait pas de retrouver le ciel bleu ?

Sans attendre de réponse, le vieux Gary tira sur le manche.

Se cabrant, le Stuka se mit à monter, presque à la verticale, éventrant bientôt la chape de grisaille qui couvrait la région depuis des lustres.

Un rideau de pluie statique se plaqua soudain sur le cockpit et l’avion sembla traverser une cascade.

De nouveau en déséquilibre, Jag dut se caler les pieds sur le pourtour de l’habitacle pour ne pas rejoindre l’éclaireur dans son « terrier ».

Une ceinture permettait de s’harnacher mais il préférait rester libre de ses mouvements.

La visibilité alentour était quasi nulle. On ne voyait pas plus loin que le bout des ailes.

Insensiblement, l’appareil s’était remis à vibrer. Le regard de Jag tomba sur une tête de rivet qui tournait inlassablement et son cœur se serra.

— On est peut-être assez haut, non ? s’inquiéta-t-il.

Un rire lui répondit.

— Je veux voir le soleil, depuis le temps que ça me trotte dans la tête !

— Il fait beau là où on va ; et puis on risque de perdre Angel !

— Maintenant ! s’obstina le vieux Gary. J’ai assez attendu ce moment. Pour le reste, j’en fais mon affaire ! Si vous trouvez le temps trop long, vous pouvez toujours descendre ; seulement attention : y’a une marche !

Le regard de Cavendish accrocha celui de Jag.

— Un cercueil volant piloté par un demi-fou ! cracha-t-il. Mais qu'est-ce qui m'a pris ? Si on s'en sort, j'arrête de fumer !

*

*   *

La couche de nuages semblait interminable et le Stuka se comportait de plus en plus mal, ne cessant de perdre de la vitesse.

Les ailes s'étaient chargées d'un givre blanchâtre et tout le cockpit commençait à s'obscurcir, recouvert par des étoiles de glace. Des craquements sinistres ébranlaient l'habitacle, comme si l'avion avait été pris entre des serres invisibles.

Petit à petit, Jag sentit qu'il avait de plus en plus de mal à trouver son souffle. Le sang lui battait aux tempes et des sifflements aigus lui vrillaient les oreilles.

— Il faut absolument l'obliger à redescendre, sinon on va rapidement manquer d'oxygène, haleta l'éclaireur.

Instantanément, Jag se souvint du Mal des Crêtes, des malaises que provoquait l'altitude. Il replongea dans un passé récent, se revit à bord de l'Empire Mouvant, prisonnier de ce collier appelé Peau de Chagrin qui se resserrait jusqu'à étrangler dès que l'on s'éloignait du périmètre autorisé. Il revécut l'attaque de Palizada, la forteresse-citadelle de la Compagnie des Os, ces cannibales sans pitié. Puis il retrouva Monida, la seule femme qu'il ait jamais aimé…

— Jag ! Il va nous tuer ! rauqua tout à coup Cavendish. Fais quelque chose !

Hébété, Jag darda un regard flou sur l'éclaireur, le trouva bleu, cyanosé. Mais cela ne l'inquiéta pas outre mesure. En fait, il ne se sentait plus en mesure de se tourmenter pour quoi que ce soit. Il glissait dans une douce et chaude somnolence et le reste importait peu. Il baignait dans un océan d'indifférence, n'avait plus envie de rien. Il était bien. Fatigué, rompu, mais bien.

À travers le brouillard qui lui voilait la conscience, il vit Cavendish tressauter, agité par des hoquets convulsifs, jusqu'à ce que deux

rigoles de sang jaillissent de son nez pour se perdre dans sa barbe blonde. À ce stade, il ferma les yeux et sa tête tomba sur sa poitrine.

Jag fronça les sourcils mais il ne bougea pas, contrarié seulement par l'incoercible envie de vomir qui le tenaillait.

Soudain, le pot au noir explosa et l'avion émergea dans une immensité azuréenne où brillait un soleil d'enfer.

L'éblouissante clarté tira momentanément Jag de sa torpeur.

— Gary ! hurla-t-il. Il faut redescendre, sinon on va y laisser notre peau ! On y est à présent ! Ça suffit ! Il faut redescendre !

Comme le pilote ne lui répondait pas, Jag entreprit de se retourner une nouvelle fois. Pas spécialement facile en temps normal, la manœuvre se trouvait compliquée par le fait que l'avion grimpait quasiment à la verticale et que Jag avait toutes les peines du monde à trouver des points d'appui.

De plus, de par l'effet de l'altitude, chaque mouvement lui demandait des efforts considérables. Il avait l'impression de se mouvoir dans une mare de mélasse.

Littéralement supporté par le corps de Cavendish, accroché à l'arceau de renfort du cockpit, il eut bientôt une vue d'ensemble du poste de pilotage.

Ce qu'il vit lui dressa alors les cheveux sur la tête.

Le vieux Gary était collé à son siège et sa tête avait glissé de travers, la joue droite contre le dossier.

Ses lèvres violacées retroussées, il souriait de toutes ses dents grisâtres, ravi du bon tour qu'il venait de jouer à tout le monde.

Instantanément, Jag sut qu'il était mort.

Une terreur folle déferla sur lui.

Une foule d'idées contradictoires traversèrent son esprit sans qu'aucune forme de solution lui apparaisse. Par n'importe quelle extrémité qu'il aborde ses problèmes, il était perdu.

Comment en effet se sortir d'un pareil guêpier ?

Pour faire quelque chose, il entreprit de secouer le vieux Gary en répétant son nom jusqu'à simplement le murmurer, sans aucune conviction.

Le Stuka montait toujours mais le grondement du moteur était tel par rapport à sa vitesse que l'appareil semblait faire du surplace.

La gorge sèche, Jag comprit qu'il ne pourrait plus longtemps rester en ascension et qu'il allait fatalement arriver un moment où il décrocherait et basculerait alors dans un piqué démentiel. À moins tout simplement que la mécanique surchauffée n'explose, les projetant lui et Cavendish, du moins ce qu'il en resterait, dans les nuées environnantes.

Ses jambes se dérobèrent soudain sous lui tandis qu'une série d'éclairs rougeâtres défilaient devant ses yeux. Il sut qu'il n'en avait plus longtemps à conserver sa lucidité. Quoi qu'il entreprenne, il devait le faire vite, avant de sombrer.

Une fois encore, la lassitude le reprit. La tâche lui apparut insurmontable, désespérée. Jamais il n'en sortirait !

Mû néanmoins par un dernier sursaut, il poussa un terrible hurlement et se lança dans l'action.

Économe de ses efforts, car le moindre mouvement faisait cogner son cœur comme un battant de cloche, il s'engagea du plus profond qu'il put entre la verrière du cockpit et le haut du double-siège.

Là, il saisit le corps de Gary par l'épaule et la taille et, se reculant, il entreprit de faire glisser la dépouille du pilote à l'arrière.

Un instant, il fut tenté d'ouvrir son hublot et de balancer le vieux Gary par-dessus bord, mais il renonça ne sachant pas bien ce que cela déclencherait.

Lorsqu'il y fut parvenu, prenant à présent appui sur le pilote mort, il rampa littéralement vers le poste de pilotage, se contorsionnant comme un reptile, gagnant centimètre par centimètre, arrachant ses vêtements, se meurtrissant la peau et les muscles.

Sur le tableau de bord, des lampes-témoins clignotaient et plusieurs aiguilles des différents cadrans étaient entrées en zone rouge, traduisant s'il en était encore besoin du caractère de gravité de la situation.

Suant, la tête bourdonnante, le corps entièrement douloureux, une pression insoutenable faisant palpiter ses tympans, Jag finit par se retrouver assis aux commandes.

Plaqué contre son siège, il jeta un regard atone sur le tableau de bord, incapable de déchiffrer les instruments. Si seulement il avait demandé au vieux Gary de l'initier quelque peu. Une pensée lui vint qui lui arracha un sourire. Dire que pendant un moment il avait voulu partir seul !

Une terrible douleur lui traversa soudain la tête. Son cœur lui remonta jusque dans la gorge. Il hurla.

Le peu de conscience qui lui restait le fit se concentrer sur la commande principale du Stuka. Ce manche à balai, comme l'appelait Gary. Puisqu'il suffisait de le tirer vers soi pour décoller et pour monter, l'opération inverse devait interrompre l'ascension ; le pousser, commanderait la descente.

Le saisissant des deux mains, Jag voulut le repousser. En vain. Vibrant entre ses paumes, le manche ne bougeait pas d'un millimètre.

S'aidant du pied, dents serrées, Jag puisa dans ses dernières réserves. Arc-bouté contre le dossier de son siège, il enregistra un fléchissement dans la résistance du levier de commande. Simultanément, la course de l'appareil s'infléchit d'une poignée de degrés.

Fort de ce premier résultat, Jag poursuivit sa poussée jusqu'à ce que sa jambe se détende d'un seul coup, propulsant le manche à balai à fond de course dans l'autre sens.

Obéissant aux lois de l'aérodynamique, le Stuka bascula alors dans un piqué vertigineux qui précipita Jag contre un des montants du cockpit.

Un feu d'artifice dans la tête, il sombra.

*

*   *

Un hululement lancinant ramena Jag à la réalité.

En une fraction de seconde, il entra dans la situation. Ce lamento sinistre, qui l'avait tiré des limbes, c'était la fameuse sirène qui jetait l'angoisse lors des piqués et des vols au ras de terre du Stuka.

Pour l’heure, son mugissement venait de sauver Jag. Enfin de le mettre sur la voie du salut. Le plus dur restait à faire.

À travers la couche de glace qui recouvrait le cockpit et les ailes, Jag aperçut une nuance bleutée. Sa perte de conscience n’avait pas duré bien longtemps. C’était toujours autant de gagné.

Maladroit, il réussit à se recaler contre son siège et à s’harnacher grossièrement.

Soudain, le poste de pilotage s’obscurcit.

Le Stuka venait de replonger dans l’océan de nuages.

Pratiquement aveugle, ne distinguant rien de ce qui se passait à l’extérieur, Jag n’eut pas d’autre recours que de déverrouiller sa verrière et de la faire glisser vers l’arrière.

S’engouffrant dans le poste de pilotage, un tourbillon de vent glacé arracha littéralement la verrière et elle disparut dans les hauteurs, comme aspirée par des courants ascendants.

Frigorifié, Jag vit des rubans de brume défiler autour du cockpit, hydres délétères, suint d’holocauste dont les tentacules de néant jouaient avec le Stuka comme un chat avec une souris.

Seul passager encore lucide, il vit se former autour de l’avion les arabesques de l’abysse. Le tissu fragile de l’espace-temps s’effilocha et il vit, en quelques secondes, défiler l’aube, le crépuscule, et toutes les saisons mêlées en un torrent d’abîmes.

Abandonné à lui-même, l’appareil fondait sur la terre comme un faucon qui aurait pris la planète pour un rat-mulot.

Le souffle coupé par le vent, le visage écrasé par la pression, Jag saisit le manche, le tira à lui.

Simultanément, il sortit de la couche de nuages, aperçut le sol sous lui, mosaïque blanche et verte qui montait vers lui à vive allure.

Le levier de commande joua librement mais le Stuka ne sortit pas de sa trajectoire, continuant de piquer droit sur le sol dans un mugissement d’enfer.

Enragé, Jag amena le manche entre ses jambes, comme s’il voulait l’arracher et le miracle se produisit.

La course folle du Stuka s’incurva et l’avion se redressa enfin.

Momentanément hors d'affaire, Jag se pencha à l'extérieur, cherchant un point de repère.

Son cœur fit un bond lorsqu'il aperçut Angel qui volait un peu plus bas juste devant lui.

Dans le même temps, des flashes éclatèrent dans sa tête et une onde chaude et lénifiante l'envahit tout entier, régulièrement, comme s'il se plongeait dans un bain régénérateur.

Instantanément, il comprit.

Cet étrange bien-être, cette sensation de paix universelle, il les devait à Angel. L'enfant l'avait déjà tiré d'une situation presque analogue lorsqu'il s'était décorporé pour percer le secret des colliers étrangleurs, et que sa conscience, libérée de toute entrave, n'arrivait plus à regagner le chemin de son enveloppe charnelle.

Touché par la grâce, Jag se laissa aller en arrière, devenant en quelque sorte le spectateur de son propre jeu.

Sans qu'il les dirige, ses mains se posèrent, hésitantes, sur les différents instruments de bord, éprouvant leurs fonctions, leurs possibilités, leur incidence sur l'élément portant.

Se substituant à Jag, Angel devint l'avion.

Il étalonna alors les commandes, appréhendant le rapport direct qui existait entre la vitesse et la portance, testant l'action des ailerons, du gouvernail de profondeur, accélérant, puis ralentissant jusqu'au décrochage, plongeant dans des abattées brutales, puis reprenant chaque fois l'équilibre de vol.

En un rien de temps, l'enfant se rendit maître de l'appareil et le Stuka poursuivit sa progression selon ses vœux, Jag aux commandes.

S'il n'était pas responsable de la conduite de l'avion, Jag conservait néanmoins toute sa conscience et il pouvait juger de ses interventions et en retenir les effets.

Lorsqu'il fut sûr de bien juguler la machine, son esprit à demi rasséréné se reporta sur l'environnement immédiat et il s'inquiéta de Cavendish.

À cet instant précis, une bordée de jurons fusa, envahissant l'habitacle et Jag recouvra toute sa sérénité.

*

*   *

À vitesse réduite, sortant de sa trajectoire à intervalles réguliers pour entreprendre de longues boucles qui permettaient à Angel de rester en point de mire, le Stuka franchit les limites des régions froides, survola un vaste désert miroitant peuplé d'animaux étranges, titanesques cafards à la carapace luisante hérissée d'antennes qui se dressèrent à son passage.

Monstre d'acier grondant, il effraya des hordes, des tribus, des mutants et des pillards, croisa des nuées de sauterelles affamées, grosses comme la main, dépassa de massives migrations.

Partout, l'Homme réintégrait sa place dans la chaîne, succombait aux diktats d'une nature dont la barbarie n'avait jamais été gommée.

Revenu à lui, ayant complètement retrouvé ses esprits, Cavendish n'arrivait pas à en croire ses yeux.

— Je me demande comment tu fais pour piloter cet engin ? répétait-il à tout bout de champ, presque contrarié.

— C'est pas bien sorcier, répondait alors Jag, il suffit de sentir la machine. C'est comme un cheval, ça se mate ! Tu sais monter à cheval, donc tu peux diriger un avion. Tu veux essayer ?

Et la conversation s'interrompait, les deux hommes passant le plus clair de leur temps à observer tout ce qui défilait alentour, spectacle de choix qui leur apportait toujours de la nouveauté et dont ils avaient peu de chance de se repaître avant longtemps.

Ils aperçurent, entre autres, loin vers le pays des plaines, un déluge rougeoyant de météorites, volcan inversé qui vomissait vers la terre ses jets intermittents de laves et de cendres incandescentes.

Comme le Stuka amorçait un nouveau virage sur la droite, Cavendish se manifesta.

— J'ai peut-être tort de m'inquiéter, dit-il, surtout face à un garçon comme toi, grand dompteur d'aéroplanes, mais je trouve que nous volons déjà depuis bien longtemps ; tu n'as pas peur de tomber en panne de carburant ?

La plupart des appareils de mesure ayant rendu l'âme durant le vertigineux piqué, il était impossible de se faire une idée de ce qui pouvait subsister comme combustible.

Jag haussa les épaules.

— De toute manière, on n'a pas le choix. Et puis moins nos réserves seront importantes, moins nous aurons de chances de griller à l'atterrissage !

Les genoux sur le siège arrière, accroché à son dossier, l'éclaireur se pétrifia.

— Ah ! parce que tu ne sais pas atterrir ? grimaça-t-il.

— C'est une manœuvre épineuse, avoua Jag.

— Tu sais bien arrêter un cheval, non ?

La conformation du terrain tira Jag d'embarras. Depuis quelques minutes, l'avion survolait une région vallonnée, une garrigue aux broussailles jaunes et rouges, balafrée de gorges escarpées dont Angel, visiblement, s'efforçait de suivre les lacets.

Plus avant, sur l'horizon proche, se dessinait l'irrégulière denture d'une chaîne de montagnes.

Troublé, Jag mit un moment avant de se rendre compte que ce paysage correspondait à celui de ses visions. C'était ici que les chasseurs avaient surpris le Peuple Ailé.

— Nous sommes arrivés, souffla alors Jag.

Frappé de stupeur, Cavendish fronça les sourcils. Il ouvrait la bouche pour demander un complément d'information lorsqu'Angel, qui volait devant eux telle une étoile noire, poussa un cri suraigu avant de monter soudain en flèche vers le ciel.

Une salve de coups de feu accompagna sa brusque manœuvre. L'écho des détonations roula sur les parois vertigineuses des gorges.

— Qu'est-ce qui se passe ? gueula l'éclaireur.

— Les chasseurs ! gronda Jag. Ils viennent de tirer sur Angel !

Poussant sur le manche à balai, Jag fit basculer l'appareil, amorçant un piqué rageur vers la garrigue où se dissimulaient les tueurs. La sirène du Stuka se mit alors à hululer et les chasseurs,

terrorisés, coururent se réfugier précipitamment dans les palombières hâtivement dressées sous les frondaisons.

Grâce à l’intervention de Jag, Angel parvint à échapper à la mitraille et, s’envolant à tire-d’ailes, il monta vers les sommets, brisant du même coup le lien privilégié qui le reliait à l’avion.

Tant et si bien que Jag se retrouva soudainement seul aux commandes du Stuka.

Dans un réflexe fou, il tira sur le manche et parvint à redresser l’appareil juste avant de percuter la crête pelée d’une colline brûlée par le soleil.

Le moteur émit alors une série de hoquets et le Stuka se mit à tanguer dangereusement. Quoi qu’il fasse, Jag n’arrivait plus à lui redonner de l’altitude.

Sous le train d’atterrissage, le sol défilait à une vitesse hallucinante. La sirène ne cessait plus de mugir.

Sans en avoir conscience, mécaniquement, répétant des gestes qu’il avait accompli sous l’empire d’Angel, il baissa les volets, réduisit les gaz.

Derrière, voyant le sol se rapprocher à une allure vertigineuse, Cavendish hurla :

— Maugrebleu de tout ce qui vole… et de ceux qui prétendent les faire voler ! pesta-t-il avant de se laisser tomber sur le corps du vieux Gary, roulé en boule comme un hérisson.

La violence du choc fut inouïe.

Le train se brisa net et le Stuka éventra les broussailles sur plusieurs centaines de mètres avant de se mettre à tourner comme une toupie folle.

On pouvait suivre le trajet emprunté par l’appareil lors de son crash à l’impressionnante tranchée qu’il avait creusé dans la garrigue. Des débris de métal jonchaient la pierraille, éparpillés un peu partout alentour. Les ailes avaient été arrachées peu après l’impact, et elles gisaient, incongrues, comme deux virgules de métal, ponctuant d’autres quartiers du monstre froid à jamais disloqué.

Après un long moment de silence, lorsque toute la poussière fut retombée, le hublot arrière coulissa lentement laissant passer le chapeau de Cavendish.

S’extirpant vivement de ce qui restait du cockpit, l’éclaireur se porta à l’avant et s’affaira à sortir Jag de là. Évanoui, retenu à son siège par sa ceinture de sécurité, il respirait librement et ne semblait souffrir d’aucune blessure grave à l’exception d’une profonde entaille au front.

Cavendish adossait Jag toujours inconscient contre une roche lorsqu’une voix tonitruante le cloua sur place :

— Cavendish, vieux brigand ! C’est bien toi, ma parole ! En voilà des façons d’arriver chez les gens !

Pivotant vivement, la main déjà posée sur la crosse de son revolver, l’éclaireur se trouva face à une apparition qui le laissa pantois.

Il avait devant lui une somptueuse créature qui le fixait en souriant, les poings sur les hanches, ses longues et jolies jambes bien campées sur le sol caillouteux. Elle ne portait rien d’autre qu’un minuscule short de cuir noir et deux cartouchières qui se croisaient sur ses seins marmoréens.

Revenu de sa surprise, Cavendish se redressa lentement, retira son chapeau.

— Sybille, murmura-t-il. Pour un peu, je me croirais au paradis ! Comment tu fais pour rester toujours aussi jeune, aussi belle ?

La fille rejeta sa longue chevelure blonde en arrière avant d’éclater d’un rire cristallin.

— Sacré flatteur ! siffla-t-elle. Toujours le même, hein ?

Puis son rire avorta et elle s’inquiéta :

— Je me disais aussi que tu avais quelque chose de changé… Tes cheveux ? Qu’est-ce qui t’est arrivé ?

L’éclaireur eut une moue.

— Je suis resté trop longtemps où il fallait pas, rigola-t-il. Éden, tu connais ?

La fille secoua la tête.

— J’en ai seulement entendu parlé.

— J'avais des affaires à y traiter et j'ai un peu trop traîné.

— Ça te va plutôt bien, décida la fille. Ça surprend un peu mais finalement ça ajoute à ton charme.

— Si tu le dis.

— Alors comme ça, tu es venu toi aussi ? Partout où il y a gros à ramasser, on finit par retrouver les mêmes têtes !

Puis son regard couleur aigue-marine glissa jusque sur Jag toujours sans connaissance.

— Je ne l'ai jamais vu celui-là. C'est ton ami ?

Cavendish acquiesça du chef.

— Il est gravement atteint ?

— Juste une égratignure.

— Tant mieux, fit la fille en s'attardant sur la découpe sculpturale de Jag. Il est plutôt beau gosse. Allez, amène-toi, que je te présente aux autres.

Étourdi, l'éclaireur lui emboîta le pas.

CHAPITRE IX

Les chasseurs s'étaient installés au fond d'une gorge, sur une crique caillouteuse flanquée d'un torrent rachitique.

Des tentes encerclaient un curieux cube composé de plaques de bois aggloméré recouvertes d'un toit d'onduline légère.

— Ici, nous mettons tout en commun, expliqua Sybille en désignant le campement. Nous avons un chimiste avec nous pour la transformation des coraux. Comme cela, au lieu de vendre un produit brut, congelé, nous traitons directement avec les acheteurs. Nous leur présentons l'huile déjà concentrée, prête à la consommation. Les labos des Villes Basses nous saignaient à blanc…

Complètement dérouté, Cavendish acquiesçait mécaniquement à tout ce que la fille racontait alors qu'en réalité il ne comprenait pas un traître mot de ses fumeuses explications. Prudemment, il jugea préférable de masquer son ignorance. Il serait toujours temps d'aviser…

Parmi les chasseurs qui circulaient dans le camp, l'éclaireur reconnut quelques visages familiers.

Mercenaires endurcis, attirés par l'or comme la hyène par les effluves de charogne, ils sillonnaient inlassablement les pistes, se vendant au plus offrant, bataillant pour des Puissants ou pour leur propre compte, selon.

Ces types-là comptaient parmi les plus redoutables guerroyeurs de la planète, alliant vice, puissance et cupidité.

D'ordinaire fondamentalement individualistes, leur réunion attestait d'un filon peu ordinaire.

Tout cela avait évidemment un rapport avec Angel et ses congénères, mais Cavendish ignorait encore lequel.

Prenant Sybille par le bras, l'éclaireur fit demi-tour, retournant auprès de Jag qui reprenait péniblement ses esprits.

Péchant au tréfonds de ses poches un mouchoir rougi du sang qui lui avait giclé par le nez lors de la montée hallucinante du Stuka, Cavendish se pencha sur Jag, fit mine de lui tamponner sa blessure, en profita pour lui glisser quelques recommandations.

— Tu te tais, surtout ! murmura-t-il. Il se passe ici des choses pas bien claires. C'est pas le moment de raconter partout que t'es copain comme cochon avec Angel…

Puis, dans la foulée, il se détourna, découvrant Sybille aux yeux effarés de Jag.

Les présentations furent vite expédiées et le trio prit bientôt la direction du campement. Alors qu'ils longeaient le maigre torrent et que Jag s'agenouillait pour s'asperger le visage d'eau fraîche, une réflexion de la jeune femme le figea.

— C'est quand même une drôle d'idée de poursuivre les Icariens avec un avion, fit-elle remarquer. Où l'aviez-vous débusqué, celui-là ?

Cavendish se racla la gorge. Un rien pouvait faire basculer la situation. Ils étaient sur le fil du rasoir. Heureusement, Jag ne broncha pas, comprenant qu'il ne gagnerait rien à se découvrir.

— Il traînait aux confins des régions du Nord, finit-il par répondre en guignant les réactions de son interlocutrice du coin de l'œil.

Elle haussa les sourcils, interloquée.

— Au Nord ? répéta-t-elle. Je pensais qu'ils s'étaient tous réfugiés dans ces montagnes. Nos guetteurs ne nous ont jamais signalé d'Icarien en dehors de cette zone…

Se voulant dubitatif, Cavendish renifla avant de laisser son regard dévier sur la chaîne de montagnes qui surplombait le maquis.

— Il en reste beaucoup, par ici ? demanda-t-il.

— Une cinquantaine, tout au plus. Nous en avons déjà abattu au moins autant !

Elle se mit à rire sans remarquer la pâleur de Jag et s’adressa à l’éclaireur.

— Pour une fois, tu arrives en retard, brigand ! Mais si les autres sont d’accord, tu pourras participer au bouquet final. Nous avons réussi à les localiser…

Elle tendit la main vers les sommets.

— Tu vois ce plateau entre les deux pics, tout là-haut ? Eh bien, c’est par là qu’ils se terrent. Il y a un véritable dédale de galeries sur le flanc de cette arête. Nous leur donnerons l’assaut demain matin.

Frissonnant, Jag jeta un regard dans la direction indiquée par la jeune femme. Angel était probablement déjà arrivé là-haut, dans les fins rubans de brume, parmi les siens. Pour y mourir ? Jag se fit le serment de ne pas laisser commettre une pareille abomination.

Soudain, il se sentit observé. Sybille le contemplait en souriant, d’un air bienveillant.

Le cœur débordant de haine, il lui rendit son sourire.

*

*   *

La plupart des chasseurs regagnèrent le camp avant la tombée de la nuit.

Certains ramenaient, conservés dans des sacs translucides gonflés de glace, des triangles de matière orangée qu’ils portaient immédiatement à l’intérieur du minuscule bâtiment en dur.

Cavendish, qui ignorait toujours quel genre de festin pouvait bien attirer ici tous ces charognards professionnels, observait discrètement leur manège, se retenant de poser trop de questions.

Il avait tout d’abord échafaudé les hypothèses les plus folles, imaginé une montagne regorgeant de pépites d’or ou de pierres précieuses, protégée par les hommes-oiseaux, ou bien un fabuleux butin enfoui dans ces fameuses galeries, mais l’arrivée des chasseurs l’avait fait changer d’avis. Visiblement, les mercenaires tuaient les hommes volants pour leur prendre quelque chose qu’ils portaient sur eux. Et cette même chose, d’une inestimable valeur à

ce qu'il semblait, était aussitôt traitée à l'intérieur du laboratoire de fortune.

Le délire de Jag, ou ce qu'il avait pris comme tel, lui revint soudain en mémoire. Les images de chasseurs tranchant la tête des semblables d'Angel… Ce que Sybille nommait les « coraux » venait à coup sûr de la tête des hommes-oiseaux.

À ce stade de ses déductions, Cavendish s'interrogea : cette chasse, ce massacre délibéré, il en pensait quoi ? Honnêtement, il avait du mal à trancher.

Un qui n'aimait pas du tout, c'était Jag.

Prostré dans un coin, près du porc sauvage qui tournait lentement au-dessus de la flambée, Jag regardait les chasseurs avec une expression de haine de plus en plus affirmée.

Cavendish commençait à se soucier sérieusement des réactions impulsives de son compagnon, lorsqu'une poigne féroce lui broya l'épaule avant de l'envoyer bouler au sol.

Le Borgne, un colosse au visage couturé et traversé d'une diagonale de tissu noir masquant son orbite évidé, se précipita sur lui et le crocheta par les revers de son manteau.

Cavendish se souvint d'avoir déjà croisé son chemin. Ils avaient eu des mots, certainement, mais la raison lui en échappait.

— Qu'est-ce qui t'a pris, espèce de connard ? rugit le géant. Si tu n'avais pas piqué sur nous avec ta ferraille hurlante, on le descendait à coup sûr, ce merluchon !

— Lâche-le ! intervint Sybille.

— Pas avant de lui avoir cassé la tête ! cracha la montagne de chair. Il nous a fait perdre une proie superbe !

— Nous l'aurons demain, de toute façon, plaida la jeune femme.

Comme le Borgne hésitait, Cavendish lui lança un violent coup de genou entre les jambes. Surpris, le colosse hoqueta, se plia en deux. Alors, bien en ligne, l'éclaireur lui plaça une série de directs au visage qui l'envoyèrent au tapis pour le compte.

Aussitôt, Cavendish le rejoignit, lui collant le talon de sa botte sur la gorge.

— Si vous ne vous étiez pas mis à tirer dans tous les sens, martela-t-il, essoufflé, vous n'auriez pas endommagé notre zinc et c'est nous qui l'aurions eu, ce merluchon comme tu l'appelles !

La face du géant se convulsa.

— Ça faisait un moment que vous l'aviez dans votre trajectoire, siffla-t-il, vous auriez pu l'abattre depuis longtemps…

Tous les regards braqués sur lui, Cavendish trouva instantanément la parade.

— On se contentait de le forcer, déclara-t-il. Sûr et certain qu'il nous aurait emmenés droit jusqu'à sa planque, dans les montagnes. Avec notre avion, il pouvait pas espérer nous perdre. Seulement vous avez tout foutu en l'air avec votre mitraillade !

Convaincus, les chasseurs se détendirent.

— Tu arrives trop tard, ricana Sybille. Leur planque, on l'a découverte hier.

— Je pouvais pas deviner, gronda Cavendish en relâchant sa pression.

Grimaçant de haine, teigneux, le Borgne se releva.

— Ça fait des mois qu'on chasse ! rauqua-t-il. Des mois à parcourir ce pays pourri ! Des mois qu'on traque sans croiser une ville, un hameau, qu'on couche sur la caillasse, qu'on se nourrit de n'importe quoi ! Et toi tu voudrais profiter de nos efforts en débarquant comme ça, au tout dernier carat ? Pas question de partager quoi que ce soit avec toi ni avec ton compagnon !

— Je ne veux rien de ce que vous avez fait jusqu'ici, dit le coureur de pistes. Je demande simplement à être du final. Vous me devez bien ça ; faut pas oublier que vous avez descendu mon zinc !

Des têtes s'inclinèrent et la rumeur se fit approbative, au grand dam du Borgne qui s'éloigna en maugréant.

Un sourire détendit les traits de Cavendish.

Puis il s'aperçut que Jag avait disparu et il grimaça.

*

*   *

La garrigue formait une espèce d’enclave ; de couloir naturel entre deux régions de Chutes.

De chaque côté de cette jetée de broussailles s’étendaient des langues de terre désolée, percée de milliers de cratères creusés par toutes les déjections que le ciel vomissait désormais à un rythme cyclique.

Toute vie y avait pratiquement disparue à l’exception de quelques lichens et d’une multitude d’animaux fouisseurs qui n’avaient pas suivi les migrations massives.

Une partie de la faune s’était cependant réfugiée instinctivement dans la garrigue, entre le maquis et la haute montagne, dans une zone mystérieusement épargnée par les Retombées.

Parmi ces animaux, de dangereux prédateurs, nouveaux mangeurs d’hommes, tels les loups à tête noire, qui vivaient en harde, les Pierreux, à la mâchoire puissante dont la carapace se fondait avec le décor, et une variété de félins à cous nus qui savaient demeurer des jours entiers immobiles, perchés sur des arbres, avant de fondre sur une proie.

Aucune de ces créatures n’auraient eu le courage d’affronter un groupe d’hommes armés. Les Pierreux s’enfonçaient dans le sol tandis que les autres détalaient à la moindre approche des chasseurs.

En revanche, un homme seul constituait leur proie de prédilection.

Jag s’était leurré sur la distance qui séparait le camp de la montagne. Du torrent où s’étaient installés les chasseurs, il avait cru les premiers lacets tout proches. Mais au fur et à mesure qu’il foulait la garrigue, la montagne semblait s’éloigner d’autant. Épuisé par le manque de sommeil, éprouvé par son périple aérien, par le coup qui l’avait sonné lors du crash, par le sang perdu à cette occasion, il ne parvenait pas à se rendre compte qu’il était en fait victime d’une illusion d’optique.

Obnubilé par le désir de prévenir Angel et les siens du danger qui pesait sur eux, il avançait porté par l’énergie du désespoir, taillant les ronces avec son poignard.

Son instinct émoussé, il faillit se faire surprendre par un vieux Pierreux tapi entre deux rochers. Prenant l’animal pour un éboulis, il

avait déjà pris son élan pour le franchir d'un bond, lorsque le Pierreux se dressa, ouvrant une gueule béante hérissée de crocs acérés.

Les terribles mâchoires se refermèrent avec la violence d'un piège à loups et Jag sentit passer sur lui le souffle fétide du prédateur. À quelques centimètres près, il lui abandonnait une jambe !

Éberlué, le cœur battant la chamade, Jag esquissa une prudente retraite. C'était la première fois qu'il se trouvait confronté à un Pierreux et il ne savait ce qui était le mieux, de la fuite ou de l'affrontement.

L'animal semblait tirer son essence du minéral, dont il savait parfaitement assimiler la structure pour la rendre mobile.

À première vue, il ne présentait d'autres points faibles que ses énormes yeux exorbités à demi recouverts d'une taie translucide parsemée de moisissures et de boue séchée.

Les gigantesques pattes du Pierreux surgirent à leur tour de la terre, trois doigts et un ergot armés de griffes monstrueuses qui éventraient la garrigue comme le soc d'une charrue.

D'ordinaire, pour se nourrir, les Pierreux tiraient partie des avantages que leur conféraient leur parfaite immobilité et leur incroyable mimétisme. À demi enfouis, la gueule entrouverte, ils engloutissaient tout ce qui passait à leur portée, lombrics, taupes, stellions, spalaxs, ravets, viandeux fouisseurs, larves, bref tout ce qui bougeait.

Mais son appétit féroce était aux antipodes des proies de faible ampleur qui constituaient son ordinaire.

Il devait cependant essentiellement compter sur l'effet de surprise pour capturer un gibier plus conséquent car son invulnérabilité et son effroyable puissance étaient contrariées par une lenteur séculaire, par ce combat permanent qu'il livrait contre la léthargie provoquée par le minéral qui formait l'essentiel de ses molécules.

Devant Jag, la gueule du Pierreux s'ouvrit à nouveau.

Bloqué, il décida de contourner l'obstacle.

C’est à ce moment qu’il s’aperçut qu’il était flanqué d’une meute de loups noirs squelettiques. À gauche, à droite, leurs yeux dorés brillaient comme des pépites dans les lueurs du couchant.

CHAPITRE X

Sybille fut la seule parmi l'assistance à remarquer l'absence de Jag. Assise en tailleur au pied de la falaise, elle mordit à pleines dents dans son cuisseau dégoulinant de graisse chaude, cracha au loin un morceau de croquant avant de poser son regard sur Cavendish.

— Où est passé ton ami ? demanda-t-elle doucement.

L'éclaireur s'était préparé à cette question. Pour lui, il ne faisait aucun doute que Jag était parti droit vers la montagne, vers Angel, mais cette réponse, il était obligé de la garder pour lui.

Désarçonné par les yeux fixes de la jeune femme, il hésita un moment avant de hausser les épaules.

— C'est un garçon bizarre, marmonna-t-il. Il aime bien se balader tout seul, faire le point sur son existence. La chasse, c'est pas son fort. En fait, c'est surtout un rêveur.

Conscient qu'il s'enlisait, il balança brusquement la côte de porc sauvage qu'il grignotait, s'essuya les lèvres d'un revers de manche et se rapprocha tout près de son interlocutrice.

— Si on parlait plutôt de nous ? murmura-t-il.

— De nous ? s'étonna la fille, l'œil malicieux.

— Toi et moi, dit Cavendish en glissant sa main sur le dos nu de Sybille.

Elle rejeta sa longue chevelure dorée en arrière, dans un mouvement qui la mettait en valeur. Sa poitrine se gonfla et les cartouchières s'écartèrent, laissant entrevoir ses seins fabuleux.

Devant un tel spectacle, Cavendish connut une saute de tension. Nul besoin, cette fois, d'alcool de racines pour lui donner fougue et

vigueur.

— Toi et moi, tiens donc, répéta la jeune femme en le regardant du coin de l'œil.

— J'ai jamais cessé de penser à toi, souffla Cavendish qui l'avait pourtant irrémédiablement rayé de ses pensées le lendemain de leur seule et unique rencontre.

Ce disant, il l'enlaça et commença à lui picorer le cou de petits baisers mais elle le repoussa doucement.

— Tu ne t'inquiètes pas de ton ami ?

Cavendish se renfrogna, dépité, furieux.

— Il t'intéresse tant que ça que tu es toujours à le mettre entre nous ? gronda-t-il. D'accord, il est plus jeune que moi, et mieux tourné aussi, mais c'est moi qui suis là ! Maintenant, si ça te démange tant que ça, tu le trouveras bien en train de traîner près du torrent !

Le sourire triomphant de la jeune femme apprit à l'éclaireur qu'il avait parfaitement manœuvré. Il passait pour un jaloux. Ravie, elle se rapprocha, rechercha le contact de Cavendish, provocante, les yeux flambants.

Ils s'embrassèrent avec une telle fougue que leurs dents se heurtèrent. Fiévreuses, les mains du coureur de pistes repartirent à la découverte de ce corps magnifique dont elles n'avaient conservé aucun souvenir.

L'affaire prenait tournure lorsque Sybille se dégagea.

— Attends ! supplia-t-elle.

Chaud comme un volcan en éruption, Cavendish fronça les sourcils.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? grogna-t-il vraiment dépité cette fois.

Sans rien dire, Sybille dégagea de la ceinture de son short de cuir une minuscule fiole pleine d'un épais nectar mordoré.

— Consommation personnelle, feula la beauté blonde en clignant de l'œil.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda l'éclaireur, intrigué.

Voyant la jeune femme plisser le front, Cavendish comprit instantanément qu’il venait de commettre une erreur. Visiblement, il n’était rien censé ignorer du mode d’utilisation de ce produit huileux. Dans la foulée, il fit le rapport entre le laboratoire, les « coraux » prélevés dans le crâne des hommes-oiseaux, et le contenu de cette mominette. Mais il était trop tard pour gommer le soupçon dont l’aile venait d’effleurer le visage de Sybille.

— Tu veux vraiment prendre ça ? se reprit l’éclaireur.

— Mêler les corps et les esprits, répondit la fille d’une voix rauque, c’est l’étreinte totale ! Ça te déplaît ?

— Penses-tu ? marmonna Cavendish en fixant la fiole d’un œil méfiant.

C’était donc pour ça que les chasseurs massacraient tout un peuple… Pour fabriquer un hallucinogène, une saloperie de drogue !

Curieux et circonspect, il observa sa compagne tandis qu’elle déposait une goutte d’huile sur le dos de sa main, avant d’en humer longuement l’arôme.

Comme elle lui tendait la fiole, Cavendish ne put que l’imiter. Le parfum qui s’en dégageait était capiteux, lourd, entêtant, un peu comme celui des grosses fleurs mauves qui poussaient dans toute la région des Longues Vallées.

Puis, subitement, l’éclaireur fut pris d’un étrange vertige. L’eau du torrent proche scintilla d’un éclat insoutenable tandis que le paysage se mettait à tournoyer avec une majestueuse lenteur.

D’un coup de langue, Sybille happa la goutte d’huile et se rapprocha de son partenaire, câline, follement désirable. Tenant à lui plaire, Cavendish lécha à son tour la perle auburn.

Alors, son crâne se disloqua.

Le flash fut terrifiant et son esprit se retrouva éparpillé aux quatre points cardinaux.

*

*   *

Les loups attendaient patiemment leur heure.

Certains, insolents, s’étaient même couchés sur le sol, fixant leur proie en poussant des gémissements qui ressemblaient à s’y méprendre à des rires moqueurs. D’autres, moins dolents, plus nerveux, tournaient sans cesse en rond, les babines dégoulinantes de bave.

Leurs yeux de braise braqués sur lui, Jag réfléchissait intensément. Il avait remarqué que le Pierreux, pratiquement rivé sur place, était en revanche capable de mouvoir très rapidement sa tête articulée sur un long cou de tortue. Ainsi, sans se remuer d’un millimètre, cette espèce de sphinx pouvait gober la plus vive des proies dans un rayon de pas loin de dix mètres. En fait, il suffisait de respecter cette distance pour échapper au danger.

Seulement, insensiblement, tapis sur le sol, les loups noirs progressaient, pas vraiment affolés par le poignard que Jag agitait de temps à autre pour les tenir à leur place.

Curieusement, face au véritable danger, Jag se sentait mieux. De fortes giclées d’adrénaline couraient à présent dans ses veines, effaçant tous les stigmates de la fatigue.

Soudain, le Pierreux s’ébranla.

Un grondement monta des profondeurs lorsqu’il s’arracha de la gangue de terre qui le recouvrait jusqu’à mi-poitrail, et il commença à avancer dans un ralenti fabuleux, ses pattes glissant sur le sol inégal, comme actionnées par des bielles invisibles. En le voyant, Jag pensa à la locomotive de l’Empire Mouvant (4). Le Pierreux progressait de la même façon, mécaniquement, mû par une force irrésistible que rien ne saurait entraver.

Surpris, les loups se dressèrent, oreilles pointées.

Également dérouté, Jag faillit se laisser surprendre. Le fabuleux animal n’avançait pas vite, mais il avançait tout de même et la gueule du monstre fondit bientôt sur Jag.

D’un fantastique saut périlleux arrière, il parvint à se dégager, échappant in extremis aux mâchoires broyeuses qui se refermèrent sur le vide, exhalant un souffle fétide, répandant alentour une puanteur difficilement supportable.

Pris en tenaille, coincé entre des loups faméliques pathologiquement couards que le nombre rendaient aventureux et ce monstre de cauchemar, Jag connut un moment de panique. Un bref instant, il fut tenté d'abandonner, de rester là, immobile, une poignée de secondes, à attendre que la mort se saisisse de lui. Mais l'image d'Angel livré au fanatisme des chasseurs lui apparut et il retrouva toute sa pugnacité.

Jetant un bref regard autour de lui, il entrevit une ébauche de solution. Remettant son couteau dans sa gaine, il ramassa une longue perche de bois noueuse qui faisait bien deux fois sa hauteur, s'en servit comme certains guerriers se servent d'une hallebarde, en la faisant mouliner autour de lui, par-dessus sa tête, en se déhanchant comme les danseuses scénites des sables, fouettant l'air jusqu'à le faire chanter.

Simultanément, il recula de quelques maigres pas, obligeant les loups à l'imiter.

Puis, mesurant la distance qui le séparait du Pierreux, la jugeant suffisamment importante, il stoppa sa prestation de derviche tourneur, assura la perche entre ses mains, l'équilibra vivement, s'élança, face au moloch.

Il avait décidé de franchir le Pierreux comme on passe un mur ou un cours d'eau tumultueux.

Prenant de la vitesse, arrachant le sol d'une course incisive, il arriva droit sur la gueule béante du Pierreux qui n'en croyait pas sa chance, pénétra dans son rayon d'action, dans le nuage pestilentiel et chaud de son haleine.

Puis, au tout dernier moment, il planta sa perche improvisée dans une faille du terrain, donna un violent coup de reins, s'éleva au-dessus de la bête qui l'attendait toujours au sol, confiante.

Arrivé au point culminant de son envolée, Jag hurla, savourant déjà son triomphe, lorsque sa perche improvisée, minée par le soleil, se rompit net.

Privé de point d'appui, il chuta comme une pierre, tomba en plein sur la tête du Pierreux, ventre le premier, dans un impact qui lui cisailla le souffle.

Alors, pétri de réflexes, vivement, avant que d'être désarçonné, il se saisit de son poignard et le planta dans l'œil droit du monstre.

Un geyser d'humeur, de gélatine sanguinolente s'échappa alors dans un sifflement gazeux, éclaboussant la nature loin devant, douchant les premiers rangs de la harde de loups qui se tenaient pourtant à bonne distance.

Un épouvantable barrissement s'éleva alors, ébranlant toute la garrigue.

Sans attendre, Jag brandit son arme, l'enfonça dans l'autre globe.

Totalement aveugle, folle de douleur, la bête ne s'appartint plus. Elle poussa un hurlement qui dut s'entendre jusqu'aux lointaines régions du Nord.

Son cou ridé se détendit et sa tête se projeta en arrière comme une catapulte.

Éjecté, Jag fendit l'air comme un obus.

Enfermé à jamais dans un univers de ténèbres, écrasé par la souffrance, le vieux Pierreux se propulsa en avant, comme libéré d'un joug de plomb.

Surpris par cette soudaine vélocité, les loups s'éparpillèrent dans les broussailles. Le mâle dominant, pas assez rapide, fut happé par les mâchoires géantes, réduit en l'espace d'un claquement en une charpie rougeoyante.

Aveugle, indifférent à tout ce qui n'était pas sa douleur, le Pierreux continuait d'avancer, tel un pachyderme amputé, rampant sur ses moignons, traçant dans le maquis une autoroute d'agonie.

Évanoui, recroquevillé au pied de la montagne, Jag rêvait à une inaccessible Terre Promise.

*

*   *

Cavendish flottait.

Loin de son corps-prison dont il avait franchi les barrières, loin d'un monde étriqué où les humains s'agitaient vainement.

Il pouvait désormais s'envoler, entrer en contact avec le cosmos, flirter avec l'esprit chagrin des limbes, comprendre le pourquoi du passé et du devenir, se fondre, se disperser, puis réintégrer soudain sa propre enveloppe pour se laisser emporter par les vagues successives du plaisir et s'immiscer jusque dans l'esprit de Sybille.

Il devint alors femme, chasseresse, tour à tour soumise et dominante. Il remonta jusqu'aux balbutiements du monde, jusqu'au Néant où perçaient déjà d'imperceptibles soupirs de vie, jusqu'au non-être et jusqu'au grand tout.

Il plongea de l'infini à l'infiniment petit, se pénétra des printemps, des hivers, sauta par-dessus les queues de comète, glissa dans les trous noirs et participa à la naissance des continents.

Il assista au Début et à la Fin.

Puis tout bascula et il fut le premier homme, le noyau génétique, le premier maillon de l'interminable chaîne, le père de tous les hommes.

Il fut Dieu.

Et alors, la plus microscopique de ses paupières s'entrouvrit pour voir Sybille, debout près de sa misérable écorce charnelle, qui hurlait aux chasseurs :

— Emparez-vous de lui !

Vacillant, grimaçant de vertige, Cavendish se redressa péniblement.

Une demi-douzaine de chasseurs l'entouraient, menaçants, dont le Borgne dont le regard luisait de haine.

— Ils ont partie liée avec les Icariens ! siffla Sybille. Son ami est parti les prévenir, ils vont filer !

— Je le savais ! triompha le Borgne en soulevant Cavendish de terre comme une simple poupée de chiffons.

L'éclaireur eut une moue infantile.

— Ah, le savoir, c'est la clé de l'univers, murmura-t-il, extatique.

Râlant, le Borgne le tira hors de la tente où le couple s'était réfugié, l'envoya bouler près du feu de camp.

— Ce connard est encore sous l'effet du corail ! maugréa-t-il. Je vais lui rôtir les couilles et les lui faire avaler ! Ça lui remettra les

idées en place !

Incapable de réaction, Cavendish accepta cette dernière éventualité avec sérénité. Il ne désirait qu'une chose, une seule : qu'on lui accorde encore une gouttelette de cette huile magique afin qu'il puisse à nouveau s'éparpiller dans le cosmos.

Un mauvais rictus accroché à sa face cauchemardesque, le Borgne s'empara d'une hachette, s'approcha du coureur de pistes. Qui souriait, béat.

— On aura tout le temps de s'occuper de lui après, lança Sybille, pour l'heure, il faut rattraper l'autre !

Décidé, le colosse tordit la bouche.

— Non ! Je vais m'en charger tout de suite ! Ça ne prendra pas bien longtemps ! rugit-il.

La jeune femme lui retint le bras.

— Tâche de voir un peu plus loin que ta vengeance, martela-t-elle. Ce type est comme nous tous, guidé par l'intérêt. C'est donc qu'on le paye pour protéger les Icariens. Il serait bon de savoir ce qui se cache là-dessous. Son employeur pourrait devenir le nôtre…

C'était une remarque pertinente et elle emporta l'adhésion des chasseurs. Abandonnant sa hachette à regrets, il crocheta l'éclaireur par le cou et le souleva jusqu'à son visage.

— Tu ne perds rien pour attendre, gronda-t-il. C'est juste un petit contretemps. On rattrape ton copain et on revient…

Sous lui, Cavendish souriait toujours. Sur un organisme vierge, l'effet du corail tardait à se dissiper.

Écœuré, le Borgne le laissa retomber. Des chasseurs le traînèrent alors près du torrent, l'attachèrent aux puissantes racines d'un saule rampant.

Là, Cavendish se perdit dans la contemplation du cours d'eau, émerveillé par les rebonds du fluide sur les galets.

Son sourire se gomma lorsque la meute des chasseurs se lança dans la garrigue, à la poursuite de Jag.

CHAPITRE XI

Portant la main à son front, Jag constata que sa blessure s'était rouverte. Essuyant le sang d'un revers de manche, il jeta un long regard alentour. La garrigue était déserte. Les loups avaient filé. Quant au Pierreux, il devait agoniser dans un coin.

Lentement, il se remit debout, fit jouer ses muscles un à un. Apparemment, il n'avait rien de cassé. Juste une douleur sourde dans l'épaule droite, sans plus.

Il se réjouissait déjà de sa chance lorsque le sol se mit à tanguer sous ses pieds. À tel point qu'il dut s'appuyer contre le tronc d'un arbre mort pour conserver son équilibre. Il avait eu la vie dure, ces dernières heures. Deux traumatismes crâniens et l'aphrodisiaque du vieux Gary avait entamé sa résistance. Il se sentait soudain plus faible qu'un nouveau-né. Il leva alors les yeux, grimaça de dépit. La montagne lui sembla immense, inaccessible. Une vague de découragement le submergea. Jamais il n'aurait la force de parvenir là-haut.

Puis, de nouveau, l'image d'Angel s'imposa, balayant sa torpeur, et il se lança dans les premiers lacets de l'ascension, mécaniquement.

Chaque pas voyait la pente s'accentuer. Le souffle court, les jambes lourdes, il dut bientôt s'accorder une pause. Puis une autre encore. Une fois assis, il devait lutter contre le sommeil. Ses paupières se fermaient malgré lui, l'engourdissement le gagnait, et sa tête tombait en avant, dodelinant d'une épaule à l'autre. Il avait alors un sursaut bénéfique qui le tirait de sa léthargie et il en profitait pour repartir, jurant de ne plus s'arrêter, sachant qu'une nouvelle halte avait toutes les chances de lui être fatale.

Tapie en amont du sentier, une panthère à cou nu le regardait s’approcher.

C’était un spécimen magnifique, unique rescapé de toute une portée broyée par la chute d’un gigantesque astéroïde.

Nul ne savait quelle mystérieuse imprégnation génétique avait doté cette variété de félin d’un cou nu, lisse, curieuse collerette de peau rosâtre tranchant dans l’uniformité d’une épaisse fourrure plus noire que l’onyx.

Mais l’époque n’était plus aux dissertations zoologiques. On ne savait qu’une chose : ce genre de félin n’hésitait jamais à attaquer. Et lorsqu’on avait le malheur d’en apercevoir un exemplaire, il était généralement trop tard pour lui échapper.

Malgré la terrible lassitude qui l’accablait, Jag sentit la présence du fauve. Brusquement, il se sentit observé. Sa main glissa alors vers la gaine de son poignard, se referma sur le vide. Durant son vol plané, il avait perdu son couteau et ne s’en était pas inquiété lorsqu’il avait recouvré sa lucidité. C’était bien là la preuve de sa fatigue. En temps normal, jamais il n’aurait repris son chemin sans s’assurer de la présence de son arme.

Hésitant, il jeta un regard en arrière. Devait-il faire demi-tour, s’en retourner au pied de la montagne, rechercher de quoi se défendre ?

En contrebas, des nappes de brume grise commençaient à noyer la garrigue. C’était la nuit qui tombait. Dans ces régions de Chutes, la nuit ne tombait pas, elle montait. Sourdant du sol, des écharpes d’obscurité s’étalaient, sinueuses, rampantes, se rejoignaient, s’entremêlaient jusqu’à former un tapis dense, quasi compact, qui s’élevait graduellement jusqu’aux nuées. C’était un phénomène bizarre, extraordinaire, qui donnait lieu à des observations extravagantes. C’est ainsi qu’il arrivait un moment où l’on avait le corps pris par les ténèbres alors que la lumière du jour vous ruisselait encore jusque sur les épaules. C’était drôle au début puis la quotidienneté gommait l’intérêt et l’on n’y faisait même plus attention.

Dans sa situation, Jag se moquait du phénomène, partagé qu’il était entre le désir de poursuivre à tout prix son ascension, et le danger qu’il y avait à le faire totalement désarmé.

Finalement, il décida de continuer vaille que vaille. Il n’avait que des amis là-haut. Et comme armes, il avait ses mains.

Un long frémissement parcourut le corps luisant de la panthère. Son gibier venait de s’immobiliser. Il était encore trop loin pour qu’elle espère le cueillir d’un seul bond, mais suffisamment proche pour qu’elle se décide à se glisser hors de son abri.

Le rugissement sourd qui fusa de sa gorge pétrifia Jag.

Voyant la longue silhouette noire se détacher de la muraille et fondre sur lui, il plongea instantanément, roula vers le ravin.

Surprise, la panthère ne put que lui déchirer le gras de la cuisse en feulant de rage.

Serrant les dents sous la douleur, Jag boulait vers le ravin, griffant la terre pour ralentir sa chute, s’agrippant à des faisceaux de racines sèches qui cédaient sous la traction.

À la toute dernière seconde, alors que le vide s’ouvrait sous lui, sa main happa la base d’un lierre arborescent et il resta ainsi suspendu, se balançant au-dessus du néant, deux mètres sous l’arête du précipice.

Là-haut, la panthère revenait…

*

*   *

Seuls, un chasseur, qu’une vilaine entorse à la cheville avait empêché de participer à la poursuite, et le chimiste, un homme en blouse blanche, au teint souffreteux, aux cheveux longs et sales, seuls ces deux hommes donc étaient restés au camp.

Cavendish avait eu tôt fait de vérifier la solidité de ses liens. Ni les cordes torsadées de métal souple ni les épaisses et denses racines du saule rampant ne lui autorisaient le moindre espoir d’évasion. En fait, il ne s’était jamais bercé d’illusions. Ces chasseurs connaissaient leur ouvrage et le fait qu’ils n’aient pas jugé utile de le laisser sous l’empire d’un gardien en disait long sur leur confiance.

Car le boiteux qu’ils avaient laissé derrière eux n’était en aucun cas assigné à cette charge. Il se moquait éperdument de l’éclaireur

et ne se donnait même pas la peine de lui jeter un coup d'œil de temps à autre. Accroupi près du feu qu'il entretenait sans trop de zèle, il poursuivait son repas, découpant de la pointe de son couteau des lambeaux de viande qui adhéraient encore au gigot du porc sauvage.

Cavendish le héla.

— Qu'est-ce que tu veux ? grogna le chasseur, le menton dégoulinant de graisse.

— J'ai faim ; ça fait plusieurs jours que j'ai rien avalé.

— Fallait te forcer, rigola l'autre.

— Je la ressortirai, celle-là. Bon, trêve de plaisanterie, il y a bien quelque chose pour moi, non ?

Le boiteux haussa les épaules.

— Tu tiens à mourir le ventre plein ? ricana-t-il.

— Une côte de porc sauvage arrosée d'un bon verre de gnôle, ça peut aider à franchir le pas, répliqua Cavendish.

Le chasseur prit le temps de la réflexion. Après tout, il n'avait rien contre l'éclaireur. Il avait même apprécié la correction qu'il avait infligée au Borgne, ce gros prétentieux qui entendait penser pour tout le monde ; mais d'un autre côté il ne pouvait pas pactiser avec l'ennemi de ses intérêts. Quoique… Que demandait-il après tout ? De quoi se remplir la panse, rien d'autre.

Le chasseur découpa une basse-côte, se leva en grimaçant et boitilla jusqu'au quémandeur. La vue des poignets entravés le fit hésiter.

— J'ai besoin que d'une main, l'encouragea l'éclaireur. Pour le reste, je me débrouillerai.

Le chasseur secoua la tête.

— J'ai vu comment tu as envoyé le Borgne sur son cul, lui rétorqua-t-il en s'accroupissant à son côté. Même d'une seule main il ne te faudrait pas longtemps pour te débarrasser de moi.

— Si tu le dis, soupira Cavendish en masquant difficilement sa déception.

Puis il mordit à belles dents dans la côte de porc que le chasseur lui tendait.

— Pourquoi tu me regardes comme ça ? s'inquiéta-t-il au bout d'un moment, agacé de sentir le regard de l'autre rivé sur lui.

— C'est que je me pose des questions à ton sujet, avoua le boiteux.

— Ah oui ? Dis voir un peu ?

— Je me demande comment on peut défendre cette colonie d'hommes-oiseaux ? Tu les as vus de près ? Ils n'ont pas d'yeux et la plupart de ceux que j'ai descendus n'avaient ni bras ni jambes ! Même entre eux, ils se ressemblent pas !

— Ce sont des mutants, dit Cavendish. Ils sont en pleine évolution.

L'autre eut un ricanement.

— Tu parles d'une évolution ! Ils savent même pas parler et sont même pas foutus de se défendre. Ça te plairait, toi, que ta femme accouche d'un truc pareil ?

— J'ai pas de femme.

— Moi non plus mais c'était façon de dire. Moi, je suis pour qu'on les abatte tous, avant qu'ils nous envahissent et qu'on soit plus chez nous !

Cavendish hocha longuement la tête.

— Moi aussi, dit-il.

Le chasseur fronça les sourcils.

— Comment ça ?

L'éclaireur tendit le menton.

— Je peux continuer à manger ?

— T'es pour qu'on les abatte et tu les défends ? insista-t-il en cédant à la demande de son interlocuteur.

Cavendish prit le temps de bien mâcher avant de répondre.

— Ce que je pense ne compte pas, dit-il. Je suis payé pour les protéger. Mon intérêt passe avant mes convictions.

Une lueur traversa le regard du boiteux.

— J'ai soif ! fit alors Cavendish.

La contrariété se peignit sur les traits du chasseur.

— Ce sera tout ? grommela-t-il en décrochant de sa ceinture une gourde métallique.

L'éclaireur but à longs traits avant de se laisser aller en arrière, apparemment rassasié.

— Cher ? demanda alors le chasseur.

— Quoi ? sursauta Cavendish.

— On te paye cher pour protéger les Icariens ?

— Beaucoup plus que tu ne toucheras jamais, soupira-t-il. Plus que si tu devais ramasser tout l'argent de la vente des coraux pour ton seul compte.

L'autre resta muet, bouche ouverte. Ses yeux s'étaient illuminés et on pouvait lire le calcul sur son visage.

— Et qui te paye si bien que ça ? demanda-t-il une fois revenu de ses supputations.

Cavendish eut un haussement d'épaules.

— Je vois pas bien l'intérêt de révéler des noms. Chacun à ses filières. De toute façon, les dés sont lancés, non ?

Le boiteux plissa les yeux, soudain soupçonneux.

— C'est du bluff ! Tu cherches à m'embrouiller !

— Pourquoi je ferais ça ? Tes confrères vont rejoindre mon ami, les hommes-oiseaux seront exterminés, le Borgne me tuera sûrement à son retour. Je vois pas vraiment ce que je gagnerais à te mener en bateau. De toute manière, les vingt sacs d'or seront perdus pour tout le monde.

— Vingt sacs d'or ! hoqueta le chasseur. Tant que ça ? Tu aurais touché vingt sacs d'or si tu avais réussi ?

— J'ai touché vingt sacs d'or, rectifia Cavendish l'air absent. C'était un acompte…

Puis, comme il sentait son interlocuteur à point, il ajouta machinalement :

— Ce serait bête que tout ça soit perdu. Puisque tu m'as bien traité, je vais te faire un cadeau. Il y a deux fontes pleines d'or dans l'avion. Une carabine aussi. Tout est à toi. Tu verras que je ne suis pas un menteur.

Ébranlé, le chasseur resta un moment en suspens, comme s'il cherchait à discerner le vrai du faux. Puis, se décidant subitement, il claudiqua jusqu'au sentier qui menait à la carcasse du Stuka.

Cavendish le regarda disparaître en souriant. La nuit montait doucement. Dans le ciel toujours bleu, les étoiles luisaient.

Il aurait donné n'importe quoi pour fumer un médianitos.

*

*   *

Le fauve observa un instant sa proie avant de se coucher au bord du ravin et, tel un chaton jouant avec un bouchon, de balancer de sérieux coups de patte vers sa victime.

Heureusement, ses griffes effleuraient tout juste les mains de Jag. Malgré sa situation des plus précaires, il poussa un soupir de soulagement en constatant que la panthère ne pouvait l'atteindre sans risquer de basculer à son tour.

Mesurant sans doute l'inanité de ses efforts, elle modifia sensiblement sa tactique en s'amusant à gifler l'arbre-lierre pour déstabiliser sa victime. Elle ne parvint qu'à déchirer la moitié du feuillage sans jamais vraiment ébranler le tronc.

Alors, par ennui ou lassitude, elle abandonna son manège et entreprit de se lécher les pattes, comme si elle venait de les salir.

Coincé, Jag jeta un regard en contrebas. Un frisson lui parcourut l'échine. Il n'avait aucune chance de s'en tirer autrement qu'en remontant. Il surplombait deux cents mètres de vide et au pied de cette vertigineuse falaise s'étendait, en guise de terrain d'atterrissage, un matelas de rocs, d'éboulis aux arêtes saillantes.

La patience des panthères étant quasiment sans limites, Jag se vit très mal parti. De plus, les muscles de ses épaules, de ses bras, commençaient à lui faire mal. Se balançant, il changea de position pour se soulager des crampes insupportables qui lui sciaient les avant-bras.

Ayant fait le tour de ses possibilités, Jag en fut réduit à tenter d'effrayer l'animal en poussant de terribles coups de gueule.

En vain.

Effectivement, la panthère ne bougea pas d'un pouce, en rien effrayée, pas même surprise. Manifestement, elle s'apprêtait à passer la nuit au bord du précipice, ne laissant d'autre choix à Jag que la chute.

Ce dernier s'engourdissait. Les muscles noués en boules de pure douleur, il finirait par lâcher prise sans même s'en rendre compte.

CHAPITRE XII

L'or devait être un remède antidouleur souverain car le chasseur ne boitait presque plus en regagnant le campement. Dans ses rétines enfiévrées demeurait encore imprimé l'éclat du métal précieux.

C'est avec un certain respect qu'il se rapprocha de Cavendish.

— Tu disais vrai, admit-il en montrant son butin, j'ai bien trouvé les deux fontes et la carabine. Il y avait même un vieux tout recroquevillé, plus mort qu'une charogne.

— On était trois, au départ, le renseigna l'éclaireur qui feignait d'être assoupi.

— Au début, en voyant toute cette robinetterie, j'ai cru que tu t'étais payé ma tête… C'est pas courant de voir de l'or dans cet état-là.

Cavendish eut un haussement d'épaules.

— À cheval donné, il ne faut pas regarder la denture, souffla-t-il. Enfin tout est pour le mieux, tu es récompensé.

Le chasseur écarquilla les yeux. À ce tarif-là, il aurait vendu une côte de porc sauvage et un verre de mauvais brûle-gueule tous les jours.

— Et les autres ? ne put-il s'empêcher de demander.

Cavendish prit un air ennuyé.

— Les autres ?

— Les sacs d'or qui restent, expliqua le boiteux. Qu'est-ce qu'ils vont devenir ? Qui va en hériter ?

L'éclaireur gonfla les joues, détourna les yeux, comme si cela n'était plus de son ressort.

— Qu’est-ce que j’en sais, fit-il. Peut-être mon ami, s’il s’en sort.

Le chasseur secoua la tête, fébrile.

— C’est impossible, s’écria-t-il, il ne peut pas s’en tirer ! La garrigue grouille de prédateurs affamés qui sortent avec la nuit. Un homme seul n’a pas la moindre chance d’atteindre le pied de la montagne, à ces heures. Et puis mes compagnons sont à cheval, ils auront tôt fait de le rattraper, de toute façon !

— Dans ce cas, soupira le coureur de pistes, l’or ira à celui qui le découvrira. À moins qu’il demeure enterré jusqu’à la fin des temps…

Une grimace de dépit chiffonna le visage du chasseur. Il jeta un œil autour de lui, vit comme s’il le découvrait le campement, avec ses tentes humides et ravaudées, la flambée agonisante, le cabanon où œuvrait le chimiste… Il songea à son entorse qui l’empêcherait de participer à l’assaut, à l’heure du partage où, selon le code, on lui défalquerait le montant de ses jours de « convalescent ». Qu’allait-il grappiller sur cette expédition ?

— C’est loin d’ici ? interrogea-t-il.

Comme Cavendish le regardait sans comprendre, il ajouta :

— L’endroit où vous avez enfoui les autres sacs ?

L’éclaireur gonfla les joues.

— À trois jours de là, environ. Vers le nord.

Le boiteux hésita une seconde. On le sentait sur des charbons ardents. Puis, jetant des regards fous autour de lui, il se décida brusquement.

— Si je te délivre, on partage ? Proposa-t-il.

Cavendish se redressa en grimaçant, l’air absorbé.

— Mieux vaut avoir la moitié de vingt sacs d’or que rien du tout, admit-il après un instant de réflexion. Mais dis-moi, tes collègues vont pas se lancer à nos trousses ?

Le chasseur secoua négativement la tête.

— Si nous partons maintenant, ils renonceront. Ils ont l’assaut demain matin et ensuite ils partent vers les Villes Basses, à l’opposé. Ils ont du travail par là. Jamais ils prendront le risque de nous courir derrière. Ça n’aurait pas de sens. Ils ne savent pas, pour l’or.

— Dans ce cas, nous sommes associés, sourit Cavendish.

Nanti d'une espèce de sécateur, le chasseur ne tarda pas à trancher les liens de l'éclaireur. Tout surpris d'être passé si facilement de l'autre côté de la barrière, il restait néanmoins prudent, ne tenant pas à se faire surprendre, jetant de fréquents regards sur la porte du labo de fortune.

Mais le danger vint d'où il ne l'attendait pas, par le biais de la botte de Cavendish qui lui télescopa le menton avec une violence inouïe.

Sonné, il tituba tandis que l'éclaireur se relevait d'un bond et l'envoyait au tapis pour le compte, d'un terrible shoot à la tempe.

— Je partage jamais rien avec personne, à moins d'être vraiment obligé, cracha-t-il en le regardant s'affaler. Et surtout pas avec des minables dans ton genre !

Puis il se pencha sur le corps inanimé, s'empara de la minuscule fiole d'huile corallienne que l'autre portait à sa ceinture, et la plantant entre ses dents il lui en fit avaler le contenu.

Avec une seule et malheureuse goutte, Cavendish s'était senti le maître du monde, alors là…

— L'univers est à toi ! ricana-t-il en se relevant. Fais de beaux rêves, connard !

*

*   *

Un bruit de cavalcade sortit Jag de la torpeur mortelle qui l'engourdissait.

Alertée elle aussi, la panthère s'était levée, le museau tournée vers la garrigue. Inquiète, elle se mit bientôt à aller et venir au bord du précipice, feulant d'une rage contenue.

Prêtant l'oreille, Jag évalua la troupe à une quinzaine de cavaliers. Les chasseurs, certainement. L'assaut n'étant prévu que pour l'aube prochaine, c'était donc après lui qu'ils en avaient. Sa disparition avait dû éveiller les soupçons. En tout cas ils arrivaient.

Au-dessus de lui, la panthère s’agitait de plus en plus. Elle se pencha, lui jeta un regard furieux, poussa un terrible rugissement et, en trois bonds, disparut dans la montagne.

Momentanément tiré d’affaire par ceux qui en voulaient à sa vie, Jag se laissa pendre, histoire de bien détendre tout l’ensemble de ses muscles, puis d’une vive traction bien supportée par le végétal, il se hissa sur le rebord, prudemment, s’assurant que le félin avait bien renoncé.

Bientôt sur la terre ferme, il s’élança d’une foulée courte et rageuse, sans s’accorder de temps de récupération, le regard obstinément fixé sur le sentier escarpé.

Insensiblement, le sentier s’amenuisait, devenait trop étroit et trop raide pour qu’on puisse l’escalader de front.

Bien qu’ils se déplacent à cheval, les chasseurs ne regagneraient plus rien sur lui.

Aiguillonné par cette constatation, Jag força l’allure, oubliant fatigue et douleurs, ivre d’un nouvel espoir.

Au détour d’un virage, il aperçut les plateaux que Sybille avait indiqué à Cavendish.

Une corniche en colimaçon en autorisait l’accès.

Jag se frotta les mains. Là, les chasseurs se verraient contraints d’abandonner leurs montures. De plus, cette corniche n’offrait aucune garantie. Celui qui s’y aventurerait serait une cible idéale pour un tireur embusqué.

Jag regretta d’être parti sans arme à feu. S’il avait su. Le camp en regorgeait. Mais il avait voulu un départ discret. Voler un fusil représentait un risque. Et lui tenait à passer inaperçu.

De toute façon il était trop tard pour se perdre en regrets !

Au fur et à mesure de son ascension, Jag comprenait que les hommes-oiseaux, les Icariens comme les appelaient les chasseurs, aient choisi ce site pour refuge. La position était aisément défendable et il était difficile d’y progresser sans se faire immédiatement repérer par un guetteur éventuel.

À ce stade, Jag s’interrogea sur le bien-fondé de sa démarche car il apparaissait comme évident que les chasseurs ne surprendraient

jamais le Peuple Ailé.

Angel et les siens s'envoleraient vers d'autres sommets et peut-être même d'autres contrées dès que le premier tueur poserait le pied sur la corniche.

Le hennissement d'un cheval en détresse monta des profondeurs.

Jag sourit. L'ascension devenait pénible pour les bêtes, d'autant plus que la nuit atteignait à présent les premières pentes et qu'il ne faisait pas bon, dans ces conditions particulières, chevaucher dans l'obscurité.

Le souffle court, Jag parvint sur le plateau, s'immobilisa.

Devant lui, creusées dans la muraille, s'ouvraient trois galeries, trois portes parfaitement taillées dans la roche et rigoureusement identiques.

Un silence de sépulture pesait sur l'endroit.

Jag eut beau se dévisser la tête, il n'aperçut pas âme qui vive. Le plateau était désert, juste balayé par un vent frais. Personne ne se souciait de surveiller la corniche.

Surpris de tant d'inconséquence, Jag ne put s'empêcher de lever la tête. Après tout, il avait affaire à des hommes-oiseaux et il ne fallait pas s'attendre à ce qu'ils réagissent comme de simples humains.

Mais le ciel était vide, ainsi que les surplombs naturels des sommets.

Furieux, Jag s'ébranla. Il comprenait mal que l'on agisse avec tant de désinvolture. Surtout lorsqu'on était traqué, en passe d'être décimé.

Jag se rapprocha des trois portes. Elles étaient entourées de frises décoratives de facture naïve. Un courant froid, chargé d'une odeur fade, soufflait des trois orifices.

Un frisson parcourut Jag tandis qu'il se dirigeait vers l'ouverture centrale éclairée par d'étranges lueurs verdâtres.

Arrivé sur le seuil, il marqua un temps d'arrêt. Puis il remonta une galerie suintante, éclairée à la fois par des torches grésillantes et aussi par une étrange mousse jaunâtre, fluorescente. Çà et là, de part et d'autre de la galerie, dans des niches creusées à même la

pierre, se dressaient des cadavres momifiés, véritables squelettes figés dans des positions de suppliciés.

La peau de Jag se granula. À première vue, il avait pensé avoir affaire à des statues de bois vermoulu. Mais non, il s'agissait bien d'êtres humains. Tous se tenaient la tête, comme pour se protéger du même péril.

Inconsciemment, Jag pressa le pas.

Soudain, il arriva sur le seuil d'une immense salle où l'attendait le plus incroyable des spectacles.

*

*   *

En dehors du travail qu'il effectuait pour eux, le chimiste n'avait rien de commun avec les chasseurs.

La seule vue de la carabine de Cavendish braquée sur sa maigre poitrine le fit défaillir. Terriblement impressionné, il se colla contre la paroi de bois à laquelle il semblait vouloir se fondre et ne bougea plus d'un poil.

Éberlué, l'éclaireur ne savait plus où donner des yeux. Le spectacle alentour était ahurissant, encore renforcé par la lumière bleutée que distillait une lampe à gaz.

Hormis le matériel nécessaire à la transformation des coraux, qui dégageait une écœurante odeur de tannerie, deux hommes-oiseaux adultes agonisaient sur de vagues paillasses, le corps criblé de tuyaux translucides reliés à des bonbonnes aux trois quarts pleines d'un liquide nauséeux.

Leurs poitrines étaient d'une telle maigreur, et la peau qui les recouvrait si diaphane, que Cavendish pouvait voir battre leur cœur derrière un entrelacs de côtes plus fragiles que des fibres de verre.

Une nausée secoua l'éclaireur.

— Mais qu'est-ce que vous fabriquez, ici ? tonna-t-il. Qu'est-ce que c'est que ce mouroir ?

— On fait de l'huile, bafouilla le chimiste, pitoyable. De l'huile de corail.

Cavendish balaya la réponse d'un geste de la main.

— Ça je le sais ! trancha-t-il en désignant les deux Icariens. Je veux parler d'eux ! Pourquoi ils sont là ? Qu'est-ce que vous leur faites ? Qu'est-ce que c'est que cette charognerie ?

À cet instant, l'image de son frère réduit à l'état de simple conscience, retenu dans un bordel spécialisé et livré au sadisme des nantis lui traversa l'esprit et il devint subitement féroce, collant le canon de sa carabine sur le front du chimiste qui roulait des yeux fous.

— Qu'est-ce que vous leur faites ? répéta-t-il en hurlant.

— Nous… nous essayons de les faire survivre ! s'empressa l'autre.

Cavendish fronça les sourcils.

— Survivre ? murmura-t-il. Tu te fous de moi !

— Non, non, je vous assure ! On est en pleine recherche, c'est vrai ! On tente de comprendre pourquoi ils meurent dès les premiers jours de captivité. C'est important de savoir comment ils fonctionnent !

— Important pour qui, pas pour eux j'imagine ?

— Si quand même…

— Important pour quoi ? insista l'éclaireur en affirmant encore sa pression.

Le chimiste détourna les yeux.

— Pour… pour nous, avoua-t-il. Mais ce n'est pas de ma faute, je vous le jure ! Ce n'est pas moi qui décide !

— Non, bien sûr. Tu n'y es pour rien, toi. Tu ne décides pas mais tu participes. Tu es responsable au même titre que les autres, tu m'entends ?

— Oui, oui, s'affola l'autre.

— Alors, la vérité maintenant ?

— C'est pour… pour l'élevage, bredouilla le chimiste.

Un frisson parcourut Cavendish. De nouveau, le souvenir de son frère Andy réduit à l'état larvaire et tout de même exploité par des faiseurs d'argent, des gens sans scrupules, ces images honteuses, abjectes, dégradantes, lui éclatèrent dans la mémoire, le rendirent fou furieux.

Le visage soudain tordu par la colère, il recula d'un pas et, d'un terrible coup de canon, il fit exploser le nez du chimiste qui roula immédiatement à terre en gémissant.

La carabine à la hanche, Cavendish se mit alors à tirer tous azimuts, décidé à pulvériser tout le matériel du labo. Comme ça n'allait pas assez vite à son gré, il arracha du mur un tasseau piqué de clous qui servait de portemanteau, et, s'en servant comme d'une batte de base-ball, il entreprit de tout fracasser, méthodiquement.

Comme il s'attaquait à une rangée de bocaux remplis d'huile corallienne, le chimiste tenta de s'interposer.

— Pas ça ! supplia-t-il. Pas ça, il y en a pour une fortune. Ils me tueront ! Ils vous tueront aussi !

L'éclaireur ricana, ravi. Il s'arrêta un instant, fixa le chimiste droit dans les yeux, puis releva son tasseau et balaya toute une étagère. Les pots se brisèrent l'un après l'autre et le précieux liquide fut bientôt absorbé par le sol trop sec.

— Vous venez de signer votre arrêt de mort ! couina le chimiste. Ils vous poursuivront jusqu'en enfer pour ça !

— Préoccupe-toi plutôt de ton propre sort. Je me sens pas bien clément, à ton sujet.

— Mais qu'est-ce que je vous ai fait ?

— Tu existes, cracha Cavendish, c'est déjà beaucoup !

Désignant les deux moribonds, il exigea :

— Délivre-les, maintenant !

Le chimiste eut un regard fuyant.

— Ça ne servira à rien, finit-il par révéler d'une voix tremblante. On leur a sectionné les tendons des ailes. Ils ne peuvent plus voler, pas marcher…

Profondément écœuré, l'éclaireur jeta un regard rempli d'amertume sur les deux créatures agonisantes. Il ne se sentait pas

fier d'être un homme.

— Ces coraux que vous leur sortez de la tête, qu'est-ce que c'est au juste ? demanda-t-il pour combattre le sournois malaise qu'il sentait monter en lui.

— C'est ce qui leur sert de cortex visuel, répondit aussitôt le chimiste, désireux de plaire. Chez eux, il est situé juste au-dessus du thalamus, alors que chez vous et moi il siège dans le lobe occipital, à l'arrière des hémisphères. Il n'a pas non plus chez nous la même consistance…

L'écœurement de Cavendish gagna en ampleur. Il avait certainement fallu pas mal de séances de charcutage pour arriver à déterminer tout ça.

— Ils nous entendent ? demanda-t-il à brûle-pourpoint en désignant les moribonds du menton.

Le chimiste eut une moue.

— C'est difficilement déterminable, renifla-t-il en massant son nez éclaté. En ce qui les concerne, on n'en est qu'aux balbutiements de la connaissance.

— J'espère qu'ils nous entendent, fit Cavendish.

— Ah bon ; et pourquoi ça ?

Cavendish lui jeta un regard polaire.

— Parce que j'imagine qu'ils seront contents d'apprendre que je vais te tuer !

Ce disant, il braqua sa carabine sur son interlocuteur, tira.

La tête éclatée, le chimiste s'abattit sur le sol, bras en croix, foudroyé.

— Une bien belle mort, commenta l'éclaireur, en contemplant le corps de sa victime. Peut-être un peu trop rapide, trop douce, mais j'ai jamais été foncièrement patient !

Après quoi, il se retourna vers les deux agonisants, se rapprocha d'eux.

— J'ai pas trente-six solutions pour vous sortir de là, murmura-t-il. Peut-être qu'un jour les Proctors des cités se mettront à avoir du palais pour les cervelles des scienceux et des chasseurs, sait-on jamais ? Ce jour-là, comptez sur moi : je serai en tête de traque !

Puis, dans la foulée, il leur expédia chacun un projectile au bon endroit, les délivrant radicalement.

Ensuite, il quitta le cabanon pour se diriger vers l'enclos qui faisait office de corral. Les trois chevaux qui restaient là ne lui causèrent pas d'enthousiasme. Ils souffraient tous de fourbures, de seimes mal soignées et deux d'entre eux étaient franchement boiteux.

Cavendish dut se résoudre à prendre le troisième, dont le propriétaire, peu scrupuleux, avait cruellement meurtri les flancs à grands coups d'éperons.

— On a encore une longue route à faire, toi et moi, murmura-t-il au cheval qui lui donnait des coups de tête dans l'épaule, taquin.

Puis il l'harnacha, le chargea de ses fontes rebondies, se mit en selle et démarra bientôt, laissant les montagnes derrière lui.

Il chevaucha ainsi quelques minutes, à bon train, avant d'arrêter sa monture.

Là, il caressa longuement l'arrondi de son chapeau, comme il avait l'habitude de le faire avant de prendre une décision.

Puis il lâcha une bordée de jurons, fit volter le pur-sang, et repartit au triple galop vers la garrigue.

CHAPITRE XIII

La salle ressemblait à une église dallée de marbre dont la nef s'étendait au moins sur une cinquantaine de mètres.

Un voile de buée blanche stagnait dans les hauteurs, masquant les arcs-doubleaux.

De chaque côté, sur les flancs de ce navire pétrifié, se dressaient des hautes statues, idoles de pierre aux orbites évidées, leurs regards creux tendus vers les sommets, comme si elles ne tendaient qu'à s'extirper de leur gangue granitique.

De leurs bouches grandes ouvertes fusait une brise glaciale comme le souffle des morts.

Fortement impressionné, Jag s'avança précautionneusement jusqu'au centre de ce temple creusé dans le ventre de la montagne.

C'était comme si le massif s'était refermé sur une cathédrale, la transformant en nécropole, caveau de civilisations hérétiques.

Aux pieds des statues, enveloppés dans leur manteau de plumes, confiants, inconscients, trois fois grands comme Angel, les hommes-oiseaux dormaient.

Un court instant, dépassé par ce fantastique spectacle, Jag les avait crus morts. C'est à peine s'ils respiraient.

Jag ignorait s'ils avaient ou non détecté sa présence mais ils ne manifestaient en tout cas pas la plus petite émotion.

Surgissant dans cette salle, les chasseurs se seraient livrés à un véritable carnage.

De nouveau, l'irritation monta en Jag, remplaçant le sentiment d'émerveillement qu'il ressentait depuis son entrée dans la vaste salle.

Il n’avait tout de même pas escaladé cette montagne, risquant sa vie à plusieurs reprises, pour débarquer dans une église-dortoir peuplée de mutants indolents !

C’est alors qu’il repéra Angel.

L’enfant se tenait à droite de la nef, tout au fond, perché sur un piédestal.

Le cœur battant, Jag se précipita vers lui.

— Angel ! C’est moi, Jag ! Il faut que vous partiez, tous, les chasseurs arrivent !

L’enfant n’eut pas la plus infime réaction. On aurait pu le croire statufié. C’est à peine si ses ailes graciles frémirent, comme sous la caresse d’une imperceptible risée.

Dépité, Jag jeta un regard alentour. Rien n’avait changé, tout continuait comme s’il n’avait jamais pénétré dans cette espèce de temple. Les Icariens dans leur ensemble répondaient à sa fébrilité par une humiliante indifférence.

Une chape de découragement tomba sur Jag. Jamais en fait, il n’avait réussi à dialoguer avec Angel. Les échanges, quand échange il y avait eu, étaient tous nés de la volonté de l’enfant. Lui n’avait jamais été qu’une oreille, ou bien un regard, selon.

S’énervant, il se rapprocha d’Angel, l’attrapa par ses frêles épaules.

— Angel, je sais que tu m’entends ! clama-t-il. Les chasseurs ne sont plus très loin, je suis venu vous prévenir !

Puis, comme l’enfant ne bougeait toujours pas, il se retourna, s’adressant à l’assistance réveillée, désormais attentive.

— Mais pourquoi restez-vous tous là, indifférents, à me laisser m’époumoner ? Les chasseurs sont sur mes traces, ils vont vous massacrer ! Qu’est-ce que vous attendez pour vous enfuir ? Vous savez voler, non ? Alors, quittez cet endroit, cette montagne, changez de région ! Trouvez-vous un site plus accueillant, inaccessible !

Comme il prêchait manifestement dans le désert, il s’en revint vers Angel, pour une ultime tentative.

— Je suis là, Angel ! dit-il. Tu voulais que je te suive, que j'intervienne, et quand je m'adresse à toi, tu m'ignores. Mais qu'est-ce que je peux faire de plus ? Qu'est-ce que tu attends de moi, à présent ?

— Il ne vous répondra pas ! lança soudain une voix, sur l'autre rive de la nef.

Surpris, Jag fit volte-face.

Son étonnement redoubla lorsqu'il identifia le nouvel arrivant.

Il s'agissait d'un homme-oiseau.

Ses ailes aux plumes gris-bleu étaient presque entièrement déployées, témoignant d'une impressionnante envergure, il se tenait debout, cambré, dans une flaque de lumière.

Contrairement à ses congénères, son visage était marqué d'arcades grossières et il s'incurvait légèrement à l'emplacement habituel des yeux. Son corps paraissait plus musclé, plus puissant. Celui-là semblait d'une autre trempe.

— Nous ne parlons pas avec les mots des hommes, reprit-il d'un ton grave, légèrement altéré. Pas plus que nous ne voyons avec les yeux des hommes…

— Mais les hommes vont vous tuer si vous ne bougez pas ! le coupa sèchement Jag. Ils doivent déjà approcher de la corniche !

Les ailes bleutées se replièrent lentement, comme pour marquer un certain fatalisme.

— Nous ne partirons pas, souffla l'Icarien. Pas tant qu'il ne sera pas né…

Jag plissa le front.

— Il ? Qui ça, « il » ? demanda-t-il.

— Le premier enfant de notre peuple.

La voix sépulcrale se répercuta sous la croisée d'ogives, laissant Jag pantois, quasi assommé par cette révélation.

Regardant autour de lui, il vit que tous les visages aveugles étaient tournés vers une alcôve masquée d'un rideau de plantes ligneuses fixées à la muraille par des racines crampons.

Traversant la salle, il écarta les lianes, marqua un temps d'arrêt.

La mousse fluorescente éclairait le nid d’une étrange lueur aquatique.

Ce ne fut qu’à cet instant précis, devant le spectacle qui s’offrait à ses yeux, que Jag se rendit compte qu’il n’avait jusqu’à présent vu que des Icariens mâles. Il ne s’était jamais en tout cas arrêté à cette singularité.

Le souffle coupé, il découvrit sa première femme-oiseau.

À son entrée, elle se dressa légèrement, se déploya comme une algue portée au gré des courants. Elle était plus belle que la plus séduisante des humaines.

À ce point désirable que ses caractéristiques de femme-oiseau reléguaient les autres femmes au rang de monstres grotesques, insipides, inachevés.

Son corps paraissait conçu depuis la genèse pour porter cette paire d’ailes diaphanes dont les plumes chatoyantes captaient toutes les nuances lumineuses ; sa bouche, admirablement dessinée, semblait davantage faite pour le baiser que pour débiter des paroles trop souvent vides de sens et d’authenticité ; quant à ses « membres », ils pouvaient à la fois enlacer et fendre l’air, et pas seulement permettre de ramper sur une planète malade.

Elle n’était qu’harmonie.

Devant tant de splendeur, Jag se sentit à la fois ridicule et honteux.

Ridicule de n’être rien qu’un homme, avec de simples bras dont il ne savait pas toujours quoi faire, et nanti d’une vision qui ne lui permettait de voir que les choses de moindre importance.

Honteux d’être aussi un homme, semblable à ceux qui s’acharnaient à détruire la création la plus achevée depuis le début des temps.

Les larmes aux yeux, Jag s’agenouilla.

L’Icarienne esquissa un merveilleux sourire et se souleva davantage.

Alors, Jag découvrit l’œuf.

*
*   *

En chemin, Cavendish croisa une demi-douzaine de loups noirs déchiquetés et la carcasse gigantesque du Pierreux.

N'ayant pas entendu la moindre détonation depuis que les chasseurs s'étaient mis en route, en dehors des siennes, évidemment, il en conclut que ce carnage était l'œuvre de Jag.

Ravi, il éclata de rire.

— On dirait que l'ami Jag ne s'en est pas laissé conter, fit-il tout haut. Mais ne t'inquiète pas, il n'a rien contre les chevaux, au contraire ; même si les siens ne font pas toujours long feu !

Comme tous les coureurs de pistes, Cavendish était un taiseux. L'errance rend taciturne. À passer des mois sans jamais voir personne, on s'habitue au silence et on finit par s'enfermer dans un mutisme inconscient. Alors on prend l'habitude de ne parler qu'à son cheval. Et Cavendish ne faisait pas exception à la règle.

Devisant avec sa monture, il poursuivit sa route, enveloppé par la grisaille qui montait du sol.

En territoires de Chutes, les nuits n'étaient jamais vraiment obscures et se déplacer ne présentait en général pas de difficultés majeures.

Plus loin, au ras d'un buisson d'épineux, une brillance attira son attention. Curieux, il sauta à terre et ramassa un poignard qu'il identifia immédiatement comme celui de Jag. La lame, à certains endroits, était recouverte d'une sanie sanguinolente pas encore bien sèche.

— Jag n'est pas homme à semer son arsenal aux quatre vents, fit-il pensif. Je me demande bien ce qu'il faut en penser. Pas toi ?

Indifférent, le cheval broutait un toupet de fleurs jaunes à hautes tiges.

Grimaçant, l'éclaireur planta plusieurs fois la lame du couteau dans le sol, afin d'en retirer toute la souillure ; puis il passa machinalement l'arme dans sa ceinture, avant de se remettre en

selle et de lancer le pur-sang à l'assaut de la montagne, priant pour que Jag soit encore de ce monde.

Beaucoup plus haut, les chasseurs attachaient leurs montures au pied du plateau et s'apprêtaient à aborder la corniche.

*

*   *

L'œuf contenait un ange.

À travers la coquille translucide, fin voile de nacre, Jag voyait palpiter la vie sous la forme d'un minuscule fœtus aux ailes arachnéennes.

Le premier enfant du Peuple Ailé.

La preuve vivante de l'existence d'une race nouvelle.

Un vertige s'empara de Jag.

Comme les autres, et malgré toute la tendresse qu'il portait à Angel, il avait toujours, au tréfonds de lui-même, considéré l'enfant comme une aberration génétique, avatar dû aux retombées intermittentes d'anciens vaisseaux stellaires bourrés de déchets nucléaires, d'explosifs, ou de pestes chimiques que les Anciens, ces hommes débordants de futilité, avaient satellisé pour se débarrasser d'une technologie devenue par trop encombrante.

Par là même, inconsciemment, implicitement, il avait admis que les Icariens s'était réfugiés dans la montagne, comme des lépreux dans une léproserie, pour cacher leur différence, leur monstruosité.

Et voilà qu'il découvrait le premier enfant né de deux Icariens.

Bouleversé, paralysé par la peur de briser cet enchantement avec un geste trop brusque, Jag se redressa lentement. C'est à peine s'il osait encore respirer.

Alors, la femme-oiseau recouvrit l'œuf, reprenant sa fabuleuse couvaison.

Ivre d'un étrange et nouveau bonheur, d'un sang neuf qui coulait dans ses veines, alimentant son cœur et son âme d'une sérénité profonde, Jag quitta l'endroit à reculons, fasciné par la confiance de

cette mère traquée qui s’était effacée sans méfiance pour lui laisser regarder le sang de son sang.

Une fois le rideau ligneux franchi, il se laissa aller contre le mur, ne sachant plus très bien où il en était.

Puis la magie s’estompa et un océan de colère le submergea. Il ne laisserait jamais ces charognards de chasseurs monter jusque-là, détruire cette féerie.

Un flash implosa dans sa tête et des scènes atroces s’imposèrent à lui.

Il vit la horde sauvage, ricanante, imbécile, pénétrer dans le sanctuaire, il imagina les Icariens passifs, dignes, encaissant les injures, puis les coups…

Il imagina le Borgne, cette brute bornée, entrant à son tour dans l’alcôve, découvrant le nid, la mère, son œuf… Il vit le colosse rire plus fort encore, pour masquer le trouble de son ignorance à admettre ce qui ne lui ressemblait pas, à comprendre, tout simplement.

Il vit ses mains crever la fragile enveloppe, ses doigts terreux déchiqueter l’angelot…

Puis, dans un final apocalyptique, il assista au viol bestial de la femme-oiseau, au massacre de toute la colonie, il entendit le bruit infernal des détonations renvoyées par les voûtes gothiques, les cris de frayeur s’élever en contrepoint, il entrevit les éclairs fugitifs des lames assassines, les éclaboussures de sang giclant comme autant de geysers, noyant des avant-bras, balafrant les murs environnants…

Les images défilèrent comme autant de flashes, terribles, prémonitoires, mêlées de sons d’agonie, se plantant dans son âme, s’imposant à ses oreilles, à son nez.

Et dans un désordre de carnage, il enregistra en vrac toute une théorie de gros plans soulignés de leur dimension auditive et olfactive.

Il y eut, dans un affreux raccourci, des rires gras, des regards hallucinés, des doigts écrasant des virgules d’acier, des mugissements de projectiles, encore des rires ponctués de remarques salaces, l’odeur entêtante de la poudre, des impacts

terribles, des envolées de duvets aériens, des retombées de plumes ensanglantées, des éclairs de morts, des râles d'agonie, des corps cassés, mutilés, des effluves fadasses de sang…

Jag ne put retenir un hurlement. Il ne pouvait pas laisser perpétrer une telle tuerie, un tel génocide. Pas après tout ce qu'il avait entrepris pour arriver jusque-là. Ça n'aurait pas de sens !

Affolé, il jeta un regard alentour. Ses yeux ne rencontrèrent que des murs lisses, vides, rien qui vaille la peine qu'on s'y arrête.

Un frisson lui parcourut l'échine. Contre la meute des chasseurs armés jusqu'aux dents, contre leurs fusils, leurs arbalètes, leurs sabres d'abattis, leurs dagues à découper les bons morceaux, contre tout cela il n'avait rien que ses mains et toute la détermination du monde.

Poussant un cri de rage, il traversa la salle en courant, enfila la galerie pour déboucher à l'air libre.

La nuit n'était pas encore parvenue jusque-là malgré la présence dans le ciel d'un cloutis d'étoiles et d'une lune ronde, pleine et bien brillante.

Là, il retrouva une douzaine d'Icariens qui se tenaient immobiles au centre du plateau. Parmi eux se trouvaient Angel et celui qui avait renseigné Jag, le seul qui semblât doué de la parole.

Jag se rapprocha du groupe, intrigué.

— Nous savions que tu allais venir et que les hommes de l'ombre te suivraient, révéla l'homme-oiseau aux ailes bleutées.

La remarque irrita Jag.

— Si vous saviez tout cela, pourquoi n'êtes-vous pas partis ? s'étonna-t-il.

— Le Premier de la Race n'est pas encore né et nous ne pouvons pas transporter l'œuf, expliqua-t-il. Nous avons tous nos contraintes. C'est comme ça. Il faut accepter les lois de la Nature.

— Vous n'êtes pas obligés de rester tous, beaucoup d'entre vous peuvent s'en aller ailleurs, recommencer…

Arrivé au beau milieu de sa phrase, Jag s'interrompit. Il parlait vite, trop vite, habitué à une logique, à un enchaînement de raisonnements qui ne trouvaient pas leur place en la circonstance.

Apparemment, la colonie ne comptait qu'une seule femme-oiseau et sans elle rien n'était viable, le devenir de la race s'annonçait compromis. Et ailleurs que chez les humains, on n'avait jamais vu une mère abandonner sa progéniture, sauf peut-être pour la sauver, en attirant alors le danger sur elle. Mais là, en pleine couvaison, déserter le nid, même pour une bonne cause, c'était de toute façon condamner l'enfant à naître. La situation était bloquée, insoluble.

— Rien n'est jamais aussi simple qu'il y paraît, homme-lumière, dit alors l'homme-oiseau en devinant le trouble de son interlocuteur. Nous te remercions d'être venu nous prévenir mais nous ne pouvons nous dérober à notre destin. La Nature donne, la Nature reprend, toi, moi, nous faisons partie d'un Grand Tout, d'un équilibre universel, et à ce titre nous devons accepter de venir et de disparaître. Notre race n'était certainement pas destinée à s'établir. Nous avons été conçus pour un bref passage. Nous aurons été le faible maillon d'une chaîne.

La colère secoua Jag.

— Les chaînes dépendent en priorité de leurs maillons les plus vétustes ! cracha-t-il. Quant à la nature, il ne faut pas trop se fier à elle ! Elle ne donne jamais rien gratuitement, il faut tout lui arracher ! Il faut se débarrasser des concepts encombrants. Dans cette dimension sauvage, il ne faut pas s'attendre à vivre, il faut se battre pour survivre ! Le Grand Tout peut nous accueillir, toi, moi, vous tous ! Quant à l'équilibre universel, il faut savoir l'accommoder ! Personnellement, j'ai appris à ne compter que sur moi-même ! Si la balance ne penche pas de mon côté, c'est que c'est une mauvaise balance !

— Tu as beau être fort comme l'ours des sommets et rapide comme le jaguar, tu ne pourras rien pour nous, homme-lumière.

Jag eut un ricanement.

— Alors vous acceptez de mourir sans combattre ?

Le visage de l'homme-oiseau se fendit d'un sourire triste.

— Le froid sort de la bouche des idoles. La montagne sent la mort, elle sait déjà. La montagne ne se trompe jamais. Les pierres ont leur sensibilité. Nous avons décidé de nous sacrifier pour tenter

d'arrêter les chasseurs. Peut-être nos morts suffiront-elles à les empêcher de monter jusque-là…

Dépassé, Jag secoua la tête. Tant d'abnégation, de générosité, mais de naïveté aussi, le laissait confondu. Puis son regard tomba sur Angel. L'enfant se tenait droit comme un if, déterminé, prêt comme tous les autres à faire don de sa vie. Il le revit alors assis sur un bloc de pierre, dans la forteresse de la Compagnie des Os, après la terrifiante attaque, seul, abandonné, privé du soutien de Monida, sa mère adoptive… Il se souvint du sourire qui avait transformé sa face aveugle lorsqu'il avait fait un pas dans sa direction… Un nouveau vertige le fit tressaillir.

— Vous ne pouvez pas faire ça, grimaça-t-il.

— Si. Notre décision était prise bien avant que tu ne quittes le camp des hommes de l'ombre pour nous rejoindre.

— Ça ne résoudra rien, répliqua Jag. Ils vous tueront, d'accord, mais ça ne les empêchera pas de monter jusqu'ici. Ils sont avides, tenaces, ils voudront tout voir, de peur d'un manque à gagner. Et puis il faut compter avec moi. Ils savent que je suis là et ils n'auront de cesse avant de me voir mort ! Seulement moi, je n'ai pas l'intention de me laisser tirer comme à la parade !

Ce disant, Jag parcourut le plateau du regard. L'endroit était nu, couvert d'une herbe rase, sans la moindre caillasse.

Comme il se passait la main dans les cheveux, indécis, son unique interlocuteur intervint :

— Ton fils demande si nous pouvons t'aider ?

— Mon fils ? hoqueta Jag.

— Les liens de l'adoption sont parfois plus forts que la voix du sang. Il dit qu'il est ton fils. Rien ne l'en fera démordre. Il n'a pas besoin de ton assentiment. Il t'a choisi.

— C'est un grand honneur qu'il me fait, fit Jag en s'efforçant de refouler la boule d'émotion qui lui paralysait la gorge. Quel père n'a pas rêvé d'avoir un fils ? Mais c'est encore plus valorisant que d'être distingué et élu. Il peut dire partout qu'il est mon fils. En fait, j'étais son père depuis pas mal de temps déjà, c'est ce qui a dû le décider !

Un profond silence s'ensuivit. Au milieu du groupe, Angel s'était encore redressé. Il souriait.

Se ressaisissant, Jag évita de trop s'attendrir. Il y avait plus urgent à faire que de se lancer dans des congratulations réciproques.

Revenant à la réalité, il demanda :

— Vous y tenez beaucoup, à vos statues ?

L'homme-oiseau secoua négativement la tête.

— Ce ne sont pas nos statues, répondit-il. Nous n'avons rien à nous ici d'autre que le nid.

Satisfait, Jag fila sans rien ajouter vers la galerie centrale. Il n'y avait plus de temps à perdre.

*

*   *

Descendant de cheval, Cavendish observa longuement le plateau qu'il venait d'atteindre, puis la corniche qui montait en pas de vis vers le sommet.

Apparemment, à moins de se lancer dans la folle escalade d'une muraille raide comme certaines façades d'anciens immeubles des Villes Hautes, il n'existait pas d'autre moyen d'accès que ce sentier en colimaçon.

L'éclaireur passa une main distraite dans sa courte barbe. Si Jag était arrivé là-haut, les chasseurs allaient comprendre leur douleur. Cette corniche était le plus beau des traquenards.

S'approchant des chevaux que les tueurs avaient laissés derrière eux, il en sortit deux du lot. Un rouan nerveux, à l'arrière-main extraordinairement puissante, et un alezan qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à celui que les sorcières de l'usine du vieux Gary avaient décapité, et les enrêna autour d'une souche noircie par le feu d'un orage.

Ensuite, il détacha tranquillement les autres, tout en sifflotant, puis, à coups de plats de main bien sonores sur la croupe, il les

chassa, les obligea à dévaler le sentier au grand galop, à redescendre vers la vallée.

Après quoi, il s'installa derrière un ressaut herbeux, son Anschutz-Savage près de lui, et il commença d'attendre tout en surveillant les circonvolutions de la corniche au-dessus de lui.

Montant jusque-là à bride abattue, il avait rattrapé la nuit. Le plateau baignait dans une douce lumière.

Rassemblant ses idées, Cavendish tenta de faire le point. Il n'avait jusqu'ici pas entendu de détonations. Cela signifiait que la meute n'avait pas rattrapé Jag et qu'il avait toutes les chances de se tenir tout en haut, à les attendre de pied ferme.

Seulement, à ce qu'il semblait, Jag était totalement désarmé. Il n'avait même plus son poignard. Comment dès lors pouvait-il s'en sortir ? La corniche obligeait les chasseurs à progresser en file indienne mais c'était un atout qui tombait à l'eau si Jag ne pouvait en tirer parti. Il ne pouvait se permettre de faire face. Pas question de se lancer dans une charge ou dans un corps à corps. Les autres étaient surarmés et Jag n'aurait qu'à paraître pour se voir tirer comme un gibier.

Inquiet, Cavendish plissa des yeux, tentant de suivre l'avance de la horde sur les ultimes lacets.

Se saisissant de sa carabine, il colla son œil droit contre le viseur télescopique, fit la grimace. Tout ce versant était englué d'ombre et il était impossible de rien distinguer.

Râlant, il finit par se relever. Plutôt que d'attendre là, il valait mieux qu'il suive le mouvement. Jag pourrait bien se trouver en difficulté et avoir besoin de lui.

Après un dernier regard sur les hauteurs, il s'ébranla.

C'était la première fois dans sa carrière de coureur des pistes qu'il allait se battre gracieusement, ou autrement que pour sauver sa peau.

Cette pensée le fit glousser. Il y avait un commencement à tout !

CHAPITRE XIV

Fébrile, Jag commença par désolidariser la base du socle de la statue du sol en terre battue auquel, au fil des siècles, il avait fini par adhérer.

Ce n'était pas une tâche facile car rien ne permettait d'évaluer correctement le poids réel de la sculpture.

Cependant il n'avait pas le choix. Un bref inventaire des lieux l'avait renforcé dans son idée première : ces représentations de pénitents au regard creux représentaient la toute dernière chance de faire échec aux chasseurs.

Tournant autour du socle, Jag cherchait la meilleure manière de s'y prendre. Il lui fallait impérativement faire basculer la sculpture sur son dos. Seulement, s'il avait surestimé sa force, il terminerait immanquablement broyé sous la pierre.

S'accroupissant, il enlaça les jambes glacées de la statue et entama un effort progressif.

Ses muscles soulevaient sa peau, déformaient son étonnante carrure comme de monstrueuses hernies. Sur ses tempes, le long de son cou, des veines apparurent, saillantes comme de fines cordelettes.

Un grondement sourd fusa soudain de sa gorge contractée et l'idole géante commença à basculer, arrachant des plaques d'argile à la montagne.

Comme un haltérophile à l'arraché, Jag ponctua son effort d'un violent coup de reins.

Ses jambes, tendues sous la pression, rendues noueuses comme le tronc d'un vieux saule, fléchirent sous l'effroyable charge.

Les ligaments de son corps prêts à se déchirer, à claquer d'un seul coup comme des câbles soumis à une intolérable tension, Jag se redressa pourtant, centimètre après centimètre, le visage figé en un masque de pure souffrance.

Son grondement se mua en un interminable râle d'agonie et le socle de la statue décolla de terre.

Le plus dur était fait.

Le reste n'était plus qu'une question d'équilibre.

Chaque pas lui arrachant une plainte, courant plus qu'il ne marchait, emporté par un élan mécanique, il transporta son incroyable fardeau jusqu'à l'extrême bord du plateau, juste à la verticale du dernier lacet de la corniche.

Une fois libéré de cette impossible charge, il se découvrit tellement léger qu'il eut peur de s'envoler à son tour.

Tous ses muscles criaient grâce. Des nœuds de tendons torturés persistaient en divers points de son corps, foyers ardents de souffrance qui puisait la douleur en métastases malignes.

Ce fut pourtant au pas de course qu'il repartit vers la galerie centrale, pour en ramener une seconde, puis une troisième statue.

Ces travaux titanesques achevés, Jag s'agenouilla, recru de douleur, la chair rompue, à demi aveuglé par les veinules de ses yeux que ses efforts répétés avaient fait éclater.

Chaque inspiration lui arrachait une plainte, chaque muscle forcé le portait au supplice.

Au bout d'un moment, il releva lentement la tête, s'adressa aux Icariens qui l'entouraient, le visage exsangue.

— Il faudra faire basculer les statues simultanément, murmura-t-il. Je ne peux me charger que de l'une d'entre elles. Vous sentez-vous capables de renverser les deux autres ?

— Nous allons essayer, répondit le porte-parole du groupe.

Jag hocha la tête, puis il se redressa en grimaçant avant de s'allonger au bord du plateau.

Les chasseurs lui parurent si proches qu'il ne put réprimer un mouvement de recul.

Celui qui ouvrait le chemin abordait déjà la toute dernière courbe, arbalète en main.

L'effet de surprise passé, Jag s'étonna de la diversité de l'armement des chasseurs. Ils trimbalaient un véritable arsenal ! Leur panoplie évoluait de la mitrailleuse antiaérienne, portée par deux hommes, à l'arc que la belle Sybille portait en bandoulière.

Fermant la marche, le Borgne portait sur l'épaule un magnifique fusil de chasse, un superposé à canons chromés.

Comme ils n'étaient plus qu'à une dizaine de mètres du point déterminé par Jag, jugé par lui comme meilleur angle d'attaque possible étant donné les circonstances, Jag roula sur le flanc, se tourna vers les hommes-oiseaux.

— Tenez-vous prêts ! siffla-t-il. Et à mon signal, poussez les statues !

Si un seul d'entre eux usait du vocable humain, tous en revanche semblaient le comprendre.

Ils se divisèrent instantanément en deux groupes, se postèrent derrière les idoles géantes, et déployèrent lentement leurs ailes.

Large d'à peine un mètre dans ses lacets les plus confortables, la corniche interdisait une progression rapide.

De son poste d'observation, Jag remarqua combien les chasseurs y semblaient mal à l'aise.

Outre le fait que l'air y était plus fort, moins facile à assimiler, la plupart d'entre eux, vraisemblablement sujets au vertige, rasaient littéralement la muraille, hésitaient quasiment à chaque pas.

Malgré la gravité de la situation, Jag ne put s'empêcher de sourire. Ce passage-là, lui, il l'avait franchi en courant ! Stimulé par ce constat, il commença à croire en ses chances. À défaut de réussir l'impossible, il pouvait obtenir l'incroyable.

Comme le premier chasseur approchait de la verticale de la troisième statue, Jag se releva et colla son épaule contre le dos froid de l'idole de pierre.

Puis il ferma les yeux, compta mentalement, imaginant la progression des tueurs.

— Maintenant ! hurla-t-il tout à coup.

Un fracas de battements d'ailes emplit soudainement la montagne.

Les Icariens, perchés à l'horizontale sur les statues, poussaient de toutes leurs forces ajoutées, fouettant l'air avec une ahurissante frénésie.

Arc-bouté contre sa sculpture, des tisons portés au blanc plantés dans chacun de ses muscles, Jag poussait à s'en rompre les veines du cou.

Le socle glissa sur l'arête du plateau et, comme dans un ballet parfaitement réglé, les trois sculptures géantes basculèrent dans le vide.

*

*   *

Entre l'appréhension, la crainte et le chaos, l'effroi n'eut pas le temps de s'installer.

Les chasseurs n'étaient plus que des fourmis coincées entre l'enclume et la masse du forgeron.

La surprise fut totale.

Pétrifiés, ils assistèrent à la chute des gigantesques statues sans chercher à les esquiver.

De fait, ils pouvaient s'attendre à tout mais pas à ça !

En tombant sur eux, les idoles de pierre en broyèrent plus de la moitié. Ils moururent sans un cri, sans rien avoir compris, écrasés, laminés, réduits à rien..

Le triple impact fissura la corniche, puis l'emporta sur une dizaine de mètres, balayant du même coup tout ce qu'elle supportait, entraînant une poignée de rescapés dans une avalanche de terre, de chair et de rochers, qui s'écrasèrent cinq cents mètres plus bas, déjà morts pour la plupart, sur un tertre d'éboulis.

Terrorisés par ce carnage soudain, d'autres tueurs, miraculeusement épargnés, se jetèrent d'eux-mêmes dans le vide

en poussant des hurlements atroces, qui se répercutèrent longtemps, relayés par les échos.

Et la montagne put boire le sang qu'elle flairait mais ce n'était pas celui du Peuple Ailé.

Trois chasseurs, les derniers de la file, survécurent au massacre.

Choqués, de l'épouvante plein les yeux, ils tiraillèrent quelques coups de feu, au jugé, sans conviction, plus pour s'assurer qu'ils étaient encore en vie que pour se défendre, égarant dans le ciel encore bleu une poignée de munitions, avant de rebrousser chemin.

*

*   *

Courant mécaniquement, le Borgne dirigeait la retraite.

Depuis le début des Retombées cosmiques, une psychose s'était installée et tout ce qui tombait du ciel générait la terreur.

Rares étaient ceux qui échappaient au phénomène.

En tout cas, le colosse n'était pas du nombre. Paniqué, la peur au ventre, il avait immédiatement fait demi-tour, lâchant son fusil, ne pensant qu'à fuir cet endroit infernal.

Il dévalait la dernière pente de la corniche avec soulagement lorsque des coups de feu tempérèrent sensiblement son enthousiasme.

S'immobilisant, il se retourna, eut la surprise de voir ses deux compagnons bouler dans le ravin, la tête emportée. Incrédule, il s'ébroua. Courant en tête, il aurait dû, normalement, être le premier atteint.

Ce n'est qu'en apercevant Cavendish, planté au beau milieu du sentier, sa carabine à la hanche, qu'il comprit.

Dès lors, ayant cerné la nature du danger, paradoxalement rasséréné, il descendit lentement vers l'éclaireur, un mauvais rictus plaqué sur les lèvres.

— J'aurais dû te tuer tout de suite ! gronda-t-il.

Cavendish eut une moue.

— C’est un point de vue qui se défend, admit-il. Évidemment, je suis loin de le partager.

Comme le Borgne continuait d’avancer, il ajouta :

— Tu me sembles bien pressé de mourir…

Le Borgne eut un ricanement.

— Tu tirerais sur un homme désarmé ?

— On parie ?

Comme l’éclaireur n’avait pas sa tête des bons jours, le Borgne commença à ralentir, pour finalement s’arrêter.

— Qu’est-ce que tu proposes ? demanda-t-il.

L’éclaireur secoua la tête.

— Rien. Je vais te tuer, simplement, sans conditions.

— On pourrait se battre à mains nues, à la loyale…

Ce fut au tour de Cavendish de ricaner :

— N’emploie pas des expressions dont tu ne sais rien.

— On peut toujours s’arranger.

Comme Cavendish restait de marbre, le Borgne commença à avoir vraiment peur.

— Je t’abandonne tout, dit-il d’une voix blanche. Tout ce qu’on a récolté jusque-là. Et si tu veux, je travaillerai pour toi.

— Tu n’as plus rien. J’ai détruit tout votre stock d’huile. Pour le reste, je n’ai pas la vocation. Faire suer le burnous, c’est pas dans mes convictions.

Voyant que tout s’écroulait devant lui, le Borgne retrouva toute sa morgue.

— Eh bien, vas-y, qu’est-ce que tu attends ? Tire, si tu en as le courage ! gronda-t-il en reprenant sa marche.

La nuit monta d’un seul coup, entourant l’éclaireur de sa grisaille.

Le projectile de calibre 7 x 57 traversa la brume bistre comme une étoile filante, attrapant le Borgne à hauteur du plexus solaire, le rejetant loin en arrière, là où il faisait encore jour, le souffle coupé.

— J’aurais dû te tuer, murmura-t-il à nouveau lorsque Cavendish eut remonté jusqu’à lui.

— Ce n’est pas moi qu’il fallait tuer, renvoya l’éclaireur. C’est Jag, mon équipier. C’est lui et lui seul qui vous a défait. Il supporte pas bien les charognards de votre acabit…

Ce disant, il posa l’œil noir de sa carabine sur le front du chasseur et ajouta :

— Moi non plus, d’ailleurs !

Et il pressa la détente de son arme, forant un nouvel œil dans la tête du Borgne.

*

*   *

Un lourd tourbillon de poussière s’élevait du « cimetière » des chasseurs.

Rassemblés au bord du plateau, les Icariens poussaient de petits sifflements d’allégresse.

Jag, lui, reprenait doucement son souffle. Il avait l’impression désagréable d’être écorché tout vif. Machinalement, il essuya du revers de la main ce qu’il croyait être de la sueur, fut tout surpris de constater qu’il saignait. Sa blessure au front s’était de nouveau rouverte. Il se fouilla, à la recherche d’un carré de chiffon, se tamponna longuement, tout en considérant son entourage avec indulgence.

Ils avaient gagné, en définitive.

Succédant à l’euphorie, Jag sentit monter en lui un bizarre sentiment de douceur, une onde émolliente.

Puis, sans trop comprendre, il se dirigea à pas lents vers la galerie centrale.

Traversant la nef, il s’approcha de l’alcôve, écarta le rideau végétal.

L’Icarienne se tenait au bord du nid, rayonnante, provocante. Son sourire illumina l’univers de Jag. On aurait dit qu’elle l’attendait.

— C’est fini, souffla-t-il pour briser le malaise qui s’installait. Tous les chasseurs sont morts ou bien en fuite. Vous n’avez plus rien à

craindre.

Son regard glissa sur l’œuf, où l’ange attendait le moment d’éclore.

Soudain, la femme-oiseau se leva et Jag sentit son sang courir plus vite dans ses veines.

Leurs visages se rapprochèrent à se toucher. Se touchèrent. Et leurs lèvres s’effleurèrent en un baiser timide, pur comme celui des enfants.

Incapable de se dominer, Jag avança un bras, l’enlaça délicatement. Sous ses doigts, les plumes avaient la douceur du duvet.

Alors, les seins de l’Icarienne s’écrasèrent sur le torse de Jag. Un vent de folie contenue souffla sur leur étreinte. Et leur baiser pris des allures d’éternités.

Puis la femme-oiseau s’écarta la première, radieuse, et ils restèrent ainsi longtemps, face à face, immobiles.

Quand il se fut suffisamment imprégné de la merveilleuse silhouette de sa partenaire, mystérieusement rechargé, redynamisé, Jag lâcha un léger soupir puis il quitta l’alcôve.

Un peu plus loin, il faillit se cogner au grand Icarien aux ailes bleues. Manifestement, ce dernier l’attendait.

— Tu pourrais peut-être rester, homme-lumière, proposa-t-il.

Jag secoua la tête.

— J’aimerais bien, murmura-t-il, mais c’est impossible. Je ne supporterais pas longtemps de vous voir voler pendant qu’il me faudrait rester cloué au sol. Je deviendrais vite acariâtre, mal embouché. Je ne suis qu’un homme. Et un homme ancien.

— Merci, en tout cas. Merci pour tout.

— Ils étaient également à mes trousses, je n’ai fait que me défendre. Nos intérêts ont coïncidé.

— Il n’y a pas que ça. Tu n’avais pas besoin de nous pour pousser ces statues. Tu as voulu nous faire participer pour nous responsabiliser…

Du menton, il désigna la sortie, le plateau où tous les membres du Peuple Ailé continuaient d’extérioriser leur joie.

— Tu ne peux pas les comprendre, ajouta-t-il, mais ils n'arrêtent pas de se congratuler, ces jeunes serins ! Ils croient vraiment qu'ils ont contribué à la victoire.

— Il leur fallait un déclic, fit Jag. Si j'ai pu les aider…

*
*   *

Sifflotant, la carabine sur l'épaule, Cavendish remontait doucement la corniche à la rencontre de Jag.

Parvenu sur les lieux du massacre, il s'arrêta, médusé. Tous ces corps qui dépassaient de dessous des blocs de pierre sculptée… Jag n'avait pas fait dans la dentelle !

Puis le regard de l'éclaireur accrocha la chevelure blonde de Sybille et il se précipita vers elle, s'accroupit, posa son arme.

Le corps de la belle chasseresse disparaissait en entier, du torse aux genoux, sous le socle d'une statue.

Se penchant sur elle, Cavendish la crut tout d'abord morte. Elle respirait si faiblement qu'il fallait être très attentif pour se convaincre du contraire. Elle restait toujours aussi belle, malgré la lividité de son teint.

Soudain, comme si elle avait senti une présence, elle ouvrit les yeux.

— C'est toi, vieux brigand, constata-t-elle.

Elle devait faire des efforts pour parler. Son débit était haché, sa voix rauque. Du sang perlait au coin de ses lèvres.

Se redressant, Cavendish entreprit de faire le tour du bloc de pierre qui écrasait la jeune femme, se demandant avec anxiété comment il allait bien pouvoir la dégager de là.

Un rapide examen clarifia la situation. Jamais il ne pourrait remuer ce socle avec les moyens du bord. De plus, ça n'aurait servi à rien. La malheureuse était perdue. Elle avait le bassin fracassé. C'était miracle qu'elle soit encore vivante. Elle devait souffrir mille morts. Un destin cruel l'avait laissée agonisante mais elle n'était guère

éloignée de son terme. C'était juste l'affaire de quelques minutes, quelques secondes.

Revenant vers elle, il accrocha un sourire de circonstance à son visage recuit par l'air vif, histoire de donner le change.

— On va te tirer de là, dit-il en s'agenouillant tout près. Les autres ont eu moins de chance que toi !

Elle eut un soupir rauque.

— Épargne-moi tes sornettes, tu veux ! siffla-t-elle. Dis-moi plutôt ce que tu étais venu chercher.

Incrédule, Cavendish crut tout d'abord qu'il avait mal entendu.

Voyant son air interdit, elle revint à la charge.

— Tu n'es pas venu « que » pour protéger une nuée de mutants, insista-t-elle, il y avait forcément autre chose…

L'éclaireur pinça les lèvres en dodelinant du chef.

— On ne te la fait pas à toi, soupira-t-il. T'as toujours vu clair !

Les yeux de la moribonde s'illuminèrent :

— Qu'est-ce que c'était ?

Comme Cavendish semblait hésiter, elle proposa :

— De l'or, hein ? C'est ça ? Beaucoup d'or ! Les Icariens vivaient dans une mine d'or, c'est ça ?

La gorge nouée, l'éclaireur approuva du chef.

— Et toi tu le savais, soupira la jeune femme. C'est pas juste, tu as toujours tout su avant tout le monde… Et il n'y avait rien d'autre ?

— Bien plus encore, fit Cavendish en souriant. Des pierres précieuses plein les murs, grosses comme le poing. Il y a juste qu'à tendre la main pour les cueillir. Et des bijoux, des chandeliers, de la vaisselle, tout en or et en platine. Tout un trésor que les Anciens avaient stocké là, dans une crypte secrète…

Emporté par son élan, l'éclaireur en rajoutait, mélangeant tout, peu soucieux d'être crédible.

À ses pieds, la jeune femme souriait. Son visage avait retrouvé sa coloration.

Soudain, ses narines se pincèrent, elle eut un violent hoquet, puis sa tête roula sur le côté.

— Une véritable fortune, souffla alors Cavendish, sur sa lancée.

Anéanti, il resta là, agenouillé près du corps à jamais inerte.

— Qu'est-ce que j'aurais dû lui dire ? aboya-t-il tout haut, furieux, quand il retrouva sa tête. Qu'elle était morte pour un malentendu, une chimère ? Parce que Jag s'était mis en tête de venir en aide à une escadrille de mutants ? Je pouvais lui dire ça ? J'avais le droit ?

Sur ce faisceau de ses propres questions, Cavendish reprit son ascension, lâcha une invraisemblable bordée de jurons en constatant que la corniche était coupée un peu plus haut sur pas loin de dix mètres.

*

*   *

Tout le Peuple Ailé s'était rassemblé pour faire une haie d'honneur à Jag.

Au bout de cette allée triomphale se tenait Angel.

Arrivé à sa hauteur, Jag s'immobilisa, le cœur serré. Délicatement, il le nicha au creux de ses bras. Ils restèrent un moment, blottis l'un contre l'autre, émus, le souffle court, puis Jag prit la parole :

— Je crois qu'il est temps de se quitter… fils. Nos routes vont se séparer mais tu auras toujours ta place dans mes pensées. Maintenant, tu dois vivre ta vie. De ton côté, n'oublie pas trop vite ton rampant de père. Et puis tu sais, Angel, il n'y a que les montagnes pour ne jamais se rencontrer.

Alors il le prit dans ses mains, l'embrassa sur son vaste front bombé, puis il le lança en l'air, loin devant lui.

Dépliant ses ailes, l'enfant resta un moment en suspend, à trouver son assiette, puis il s'élança dans le ciel en criant de joie.

Jag le regarda s'élever, puis il se retourna vers le Peuple Ailé, leur fit un geste de la main avant de partir pour ne plus se retourner.

*

*   *

Jag s’arrêta au ras de la béance, considéra Cavendish qui l’attendait sur l’autre rive.

— T’en a mis un temps ! râla ce dernier. Je commençais à m’inquiéter.

— Tu montes ou je descends ? demanda Jag en désignant le gouffre d’une dizaine de mètres qui les séparait.

L’éclaireur haussa les épaules.

— Voilà à quoi ça mène, tes excentricités ! gronda-t-il. Comment on va faire, maintenant ?

— Tu ne veux vraiment pas monter ?

Cavendish se vissa l’index sur la tempe.

— Ça va pas, non ?

Jag haussa les épaules.

— Alors je vais descendre, dit-il.

— Comment ça ?

— Je vais sauter, tout simplement !

Cavendish eut un ricanement.

— On t’a greffé des ailes, ma parole. Sauter ? À pieds joints, peut-être ?

Sans plus rien dire, Jag reflua une bonne vingtaine de mètres en amont. Là, il se concentra un moment avant de lancer :

— Le dernier en bas fais la bouffe et la vaisselle pendant toute l’année ; d’accord ?

— Cochon qui s’en dédie ! renchérit Cavendish.

Aussitôt, Jag démarra, prit de la vitesse, arriva au bord du gouffre…

Et alors, les yeux exorbités, la bouche grande ouverte, Cavendish le vit bifurquer, sauter sur la muraille, la parcourir verticalement en trois enjambées, emporté par son élan, et, enfin, se laisser redescendre sur l’autre berge, juste devant lui.

— La bouffe et la vaisselle pendant toute l'année, lui rappela Jag en le dépassant et en s'enfonçant dans la nuit.

Sidéré, l'éclaireur resta sans réactions.

— C'est une escroquerie, un abus de confiance ! hurla-t-il lorsqu'il fut revenu de sa surprise. Comment j'aurais pu savoir que ta mère t'avait fabriqué avec un lézard ?

Loin devant, Jag riait à gorge déployée.

Les tempes douloureuses, Jag tomba à genoux en gémissant. Puis un voile noir se déchira dans sa tête et il les vit pour la première fois. Majestueux, ils planaient dans un azur immaculé, se croisaient et se recroisaient au terme de paraboles prodigieuses couvrant parfois totalement le soleil de leurs ailes.

Il y eut alors une détonation et un des hommes-oiseaux poussa un cri déchirant, avant de chuter comme une pierre.

Au sol, une main le retourna et une lame s'abattit, décapitant le front bombé de la créature. Puis des doigts assassins émiettèrent le cerveau palpitant, pour en extraire une espèce de triangle de corail orangé…

L'univers se rétracte. La Terre est condamnée. Le temps de l'Après Civilisation est venu. Celui de l'obscurantisme, de la férocité, de la violence. Pourtant, il faut bien survivre en attendant la Grande Déflagration. Parce qu'il a la vélocité du Jaguar, on le surnomme JAG. Car seul un véritable fauve peut subsister dans ce nouveau monde sauvage.

Auteur de nombreux romans policiers et de science-fiction publiés au Fleuve Noir, Christian Mantey crée Jag en 1985 en collaboration avec plusieurs auteurs dont Pierre Dubois, Serge Brussolo et Joël Houssin.

SÉRIE JAG

N° 1 Jag le Félin

N° 2 Le Collier de la honte

N° 3 La Compagnie des Os

N° 4 La Poudre de vie

N° 5 Le Peuple ailé

N° 6 Le Monde fracturé

N° 7 La Ville Piège

N° 8 Les Hommes-Tritons
N° 9 La Cité de fer
N° 10 Les Tourmenteurs
N° 11 Le Maître des orages
N° 12 Le Doigt du seigneur
N° 13 Le Cœur Noir
N° 14 Les Enfants du Feu
N° 15 Les Yeux d'Encre
N° 16 Les Vierges de Pierre
N° 17 L'Ile de Lune
N° 18 Désert mécanique
N° 19 Les Mangeurs d'Âmes
N° 20 Les Ventres Mous
N° 21 Station Labyrinthe
N° 22 Cloaque Bay

La Saga de l'Arche
N° 23 Destination Apocalypse
N° 24 La Mort Métal
N° 25 Métalmorphose
N° 26 Les Faiseurs d'Acier
N° 27 Les Naufragés de l'Arche

L'Univers du Barillet
N° 28 L'Univers du Barillet
N° 29 Les Portes de lumière
N° 30 Les Loups d'Osborne
N° 31 Noire prairie
N° 32 Ceux du miroir
N° 33 L'oiseau de cristal
N° 34 Les guerriers de Verre

---

1 Livre Jag n° 4 : *La Poudre de Vie.*

2 Athlète qui se signale dans cinq espèces de combat ; par extension, un combattant redoutable.

3 Rapatelle : toile grossière faite avec le poil de la queue des chevaux, servant à faire des sacs, des tamis.

4 Jag n° 2 : *Le collier de la honte.*